

MAX-POL FOUCHET

**LES
PEUPLES
NUS**

CORRÊA

PARIS

1953

Mais les âges s'écoulèrent, et, un jour,
l'homme blanc apparut, l'ennemi des
Dieux. Il interdit les sacrifices, et bientôt
l'on vit la race forte dégénérer, s'étioler. Et
bientôt elle ne sera plus.

Paul GAUGUIN. *Noa Noa*.

PREMIERE PARTIE

LA GRANDE DIGESTION

I

A LA RENCONTRE DES THEMES

QUITTE Orly, à 15 h 30. Arrivé à Niamey, sur le Niger, vers 5 h, le lendemain.

Après l'escale d'Alger, je m'efforçai de dormir, vainement. La pensée que nous allions survoler le désert, l'enjamber, le franchir d'un bond, me tenait éveillé. Dans la nuit, je regardai par le hublot. Nous devions être au-dessus du Hoggar, j'espérais que ses châteaux étranges seraient visibles, madrépores d'eau lunaire. Je ne vis rien. Si ce n'est une plaine noire, avec deux incendies à ses confins, — allumés par quelles hordes ? — deux brasiers : les lueurs des moteurs, au dehors, *dévastant l'espace*. À l'intérieur, dans une pénombre funéraire, les passagers gisaient.

Longtemps, et furieusement parfois, j'ai décrié le voyage en avion. Est-ce voyager, du reste ? Plutôt se transporter, et non d'une terre à l'autre, de peuple à peuple, mais d'un point à un point. Un transport abstrait, oui, algébrique. Un moyen de « gagner du temps », de la même détestable espèce que son frère, le moyen de « gagner de l'argent ». Un aspect de ce monde nôtre où la fin ne répugne à aucune méthode, où l'effraction remplace l'intelligence — (et celle-ci n'est plus : elle permet).

L'avion, dans sa carlingue, voiture un mort : l'amateur de ligne droite, le voyageur sans voyage. Je n'ai jamais posé le pied sur un aéroport sans me ressouvenir des paroles d'un vieux cheikh de Marrakech. « La précipitation est le signe du diable », me disait-il. Ce sage était demeuré toujours, lui, dans les ombres et la lumière de sa ville.

Rien ne vaut la senteur de suie, de crasse charbonnière — et même celle du suint, d'extrémité de couloir, humainement capiteuse à mes narines — des trains. Lorsqu'ils sont électriques, quel appauvrissement déjà ! C'en est fait de ces cris échangés dans la nuit, de ces clameurs, de ces voceri, de ces dialogues suraigus ou d'une raucité canaille, de cet idiome propre à la tragédie de la distance, langage digne des *Perses*, d'Oedipe appelant Antigone, de Lear sur la lande. Dans un train, on écoute, on entend, on hume. Je parle, naturellement, des convois français ! La France, le ciel soit loué, sent encore quelque chose — le saucisson, le fromage, le vin — l'homme, la femme. Un couloir où l'on respire du mijoté. Elle ne s'est pas « désodorisée », nos aisselles compatriotes ignorent ces o-do-ro-nos dont les puritains États-Unis, par exemple, attendent un exorcisme contre les effluves de la chair. Et aussi les navires ont une voix, de la saveur, du bouquet, vieilles bouteilles à la mer. Mais l'avion ? Incolore, inodore, insipide. Un vrombissement, des relents

d'hydrocarbure, des remugles de désinfectant, voilà ce qu'il offre, guère mieux. A-t-on remarqué comme il faut être « sage », écolier soumis, dans un appareil volant ? L'avion confisque, dans sa soute, les oreilles et le nez du voyageur. Et le voyageur ne les retrouve qu'au retour *sur terre*.

Je maintiens le réquisitoire. Mais je passe à la défense. Ne la prononcerais-je pas, je serais le plus ingrat des hommes ! Aurais-je vu, sans l'avion, à 6000 m d'altitude, le Kilimandjaro se bomber en sorbet grège dans le matin, présenter son bréchet de dinde plumée, entourée d'une « garniture » de forêt équatoriale ? Ailleurs dans la brousse, un Junker rabattait une faune qui ne savait où donner de la corne et de la trompe : gazelles, bubales, troupeaux de buffles chargeant à l'aveugle, éléphants se recroquevillant d'effroi comme des cloportes — et le bord des rivières s'effilochoit en charpie de crocodiles.

Encore est-ce bien peu. Voici plus : l'avion dépayse d'un seul coup. Il ne permet pas l'accoutumance. Avec lui, on ne se fait pas à ce qui vous attend, on est « fait », dans l'acception populaire — pris, surpris, saisi, coincé. Le neuf vous débusque. Pas d'histoire, vous y êtes, en plein, et soudain. On demandait à un voyageur ce qui particulièrement l'étonnait dans le pays où il se trouvait. « D'y être », répondit-il. Le mot va loin, très loin. Cet étonnement, où perce je ne sais quelle angoisse métaphysique — à moins que je ne la sache trop — l'avion le dispense à merveille. Dont acte.

Difficile de ne pas m'interroger sur ce qui a pu me conduire, telle aube de juin en Afrique, à Niamey... Je retrouve une vieille peur. Une peur éprouvée souvent. Au réveil, dans cet hôtel pauvre, louche, à Istanbul — dans ce « palace » de Chicago — sur ce quai de San Francisco, les chalutiers déchargeaient d'inépuisables cargaisons de crabes, le Pacifique comme un songe... La peur même, au demeurant, pour laquelle je voyage, dont je ne puis me passer, qui m'est indispensable. Une peur ou une attente ? J'ignore. Enfant, j'allais dans les gares, seul, bouleversé par ces mots « salle d'attente »... Sans doute un joueur me comprendrait. Un joueur qui, au plus fort de la partie, se sentirait joué.

Je regarde autour de moi. Le paysage ? Sans contour. Mes compagnons ? Sans visage. De quoi avons-nous l'air ? De naufragés confus. Une jeep se dirige vers nous. On nous emmène vers l'aérogare. Bien prétentieux, le terme, pour qualifier une espèce de demi - foudre en tôle, échoué. Voici les premiers Noirs. J'ouvre les yeux, je voudrais me rappeler à jamais ces figures de l'arrivée. Impossible d'accrocher leurs traits. Ils sont informes, rabougris, laids. Ombres dans l'ombre. Ils circulent, nous offrent, dans des verres à moutarde, une boisson. Très chaude, la boisson. Du thé ? Du café ? Indiscernable. Vague souvenir de conseils médicaux : ne buvez pas n'importe

quoi. Mais, puisque c'est bouillant, allons-y, j'ingurgite. Non, vraiment, ça ne ressemble à rien. Rien ne ressemble à rien, d'ailleurs, dans cet endroit, dans cette miteuse cantine, dans les environs immédiats, sur cette terre vague, parsemée de touffes grisâtres, sans dessin. Où suis-je tombé ? Une gare dans le néant.

Et le sentiment d'être là pour être jugé. Je le sais déjà : l'Afrique me jugera. Elle juge les hommes. Elle juge les juges.

II

ANIMAUX MOUS

NIAMEY, soit.

Les choses se précisent. Elles ne tarderont pas à se préciser trop.

Au mur, sur une grande feuille de papier, mal punaisée, conchiée par les mouches, un V majuscule. Il est renversé, la pointe en l'air. Comme s'il marchait sur les mains — de longues mains.

« Ça vous laisse rêveur ? Le graphique des pluies, cher monsieur. Des mois sans eau. Des mois. Tenez, depuis quatre mois, pas une goutte, ce qui s'appelle pas une goutte... » (Ici, deux ongles noirs craquent l'un dans l'autre, sous mon nez.) « Après, le déluge. De l'eau en veux-tu en voilà. À crever. Pas de la pluie, ne confondez pas ! De l'eau qui dégringole. Tout à fait différent ! ». Un silence. « Dites, il pleuvait à Paris, quand vous êtes parti, hier ? » Nouveau silence. « Vous parlez d'une banlieue ! » Soupir. « Banlieue de merde à putain. »

Mon interlocuteur se présente. Un Blanc. Torse nu. Vêtu d'un short, d'une paire de sandales, d'une casquette — (sommueuse, la casquette) — de la Compagnie Air-France. « Asseyez-vous donc. » Je m'installe, en face du V culbuté. Deux minutes plus tard, craquement. Un pied de ma chaise fausse compagnie aux trois autres. Je bascule, je me rattrape, je reprends mon équilibre. « ...Z'en faites pas. Les termites, probable ! C'est pas ici qu'il faut venir pour faire salon. Le mobilier devrait être en fer, en ciment. Et encore ! Les termites, les fourmis manians, toutes les autres bestioles, quel appétit ! Prenez cette chaise, elle paraît plus solide... Rien que l'apparence, dans ce foutu pays, elle trompe plus qu'ailleurs, pas s'y fier. Et puis les termites se camouflent, ils entrent dans le bois, creusent leurs galeries, vous n'apercevez presque rien, à peine un petit trou, il ne reste bientôt plus que l'extérieur. Ça dévore autant que ça construit. Avez-vous vu des termitières géantes ? » — Je devais en voir, plus tard, au Cameroun. Insolites excroissances. Morilles de mortier. Amanites de boue. Verges au gland déchiqueté. Campaniles de torchis, parfois hauts de trois mètres, groupés en villes ruineuses. — « Avant d'habiter Niamey, quand j'étais dans la forêt, j'ai laissé mon casque pendu au mur, pendant quelques heures. Vous pouvez toujours le chercher maintenant, mon casque... L'Afrique ? Une mangeuse. Elle dévore tout. Elle se dévore elle-même. Un estomac, monsieur, un estomac. »

L'homme hausse les épaules, ricane, me quitte. Je rejoins les passagers. Des coloniaux, pour la plupart. Ils vont à Douala, à Brazzaville, à Léopoldville. Certains s'enfonceront dans la brousse, dans la forêt. Ils ont déjà sorti leurs casques des étuis. On échange des souvenirs de vacances. Puis chacun entretient les autres de sa santé, sujet inépuisable. À croire que tous sont malades.

« ...Madame N., la femme de l'administrateur ? Très fatiguée, la malheureuse. Un ver. Le ver de Guinée ? Je n'en sais rien, mais peut-être. Vous savez, c'est ce ver qui... Il se développe dans le corps, il devient long, mince. Alors les troubles commencent. Douloureux ? Assez. Un beau jour, le ver veut sortir, et il sort où il peut, sur le corps. À l'endroit où la peau est plus fine, généralement. Aux testicules, chez les messieurs dit-on. Hein, quelle horreur ! — Protestations. Rires étouffés — « Chez madame N., il est sorti sous le bras. Son boy la soigna. Ah, il n'y a que les Noirs pour bien soigner ces machins-là, les Blancs n'y entendent rien. Il ne faut pas tirer trop fort, autrement le ver se rompt. Comme le ténia. Oui, cher ami, exactement comme le ténia. Le boy de madame N. laissa le ver sortir, puis il tint un bâtonnet près de la bestiole, un morceau de bambou, le ver s'y enroula, de lui-même... Pas possible ? Je vous le jure. J'ai vu le ver de madame N. autour du bâtonnet. Et puis le bâtonnet tombe et le ver avec... »

« Et moi ! Un soir, ma femme me dit : Marcel, tu as un furoncle sur l'épaule ! Un furoncle, ah ça, c'est embêtant, je lui réponds, parce qu'un furoncle ne vient jamais seul, c'est comme le malheur. Ma femme examine le furoncle à la loupe. Et que voit-elle ? Marcel, me dit-elle, ça bouge. Voyons, Marie, tu as des visions. Si, si, ça bouge là-dedans. Eh bien, elle avait raison. Ça bougeait. J'avais un ver sous la peau. Un ver de Cayore, qu'il s'appelle, je crois. Qu'en pensez-vous, docteur ? »

« Les vers, monnaie courante en Afrique ! En Oubangui, tenez, où j'étais médecin, chaque fois que j'interrogeais un Noir sur sa maladie, il me répondait qu'un ver le bouffait. Ils donnent toujours cette explication. Et ils ont souvent raison. A l'hôpital : un ver, docteur, un ver, j'ai un ver... »

J'écoute, de mon coin. Réminiscences. « A man may fish with the worm that hath eat of a king, and eat of the fish that hath fed of that worm... » La conversation dévie. Il n'est plus question que de whisky. Très difficile à trouver le whisky, dans les territoires français. Très difficile. Et si cher.

Pourtant le whisky, c'est excellent, assure-t-on — contre les vers.

Dehors, le jour s'étire. Le sol se colore. Rouge. Du poussier rouge. Non pas couleur de sang, non pas vif — éteint, pulvérisé. Le climat a usé cette terre jusqu'à la corde, immémorialement.

L'alizé souffle. Des poulets nains courent, promènent leurs os dans la latérite,

patrouillent, font des kilomètres de va-et-vient en quête de pitance, pour trouver...
quoi ? Des cases apparaissent, de-ci de-là. Plus loin, un baobab, quelques moignons
d'un seul côté, arbre - tronc. Un soleil fielleux monte dans une tristesse sans borne, sur
une terre sans forme.

Un vol d'oiseaux lourds : les oies de Gambie.

III

CINQ METRES D'EAU PAR AN

Nous franchissons l'équateur. Le pilote fait sauter au D.C. 4 des haies imaginaires. Cérémonie du Baptême de la Ligne, naturellement. Nul moyen de l'éviter ! Il faut que je m'agenouille, me laisse verser une bouteille dans le col, inonder par le steward, gaver de sel par la demoiselle hôtesse. Comme les autres. Mais les autres sont aux anges, et moi pas. On brandit des diplômes d'opérette, on s'excite, on « en remet », on se pelote, on s'arrose. Chienlit à trois mille mètres d'altitude. Je me rencogne, furibond. J'eusse désiré quelque silence, à l'instant de passer dans l'hémisphère austral — de l'autre côté de la terre, somme toute. Ces mœurs m'exaspèrent, où je retrouve « l'esprit étudiantin », cette calamité. Heureusement deux passagers sauvent la dignité. Ils observent la scène, distingués, distants, impassibles. Voire, ils semblent ne pas y assister... Ce sont des Nègres. Ils me consolent.

Autre compensation : les nuages, avant d'arriver à Douala. Tous blancs, illuminés, mais de consistance singulière. Denses, compacts, concrets, ceux-ci soutiendraient des cavaleries, ils rassurent — et drôles, clownesques, ils se terminent par des toupets, des mèches, comme s'ils étaient reniflés par le soleil — et ceux-là : des œufs battus en neige, impossible d'éviter l'image, craquants, délicats, vernissés, porcelaine. Lorsque la forêt surgit à travers les déchirures, on songe à la mousse d'un blaireau sur une barbe. Non, ce n'est déjà plus exact. Voici les crèmes qui suintent de certaines tiges, le latex des végétaux écrasés, les moisissures d'un fromage, une laite, un frai putride. Le ciel bourgeonne, gonfle, démesurément prolifère.

L'avion descend, traverse des matelas de mucus. Nous survolons la forêt équatoriale : un moutonnement confus, un immense et monotone chou-fleur, une chair boursouflée de condylomes spongieux.

Une lagune : l'estuaire du Wouri. Eau blême, avec des traînées rousses, violacées, sanguinolentes. Chenaux, bras sinueux. Terre à peine émergée, couverte de palétuviers, habillée de mangrove. Tissu décomposé. Je ne vois que des croûtes dans ce pus, où les sauriens doivent être des escarres mouvantes. Nous planons au-dessus de cette plaie débridée comme un vautour au-dessus d'une charogne.

Nous piquons, tombons, droit sur elle. Nous nous posons dans un

éclaboussement de flaques.

Disparition du soleil. Entre lui et nous, il y a maintenant un pansement sale, une bourre sanieuse, d'où pendent des filaments, des queues molles, des toiles d'araignée...

Un poulpe se colle à nous, chaud.

IV

LES NOURRITURES TERRESTRES

« **L'**AFRIQUE ? Un estomac, Monsieur, un estomac ! »

Le Blanc de Niamey m'accompagnait, fantôme familial. Aux étapes, je le revoyais. Je revoyais son torse maigre, son short délavé, ses sandales couvertes de latérite, sa casquette dorée. Plus d'une fois, dans la forêt, j'ai réentendu son discours.

En Oubangui, particulièrement. Là, dès la première heure, je fus fait ! J'ouvrais mes valises quand, du ciel plombé, se mirent à tomber, souples, indécis, soyeux, des flocons. Je me frottai les yeux. De la neige ici, presque sur l'équateur ! Voilà qui défiait l'imagination. Je sortis. Ce qui tombait ? Des éphémères, en pluie molle, dense scintillante.

Parvenus au sol, les insectes perdirent leurs ailes, grouillèrent, s'agglutinèrent. Alors, de leurs cases, les boys jaillirent, se ruèrent vers ce tapis visqueux. D'une main, ils brandissaient de vieilles boîtes, des casseroles, des Calebasses — de l'autre, ils remplissaient ces récipients. Afin de nettoyer la terrasse ? Non pas. Je me détrompai vite. Ils s'arrêtaient fréquemment de constituer leurs provisions. A pleines poignées, ils s'emplissaient la bouche d'insectes vivants, les ingurgitaient, déliraient de satisfaction.

L'un deux, en transe, esquissa une saltation rythmique, encouragé par les convives. La manne était chue. On faisait ripaille.

Au demeurant, il suffit de visiter les marchés de cette région pour s'apercevoir qu'il n'y a guère que la terre à ne pas être comestible¹. Je passe sur les innombrables graines, herbes, racines, rhizomes, tubercules, disposés en petits tas par les marchands, — chaque tas : cinq francs C.F.A., soit dix francs métropolitains. Et sur les sauterelles grillées — que l'on trouve déjà dans le Sud algérien, et qui permettent, je puis en témoigner, de succulents salmis. Mais je m'arrête devant un étalage de chenilles fumées. Mengué, le chauffeur, qui me sert de guide et d'interprète, m'assure que rien n'est plus délectable. Je lui en offre. Il les déguste, épanoui. Si j'essayais ? Après tout, pourquoi pas ? Nous mangeons bien des escargots, des crevettes... Pour les

1 Et encore ! En période de famine, on se « nourrit » de *bouillon de terre*.

Américains, nous sommes des mangeurs de grenouilles. Cette réflexion me décide. Je goûte de ces larves rabougries, tordues par les spasmes de la crémation. De la cendre. Strictement, de la cendre. Je recrache, saisi par la nausée.

Mengué me regarde. Il est très étonné. Et très méprisant aussi. De toute évidence, je ne sais pas ce qui est bon.

Mais il ne s'agit pas — nous apprendrons pourtant qu'il y a des « morceaux » de choix — de ce qui est *bon*. L'important est de s'emplier l'estomac. D'abord parce que la disette rôde, endémique, latente, toujours possible, toujours à craindre. Ici, sans jouer sur les mots, la faim justifie les menus. Ensuite, l'Africain ne se tient pour nourri que s'il est bourré, s'il porte en lui un aliment épais, pesant, massif. En Oubangui, les services publics l'ont incité à des cultures vivrières de type européen. L'entreprise l'a laissé indifférent, la tentative fut vaine. Il est retourné fidèlement à son manioc, dont le tubercule, bouilli ou pilé en farine « tient au corps ». Ici, la banane même est jugée « trop légère ». A cela s'ajoute la répugnance à travailler la terre — à travailler, tout court.

Le moins de labeur possible, quoi que ce soit pour aliment, voilà ce qui importe, dans la région de Bangui — l'une des plus « arriérées », il est vrai.

Le besoin presse-t-il ? La disette sévit-elle ? On allume un feu de brousse : la faune veut échapper à l'incendie, elle se rue hors de la zone en flammes, il suffit de l'attendre au déboucher. Une telle pratique, certes, dans les colonies françaises et belges, est interdite. Quel dommage ! J'ai pu voir à Usumbura, en Urundi, une entière montagne qui flambait dans l'obscurité. Le lendemain, sur le marché, il y avait des pyramides de rats, de mulots, de serpents, des phacochères, des fauves, l'abondance des jours gras.

Et la nuit, sans discontinuer, le tam-tam appelait les tribus, les avertissait de la provende...

V

NIAMA NIAMA

IL y a en Oubangui, un mot clé : *niama*. Il désigne et ce que l'on mange et ce qui mange. Niama, c'est la chenille, l'éphémère, l'insecte, mais aussi bien la panthère, l'éléphant, et même par extension, l'enfant, l'homme. Un Noir veut-il vous avertir de l'approche d'un fauve ? *Niama*. A-t-il faim ? *Niama*. Tout est *niama*.

Que sont ces terres, sinon le lieu d'une immense, d'une active digestion ? Représentez-vous la forêt primaire : des fûts vertigineux, verticaux, lisses, nus. Pas de sous-bois. Pas de vie. Une architecture cathédrale dans la demi – ténèbre. Levez la tête : feuilles et branches constituent un lattis serré, infranchissable, opaque, impénétrable à la lumière. Quelques papillons — nocturnes, plutôt. Pas de fleurs. C'est, d'abord, le silence. Puis des bruits, des sons, des rumeurs se distinguent. En haut, en bas. En haut, par-dessus le toit, cris de singes, chants d'oiseaux invisibles : le soleil est là. En bas, dans la terre, vrillements, grincements presque imperceptibles : des myriades d'insectes grignotent, rongent, sapent. Entre ces deux bruits, rien, une espèce de mort — la mort. Parfois, comme il m'advint de le voir, un arbre, coupé de ses racines, pend au-dessus du sol, son pied a été dévoré, il demeure accroché à la voûte par des branches. Absalon végétal. Ici, les arbres détruisent, dévorent leur terre, la pourrissent, se font dévorer et pourrir par elle — par elle qui se pourrit, dévore, détruit.

Dans la forêt secondaire, c'est l'étouffement de l'arbre par l'arbre, de la plante par la plante, la succion des lianes, des épiphytes. Une même ruée vers le jour, mais entravée de pieuvres. Non plus le vide : la cohue, la bousculade, la panique. La formidable prolifération d'un cancer. La forêt primaire fait penser au néant. La secondaire, à une invasion irrépressible de formes. On est coincé, pris entre l'angoisse du rien, et celle du trop, entre celle du peu de réalité, et celle de l'excès de réalité. (Que de fois, au cours de ce voyage, ne me suis-je pas rappelé certains textes d'Henri Michaux : « Le reste n'avait jamais été aussi fourmi... Tout était Tribu, Tribu !... Tout était nivelé ! »).

Les deux peuplements, vus d'avion, ont le même aspect : celui grenu et charnu, que je notais déjà, d'un interminable chou-fleur, sous un ciel de perpétuelle Toussaint morte. Sur les pistes, le long des rivières, de chaque côté, le mur végétal s'élève. Dans ces couloirs, des feuilles, des branches s'écartent. Un Noir surgit, vous regarde, disparaît dans les entrailles, vite. Vous ne conservez dans les yeux que la lueur pâle de sa sagaie. Il chasse, lui aussi...

VI

LA GRANDE DIGESTION

J'ÉCOUTE L. Depuis un quart de siècle, il vit dans la forêt. Il l'a parcourue en tous sens. « Comme Jonas dans sa baleine ». Je lui communique mes impressions.

« Eh bien, c'est ce que j'ai ressenti, et je le ressens toujours. Voyez-vous, ici, le cycle est complet. Tout mange tout ». Rasade de whisky. Un vaste rire. « Et réciproquement ! ».

« Nous sommes dans un intestin, dans une *boyauterie*. Voilà la vérité, ne l'oubliez pas. D'ailleurs, c'est la seule bonne explication de l'anthropophagie. Les ethnologues sont beaucoup trop savants pour ces régions. Ils ont souvent raison, naturellement. L'anthropophagie peut être rituelle. Elle peut s'expliquer, chez certaines tribus, par la volonté d'acquérir les forces vitales de l'ennemi. On lui dévore le cœur, la rate, le foie, les testicules — les parties nobles, quoi ! N'oubliez pas la nécrophagie : on mange les morts — les enfants morts, en particulier, — pour ne pas les abandonner à la terre, pour leur donner le meilleur tombeau. Le véritable tombeau des morts, disait l'autre, c'est le cœur des vivants. Remplacez cœur par ventre, vous y serez ! Ces diverses formes d'anthropophagie, vous les trouverez en Oubangui, au Cameroun, dans le Kasaï, ailleurs. Ce sont les formes nobles, respectables. L'anthropophagie peut être cela. Vous m'entendez bien, je dis : peut. Mais elle n'est pas que cela. Je fréquente ces régions depuis vingt-cinq ans. Je commence à les connaître. J'ai dû me rendre à pas mal d'évidences. Croyez-moi, il y a une anthropophagie tout bonnement culinaire. On mange de l'homme parce qu'on aime ça ? Pas précisément — on en mange parce qu'on ne comprend pas pourquoi on n'en mangerait pas. Pourquoi voudriez-vous qu'on s'abstînt de manger son semblable ? Le monde africain est le monde africain. Ce n'est pas le nôtre. Si vous le jugez, vous perdez votre temps, vous êtes foutu. Il faut l'accepter tel qu'il est. Autant demander à une femme noire de jouir comme une blanche ! Non, ici, vous êtes en face de la grande digestion. Voyez la latérite : bouffée par les oxydes de fer. Ce fauteuil : bouffé par les termites. Quand vous aurez assisté à une charge de manians, vous m'en direz des nouvelles ! Elles récurent tout, les nourrissons oubliés, les malades sur leur paillasse. L'anthropophagie, cher ami ? Mais elle est naturelle ici, vous m'entendez, *naturelle* ».

A Lulua, Congo Belge, je devais voir, en effet, une migration de fourmis manians. Elles fonçaient, en un cordon musclé d'une vingtaine de mètres, se pressant, se bousculant, se chevauchant, dans un bruit d'émeri. Un porteur jeta une charogne au centre de la horde. Les fourmis ne dévièrent pas de leur route. Elles engloutirent le cadavre, le digérèrent. Après leur passage, il n'en resta rien. Pas même un os.

VII

IL Y A

CONFERENCE aujourd'hui, sur Guillaume Apollinaire.

L'ai-je vraiment prononcée ? Je ne sais. Il me semble plutôt l'avoir suintée, transsudée. Je me sentais dilué, dissous par la pluie lourde qui, depuis quarante-huit heures ne s'était pas interrompue. En dépit d'une massive rasade de whisky, malgré l'ortédrine, mon cerveau ne réagissait pas, ne se souvenait de rien, n'inventait pas. Il vaudrait mieux, dans ces régions, lire un texte, de crainte que la faculté d'improvisation vous lâche. Je me forçais à parler. Les phrases s'engluaient au départ, incertaines, se soutenaient à force d'incidentes, se prenaient à leurs lianes, s'étiraient, vasouillaient, patouillaient. J'éprouvais la crainte de ne pouvoir les achever, puis me trouvais à leur terme plus inquiet, il me fallait en relancer de nouvelles, haler des vocables mous, tirer sur des chiffres... Aucune « présence ». Une cinquantaine de personnes transpiraient devant moi, affalées, inaccessibles.

Je me dissociais en deux ombres. L'une ahanait. L'autre la suppliait de poursuivre à tout prix. Elles se réunissaient parfois pour mesurer l'étrange absurdité d'être là, la totale vanité de parler d'Apollinaire, du « sens » de son œuvre, quand il n'y avait pas de sens dans cet univers ennoyé d'eau interminable, dans la liquéfaction générale qui apparaissait aux baies ouvertes de la salle, dans cette grisaille tépide où seul se distinguait, parce que proche, un vilain lion de bronze, monument à la gloire d'un explorateur germanique, sur un fond sans fond...

Vingt fois, la tentation de m'asseoir, de m'arrêter sur quelque à quoi bon. Mais je me traîne, j'entends une conclusion flasque et pompeuse, des clouf clouf clouf, comme des pas dans la boue, les applaudissements. Petit ballet de politesses. Défilé d'êtres que je ne parviens pas à tenir pour réels, auxquels je répons de travers. Diverses phrases, parce qu'elles me sont répétées, redites presque en synonymes, s'imposent à ma fatigue, traversent mon hébétude : « ...Nous sommes si privés de vie intellectuelle ... et comment avoir une vie intellectuelle, avec ce climat... quel effort pour lire, pour penser... après le travail on n'en peut plus... ». Pardieu, je n'en doute pas.

C'est pourquoi je suis surpris par la vivacité de ce dernier auditeur, à qui l'on me présente non sans cérémonie : il est africain, noble et politique. Il aime la poésie — Péguy, Apollinaire, en particulier. Il critique très justement la conférence : « Je vous reproche d'avoir montré notre poète sous un aspect beaucoup trop mélancolique. Il n'était pas si triste, hanté si continûment par la fuite des jours... » Je lui donne raison,

« mon » Apollinaire devait être couleur du temps! Je suis enchanté. Je sors des limbes. Je me réveille. Nous discutons. Il sait de nombreux vers par cœur, les cite. Je lui promets d'aller, le lendemain, chez lui.

J'y suis allé, je l'ai mieux connu. Il est sémillant, cultivé, intelligent — et malin, habile. Un produit parfait de l'éducation allemande, qu'il dut subir dans sa jeunesse, et de la vie parisienne, les deux ne laissant pas d'offusquer le fonds ethnique. Nous parlons des États-Unis. Ah, il les déteste, et l'on m'a expliqué pourquoi. Lorsqu'il s'agit, après la guerre, de la tutelle de ces régions, il accompagna notre délégation à l'ONU. Pour noble qu'il fût, et représentant d'un territoire à « libérer » il se vit refuser, à New - York, l'entrée de l'hôtel où il devait loger avec nos diplomates. Protestations de ceux-ci : ils refusent de se séparer de leur compagnon de voyage, exigent un hôtel commun. La moindre des choses, au demeurant. Notre hôte, pourtant, n'oublia pas l'injure, les Américains furent pris à leur propre piège, et nous n'eûmes pas de meilleur avocat.

« A la Nouvelle-Orléans, je ne puis appeler le premier taxi venu, il faut que j'attende un véhicule de la compagnie réservée aux Noirs. Rien de semblable à Marseille, à Bordeaux. Certes, les taxis français sont de vieilles guimbardes, et leur compteur est fallacieux, mais ils prennent tout le monde. Les Américains dénoncent, réprouvent le colonialisme. Celui des autres. Le leur, ils ne le voient plus. Et ils ne le voient plus, parce qu'il est à domicile. Je ne songe pas seulement à la ségrégation des Noirs, que chacun connaît, au mépris, aux violences, aux injustices dont ils sont victimes. Je songe aussi aux Américains colonisés par les Yankees : ceux du Sud. Le Sud est une colonie du Nord ».

Après quoi Y. dénonce les mœurs, les travers, l'impuissance des Assemblées métropolitaines — (il appartient à l'une d'elles). « L'erreur la plus grave de la France, c'est d'avoir introduit la politique dans la vieille Afrique ».

Il a épousé une princesse africaine du Nord femme haute, mince comme une figure chartraine du Portail Royal, statue colonne. Elle nous tend sa main à baiser, nous sert avec une distinction lointaine. J'écoute notre hôte. Et je ne puis m'empêcher de le résumer ; il est noir — converti au protestantisme, — membre d'un parti catholique — possède un appartement à Paris — et on assure qu'il a dû, pour être élu, pour garder son prestige, se plier à des cérémonies rituelles — d'où l'anthropophagie n'était pas exclue.

« Alors », dit-il en me reconduisant, « accordez-moi ce plaisir : plus d'Apollinaire si équatorialement pluvieux ».

VIII

LE SENS DES REALITES

J'AI passé la majeure partie de la nuit à parcourir des dossiers que Maître C. m'avait prêtés. (Il était inquiet. Je dus l'assurer de ma discrétion, m'engager à ne rien répéter de trop précis).

Sur la couverture, en ronde attentive : *Procès d'Anthropophagie*.

Voilà qui promettait ! Et, certes, je fus, d'abord, requis. Mais la lassitude ne se fit pas attendre. Ces documents, ces sténographies d'instruction se redisent, se répètent. Décidément, je préfère les récits de mon enfance, et leurs vignettes : l'explorateur embroché ou lié à un poteau — mais il a pu garder jusqu'au bout, symbole de flegme, son casque Stanley ! - Dans ces rapports, on pose les mêmes questions, elles reçoivent les mêmes réponses, les mêmes dénégations. Quant aux aveux, ils n'apprennent rien qu'on ne sache déjà. L'aventure se ternit... S'agit-il, au demeurant, d'aventure ? Le mot paraît gros, si l'on se souvient de Montaigne ! « Chrysippus et Zénon, chefs de la secte Stoïcique, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne à quoy que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres, estans assiegez par Caesar en la ville de Alexia, se résolurent de soustenir la faim de ce siège par les corps des vieillars, des femmes et autres personnes inutiles au combat ».

Dans le fatras juridique de mes dossiers, je note la saisissante réponse d'un féticheur. On lui demandait pour quelle raison il ne sacrifiait pas de Blancs. Et l'interprète traduit : « Parce que les Blancs sont *comptés* ». L'anonymat de la race noire est là, en quelques mots.

« Nous avons tort » — me disait C. — « de nous préoccuper de *leur* anthropophagie. Nous leur accordons nos sentiments. Or la notion de victime n'est pas pour eux ce qu'elle est pour nous. Il reste même à savoir s'ils possèdent une telle notion. Quoi qu'il en soit, dans la plupart des cas, la victime est consentante. Encore est-ce mal s'exprimer ! Elle s'offre au sacrifice. Elle en tire de l'orgueil. Voilà, d'ailleurs, ce qui nous met parfois sur la trace. Quand nous voyons, dans un village, un individu hilare, satisfait, qui se pavane et fait l'important, fier comme Artaban, aux anges, il y a de fortes probabilités pour que nous soyons en face du dindon de Noël. Il fait la roue. Il se rengorge. On peut intriguer longuement pour être désigné comme comestible ! Et il advient que cela provoque, excusez le jeu de mots, des révolutions de palais ! Essayons de les comprendre. L'individu, la *personne*, pour reprendre votre façon de parler, n'existe pas ici. Ou plutôt, en Afrique, la *personne*, c'est la tribu. Être

consommé par la tribu, c'est participer à la vraie personne, à la personne suprême ! C'est exister, recevoir sa réalité ».

Paroles transcrites, dans ma case, à la lueur d'une lampe à pétrole et de quatre bougies en batterie. J'écrase un terme entre deux pages de mon agenda, pour le retrouver plus tard, feuille séchée. Dehors, le vague Oubangui se gonfle d'énorme pluie, comme un python d'un bœuf. Les panthères rôdent autour de la ville. Récemment, l'une d'elles a pénétré dans une case ouverte, dévoré une femme. Le fauve ne devait pas chasser du gibier humain, mais plutôt quelque chien, dont il est gourmand. Très souvent ces visiteurs du soir se rencontrent près du monument aux morts. « Pour eux, bal doudou », dit Mengué, le chauffeur.

Ce monument, d'ailleurs, est en haut de Bangui, à l'orée de la forêt — comme ma case. Hier, je me suis promené, au jour déclinant, sur la piste en corniche, d'où l'on découvre et les méandres du fleuve et des lieues d'agglutination végétale. Je tenais à refaire ce chemin que j'avais trop vite parcouru en automobile. Longue, épuisante balade. « Qui vous accompagnait ? » me demande L. — « Personne, pas même un boy » — « Qu'aviez-vous emporté ? » — « Mon Kodak ». — « Et si vous aviez rencontré une panthère ? Prenez-vous la forêt pour le jardin du Luxembourg ? » Suit un petit sermon. Fort inutile, car j'éprouve assez de frayeur rétrospective ! Après quoi je suis le premier à railler ce « touriste » en short, l'appareil photographique en bandoulière, la cigarette aux lèvres... Je n'avais vu que des singes comiques, avec une sorte de V blanc sur le dos — on les appelle, dans la région des « gaullistes ».

J'oublie parfois que je suis en Afrique, je ne « réalise pas ». De même, que pensera-t-on, à Paris, de ces notes sur l'anthropophagie ? Laissons. Je me replonge dans les dossiers.

IX

LE SOT-L'Y-LAISSE

A Libreville, Gabon.

B., jeune et brillant administrateur, passionné pour son métier, l'exerçant avec intelligence et foi, me traduit les propos qu'il vient d'échanger avec l'un de ses boys — le cuisinier, je crois, ce qui ne manque pas d'humour, ni de sel !

Après avoir mis le garçon en confiance, B. lui demande s'il a jamais mangé de la chair humaine. Véhémentes, vertueuses protestations de l'autre. B. insiste, réitère sa question, offre du vin, très camarade. La langue du boy se délie. Après une boudeuse réticence, non sans minauderies, il finit par avouer. Mais, ajoute-t-il aussitôt, il y a longtemps, si longtemps, on ne saurait le punir. B. le rassure, l'interroge sur ce qu'il a mangé. Homme ? Femme ? De la femme. Naturellement, la tribu participait au festin, donc, lui, pauvre boy, pas coupable.

Nouvelles garanties de la part de B. Nous apprenons alors comment la victime a été « préparée », nettoyée, vidée, dépecée. Notre homme se laisse aller à des confidences, où perce de la nostalgie. Regrette-t-il la fête passée ? Ou de n'avoir pas été lui-même le héros de la fête ? Il se tait, vide son verre, regarde devant lui, au loin.

B. le relance. Le boy rêve. On devine qu'il allait dire ce qu'il ne faut pas dire, sous peine de provoquer la colère de l'invisible. Nous sommes sur le seuil, et là, tout nous échappe, nous fuit. Nous, Blancs, nous sommes devant la porte d'ivoire, en-deçà.

B. ne se décourage pas. Il pose une dernière question : quelle est la meilleure partie ? Existe-t-il un morceau de choix ?

Oui.

Lequel ? Spontanément — et avec un enthousiasme non contenu — le boy montre ses deux paumes. Les mains ? Les mains. J'exprime ma surprise. Non moins vive que celle de B.

Cela se passait le 26 juillet 1950. Libreville connaissait alors la fièvre des « générales ». On posait les premières pierres d'un monument commémoratif. On commençait à pendre des girandoles. Des parlementaires, des journalistes, étaient attendus — la « caravane ». Pour ne choquer personne, on effaçait des monuments publics les slogans gaullistes. Le gouverneur s'inquiétait de l'hospitalité qu'il pourrait offrir à ses hôtes.

Qu'allait-on célébrer ? « *Cent ans de présence française au Gabon* ».

Comme je relatais à des amis parisiens, peu après mon retour, l'entretien de B. avec son boy, ils manifestèrent du scepticisme. Quelques jours plus tard, le 27 septembre, le poète Georges Schehadé, que cette histoire avait troublé, me téléphonait. Il m'avertissait que les journaux du soir faisaient mention d'une curieuse — et concordante — affaire de cannibalisme. En Côte d'Ivoire, cette fois, un chef de canton indigène était venu se plaindre au commandant du cercle. On avait mangé sa femme. Certes, il n'avait rien à dire contre le fait en soi. D'ailleurs, la plus absolue correction présidait à la fête. Son épouse était enceinte, on avait attendu qu'elle eût mis bas. Mais à lui, l'époux, on n'avait attribué que la portion congrue. D'où la protestation du veuf inconsolable.

Aussitôt, on enquête, on « cuisine » — chacun son tour — les cinquante trois convives du banquet. Un instituteur, pour sa défense, allègue qu'il n'a dévoré que trois doigts. Et la presse métropolitaine de conclure à son peu d'appétit. Nullement, nullement ! Notre savant avait eu sa part du meilleur morceau. Grâce aux confidences du boy pongwé de B., je puis en juger. L'homme était un délicat, un raffiné qui connaissait les bonnes choses...

Libre à vous, maintenant de croire qu'il s'agit d'un supplément au poème de Georges Fourest.

X

COLONIALISME

A Yaoundé, le professeur St. s'emporte : « La notion de « bon sauvage » est absurde. Le « sauvage » n'est ni bon, ni mauvais. Il est ce qu'il est. On devrait en finir avec ce *Rousseauisme* élémentaire ».

Le « bon sauvage » ? En pays Babinga, par exemple, le « grand Noir » règne sur le négrière, entendez : l'envahisseur sur l'envahi, le conquérant sur le conquis. Ah, les Pygmées — du moins, ceux que j'ai vus — sont de fort attristantes créatures. Non, parce qu'ils sont petits — ils pourraient l'être sans provoquer la compassion — mais ils sont littéralement ratatinés, rétrécis. Ces Africains, plus africains que ceux que l'on appelle démagogiquement ainsi, appartiennent à une espèce de faune résiduelle. On les trouve dans la forêt équatoriale, comme on découvre des silures nigériens dans les puits du Mzab, comme on découvrait naguère, en plein Hoggar, des sauriens réduits à la dimension des maigres gueltas boueuses où ils tentaient de survivre au retrait des eaux. Le Négrière, on le sait, n'est pas un Noir. Il est la victime du Noir, traqué par lui dans la forêt, et la forêt, selon sa méthode, l'a sucé, aspiré, vidé. Un gentil écureuil vieillot. Le « grand Noir », lui, a des allures de seigneur, une dignité souvent prodigieuse. Il en impose. Il s'impose. Il impose. Il suffit de voir, côte à côte, le maître et l'esclave pour comprendre la loi du milieu. La sélection naturelle est ici toute puissance. Aussi bien, dans la plupart des tribus, le chef se reconnaît-il à sa taille, à sa prestance. *Incessu patuit rex.*

Le Babinga vit dans la totale dépendance de son seigneur noir. Une dépendance difficile à imaginer. Offrez au Babinga une cigarette : son maître se précipite, la lui arrache des lèvres, avec fureur. Le petit être cultive le manioc, vaque aux « travaux » agricoles. Un serf. Comme tel, corvéable à merci. Et taillable, hélas, dans le sens propre du mot. S'il commet une faute, son compte est bon. Je vous laisse imaginer la suite...

L'erreur serait de croire que la forêt ou la brousse sont les seuls domaines où se manifeste l'anthropophagie. Les villes n'en sont pas indemnes. Douala, par exemple, dont la population augmente sans cesse d'éléments divers et hostiles les uns aux autres, est un lieu de disparitions « mystérieuses ». Les tribus, à l'intérieur de la cité, continuent de vivre dans un antagonisme parfois mortel. Des meurtres se commettent, secrets, magiques, difficiles à découvrir.

Les puissances mandataires, demandera-t-on, ne font-elles rien pour abolir ces mœurs ? Si. Des procès. Des « exemples ». Au vrai, à quoi cela sert-il ? Quelle est la

portée de ces « exemples » ? Des magistrats, des religieux, que j'interrogeai sur ce problème, ont le plus souvent levé et laissé retomber des bras découragés. Dans certaines régions, on ferme les yeux...

J'entends bien que ces notes provoqueront des colères, des protestations. Il faut s'y attendre. Les uns m'accuseront de prêter la main aux pires colonialistes — et diront même, à coup sûr, que j'en suis. Les colonialistes, à leur tour, me reprocheront de sous-estimer les efforts « civilisateurs » des missions et de l'administration. D'autres, enfin, crieront au canular. Pourtant, je ne rends public qu'un tiers de ce que j'ai appris. Je garde par devers moi plus d'un document. J'ai pu constater, lors de mon séjour en Afrique centrale, la répugnance, la gêne que la plupart éprouvaient à me répondre, à traiter de ces questions, leur désir de changer de conversation. Comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse.

D. me raconte une « histoire » qui me ravit. Un explorateur arrive dans un village de la forêt. Il convoque le chef indigène et lui demande s'il y a toujours des anthropophages dans la région. « Il n'y en a plus », répond l'autre péremptoire. Et il ajoute : « D'ailleurs, nous avons mangé les derniers hier soir ».

Cette galéjade vaut un apologue. Disons donc, avec les « autorités », qu'il n'existe plus de cannibales en Afrique Equatoriale... Ce mal — si mal il y a — est, en effet, *consommé*.

DEUXIEME PARTIE

L'AORTE SACREE

I

TCHAD

FORT-LAMY, le 10 juillet.

Après la pileuse compacité de la Grande Forêt, *infundibuliforme*, — (ô Maldoror, vengeur parfait, tu élirais cette terre ! « Le frère de la sangsue marchait à pas lents dans la forêt » — le Tchad s'ouvre comme une clairière. Voici, de nouveau, un paysage sec, non brouillé, et ce luxe pour l'esprit : des distances.

L'oppression cesse. Je respire. Devant moi, le Logone et le Chari se conjuguent. Des barques les traversent. La première porte des musiciens debout. Non plus le tam-tam de la forêt. Un hautbois nasillonner mène le cortège. Sa sonorité ressemble à celle de la raïta des Arabes, parente elle-même de la tanora des sardanes de Catalogne. Le tambour qui l'accompagne a des rythmes légers. Ici, le son n'est plus « sur place », il ne cherche pas à pilonner, à s'enfoncer dans le sol, ce qui ne cesse d'en sortir. Cette musique tourne, décrit des volutes qui se recommencent, poursuivent, reprennent l'une l'autre, plus à perte de vue qu'à perte d'ouïe, horizontalement. L'Islam est là. Il est descendu, à travers les sables du Nord, sur les pistes des fleuves ensevelis, entre les châteaux de pierre du Tibesti, du Hoggar, de l'Aïr... Ses caravanes ont amené ses richesses premières : les vents, les lointains, la transparence.

Dans ce hautbois volubile, mille et une nuits d'espace.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Dans la forêt, *j'avais peur*. A Bangui, je ne pouvais m'endormir sans inspecter mon lit, sans m'assurer que la moustiquaire était hermétique. Je devais laisser en veilleuse la lampe à pétrole. Les coloniaux, sans nul doute, se gausseront de moi. Soit. Et que craignais-je ? Pas les fauves, naturellement, ni les serpents, ni même les insectes — les animalcules, plus dangereux que les fauves. Parfois, je me récitais la liste des « amenitates Africae » : c'était plutôt à la façon d'un bestiaire médiéval, fabuleux. Au lieu que la moindre ombre me mettait en éveil, m'inquiétait. Imagination pure ? L'accoutumance à ces régions en eût-elle détruit les effets ? Peut-être. Mais depuis quand l'habitude est-elle maîtresse de vérité ? L'avantage du passant : il est neuf, mieux vaut être un « bleu » qu'un « remplé », et, somme toute, Henri Rousseau a donné de la jungle, grâce aux planches illustrées de son Larousse, des images qu'on attendrait vainement de la majorité des connaisseurs.

J'éprouvais donc une crainte. Vague, imprécise. Au Tchad, elle disparut. Je

compris alors qu'il s'agissait d'une angoisse, et d'une angoisse de caractère métaphysique, si le mot n'est pas excessif. A travers la prolifération des arbres, la rumeur des bourgeonnements et des succions, j'entendais la prononciation d'un interdit. J'éprouvais le poids d'une hostilité muette et active. Les Noirs s'étaient accrochés à cette partie du monde, tant bien que mal, et elle les rongait. Pour la plupart, ils en disparaissaient, comme étaient disparus les Négrilles. Les Blancs s'agrippaient aussi, et se maintenaient, s'implantaient, grâce à leurs cargaisons de quinine, à leurs pharmacies.

J'avais le sentiment qu'une force obscure avait décidé que l'homme serait absent de ces régions. Il violait l'interdit, oui, mais où était la victoire ? De là, venait mon trouble. Et qu'il me fallût une lumière dans la nuit.

II

JEUNESSE

« **L**E Tchad est jeune », me disait le gouverneur de Maudhuy. Il en témoignait par sa personnalité même, ouverte, amusante, amusée. Autour de lui, de jeunes hommes, de jeunes Françaises, sous la direction d'un jeune avocat féru de littérature, composaient, à mille lieues de la métropole, un groupe attentif à tous les problèmes. On parcourait la région, on l'étudiait, on s'enthousiasmait des récentes découvertes de Jean-Paul Leboeuf sur la civilisation du Tchad. Je ne note pas ces faits par complaisance. C'est un devoir de les signaler. Car on ne se rend pas toujours compte de l'effort que nécessite la vie intellectuelle sous ces climats. Là-bas, il faut, le travail quotidien fourni, une suprême énergie pour ouvrir un livre.

Que le Tchad est vivant ! Voici des bœufs, des ânes, des chevaux. Nous sommes loin des ravages de la tsé-tsé. Et les bœufs ont beaucoup de noblesse ! A Fort-Archambault, après une irruption des pluies, les bêtes émergeaient à demi d'un marécage, leur muflle surmonté de cornes en massif croissant horizontal, lunes venues s'y reposer. Au-dessus, dans une écume de cris, mille moulins d'oiseaux. Et, de-ci, de-là, sur des tertres, de grands bergers insensibles, hors du déluge.

C'est encore à Fort-Archambault que je vis pour la première fois, des femmes noires qui étaient belles. Elles avançaient, en file indienne, une jarre en équilibre sur la tête. Quand nous les croisâmes, elles s'arrêtèrent, de leurs bras levés, assurèrent, maintinrent leur faix. Des Saras. Nullement déformées, les seins hauts, les cheveux en nattes serrées, drapées de la ceinture aux chevilles. Elles demeurèrent ainsi, droites, pendant quelques minutes. Elles ne soutenaient plus des poteries, mais le ciel même. La brousse, alentour, se muait en acropole essartée.

Devant elles, je passais comme devant l'Erechthéion.

Il se pourrait que la région du Tchad fût aussi un paradis d'oiseaux, de poissons, d'insectes. Du moins, elle m'apparut ainsi.

Hier, dans ma case, au bord du Chari, j'entendis, derrière moi, un froissement, quelque peu métallique. Je me retourne. Une chenille rampe sur le ciment. Longue de trente à quarante centimètres. Avec des ocelles jaunes et noires. Au bruit que je fais, elle love ses anneaux, s'enroule, se serre sur soi. Elle prend, repliée, l'aspect d'un

masque funéraire. D'or.

Chez les A., pendant le dîner, on ouvre les fenêtres. Aussitôt, nous voici douchés, cinglés de grêlons aveugles : des myriades d'insectes, du plus loin de la nuit, giclent. Nous sommes pris, dans une éclaboussure de lépidoptères, de lamellicornes, de thysanoures. Des phalènes se traînent, étourdis, frissonnants, sur la nappe — l'un d'eux, tout feutre, les ailes comme des mains aux doigts écartés, avec des lignes de destin. Surgissent des hannetons, des cicindèles, des scarabées, des mantes, des éphémères, des lucanes. Il faut les sauver du potage, des sauces, du vin. Un lourd « Goliath », en chasuble de velours, gris et pourpre, corne en avant, fonce, s'assomme à moitié contre une carafe, retombe sur le dos, officie, les pattes en l'air, une messe désespérée.

J'éprouve de la tristesse à ne pas connaître par leurs noms, ces visiteurs dont le manège fou m'enivre plus qu'un alcool. Le dîner se poursuit parmi ces chocs de corselets contre les verres, ces impacts de carapaces et d'élytres. Le canon noir des fenêtres tirait à balles vivantes.

III

KOUSSERI

SUR le Logone, Kousseri est à Fort-Lamy ce que, proportions gardées, Sidi-Bou-Saïd est à Tunis. Nous sommes en territoire camerounais. Il faut, depuis le chef-lieu du Tchad, une heure de vedette pour y parvenir, pour débarquer devant la belle maison que l'administrateur — j'oublie son nom, je le regrette — fit construire. Le village indigène a des cases ingénieuses, en terre, avec étage et terrasse ; elles s'ouvrent sur des cours intérieures — influence de l'Islam ? Les rues étroites ménagent de petites places, où le banyan laisse pendre sa chevelure de racines. Corbeaux. Et singes. Des femmes. Pas d'hommes. Ils doivent être, pour la plupart, à la pêche.

Les pêcheurs Kotokos construisent d'étranges barques. Non pas de ces pirogues creusées au feu dans un seul tronc d'arbre, comme celles de l'Oubangui ou du Congo, que les indigènes, dans leur langage métaphorique, appellent justement « le tronc grâce auquel on met le pied sur l'eau ». Ici, en terre tchadienne, déjà marche du désert, la matière première est rare, presque impossible à trouver. On se sert de plaques de bois ; on les coud ensemble avec des liens en peau de chèvre ; on bourre les interstices avec de la paille. Les portes des cases de Kousseri sont constituées de la même façon. Mais ces pirogues Kotokos ont la poupe relevée des anciens gabions. Elles portent deux hautes vergues incurvées, leurs balanciers. Disons plutôt : des antennes — car elles glissent, sur l'eau grise du soir, comme des longicornes attirés par les feux du village. Autres insectes du Tchad.

Toujours à Kousseri. Entrevue avec le sultan Moussa. Âgé de soixante-quinze ans (à l'en croire). Il a vu se succéder les envahisseurs, il abonde en anecdotes. Aujourd'hui, il vit retiré au fond de son palais de terre, entouré de ses femmes, de sa famille, de ses fidèles. Accroupi dans l'ombre d'une petite salle, il ne se lève plus guère. Mais, cérémonieux, il accomplira cet effort, car des dames nous accompagnent. Il se dresse — plus précisément : se déplie — immense, dans un boubou bleu. Ne l'oublions pas : on est chef, d'abord, par la taille, et les fils de celui-ci ne sont pas indignes de leur père, gigantesques comme lui. Saisissante dignité du vieillard. Aussi bien Kousseri, parmi les éboulis de ses remparts d'enceinte, évoque les fastes, les puissances, la grandeur des anciens royaumes d'Afrique. Dans ce pays, l'histoire se hâte de devenir légende, fable, mythe, sagesse, non - histoire.

Au marché. Je m'arrête, horrifié : des femmes à plateau. Venues de la région de Maroua. Je suis hypnotisé. Nues, les seins en goussets vides, le crâne tondu, la peau granuleuse, verruqueuse, ridée, plissée, les mains en serres, jambes et bras décharnés. Plus masculines que féminines. Des os dans du papier goudronné. L'une d'elles montre fièrement, incisé dans la lèvre supérieure, un thaler — cette monnaie autrichienne est encore considérée, dans certaines parties du Cameroun, comme la seule valeur sûre ! Les autres, portent, à l'intérieur de leurs « lèvres » distendues, des fonds dealebasse, chacun mesurant quinze centimètres de diamètre environ. Le plateau de celle-ci est ouvragé, décoré, peint. C'est une élégante.

La hideur de ces créatures outrepassa l'imagination. Elles parlent : lapements, bruits de clapets, de battoirs. « En défigurant ainsi les femmes, me dit B., on les protégeait contre les rafles des négriers. Puis ce moyen de défense s'est transformé en mode ! Mais aujourd'hui ces pratiques se perdent, les jeunes s'y refusent. Le cinéma de brousse les guérit ». L'explication est-elle exacte ? Je ne sais². Et je me rappelle les femmes à tête d'oiseau, et ces êtres qui aboyaient comme des chiens, dont nous parlent Hérodote et les anciens géographes. La voici, l'*Africa Portentosa*, la mère des monstres...

Avant de quitter Kousseri, je retourne au marché. « Elles » sont toujours là. Immobiles, stupides. La bave, autour des plateaux, tombe, morve.

2 . Depuis que j'écrivis ces lignes, l'ethnologue J.-P. Leboeuf a découvert et donné une autre explication. Dans la région de la Bénoué, chez les Falis, les femmes porteraient des « plateaux » pour ressembler au crapaud. « Le disque supérieur symbolise le palais : le plus bas, la langue de l'animal qui, dans les premiers jours du monde, transmet aux hommes la parole de Fakatouroum (Dieu) par l'intermédiaire des femmes. En s'entrechoquant, les plateaux font le même bruit que son coassement. Depuis le jour de cette initiation, ce sont des femmes, qui par la parole, enseignent les techniques à leurs filles et à leurs fils ».

IV

THERAPEUTIQUE

RETOUR, après le Tchad lumineux, dans l'éponge de la forêt. Parti, ce matin, avec Mme L., pour les chutes de la M'Bali, à une soixantaine de kilomètres de Bangui.

Toutes les rivières africaines ont des ressauts semblables, qui jurent avec la vieillesse du socle. Elles n'ont pas encore atteint leur profil d'équilibre, pas scié les bords redressés de leurs seuils, en dépit des musculatures d'eau qu'elles gonflent, comme des hercules de foire. Les rapides, les chutes, les gradins, les marches abruptes, les barrières opposèrent une constante « défense d'entrer » aux explorateurs. Cette énorme contrée se détourne de la mer, s'enroule sur soi, sur son centre grouillant, proliférant de flore et faune a-humaines, auge dont la cavité contient un gazeux bouillon de culture — inquiétant matras du monde.

Les chutes de la M'Bali : belles mais engoncées. Constituées par trois rivières qui coulent entre les pandanus, se rejoignent, tombent d'une trentaine de mètres. Eh, moi aussi, je tombe ! Ou plutôt je glisse sur les roches humides, et m'enfonce dans le poto-poto. Entendez par là une terre assez détrempée, assez désagrégée, assez pourrie par les pluies, pour ne plus offrir de résistance. Le poto-poto est la desquamation des routes et des pistes. Malheur au véhicule qui ne s'en méfie pas ! On imagine mal, d'ailleurs, en nos pays tempérés, ce que peut être une « promenade » en automobile sous les pluies équatoriales... Sur le chemin d'Édéa, au Cameroun, la traction avant de N. ne roulait plus, elle naviguait. Nous étions en bateau. Nous circulions parmi des nappes liquides, rejaillissantes sur le capot comme des paquets de mer rougeâtre par gros temps. Mais je pus voir, au cours de ce voyage, sur les bords de la Dibamba — les bords des palétuviers, de la mangrove, et ce fameux poto-poto — une des plus singulières créations de la nature : le poisson à pattes. Cet amphibie est équipé pour passer de l'eau terreuse à la terre aqueuse. Il sautille sur le sol avant de plonger et nager. Digne d'apparaître dans une « Tentation de Saint Antoine » de Breughel. Parfaitement onirique.

Au retour des chutes de la M'Bali, nous traversons un village en effervescence. Tam-tam. Cris. Danses. Hurllements.

Nous descendons de voiture.

Sur une espèce de claie, un corps allongé. Une femme. Vieille. La peau et les os. Une nudité horrible, les côtes, dirait-on, à l'extérieur. Sur le sternum, deux cosses vides, plates : les seins jusqu'au milieu du ventre, l'un d'eux rejeté, pendant hors du lit funèbre. Un masque de momie, paupières closes. Les jambes réduites aux os. Le sexe caché par une ceinture de feuilles de manguier.

Le thorax ne bouge pas. Impossible de déceler la respiration. Je m'approche. Est-elle morte ? Non. La vie se trahit par la sueur du front. La malade est aux portes de la mort. Au seuil.

Les hommes, les femmes du village l'entourent. Un personnage survient. Habillé d'un pagne court. Coiffé d'un feutre conique, verdâtre, délavé, dans lequel il a fiché une plume. Il fait l'important. Puis il commence, les yeux au ciel, à corroyer le sol ainsi qu'une peau. Le cercle s'élargit.

« C'est le guérisseur », me souffle notre chauffeur, extasié. Miteux ! J'attendais du décorum, de la pompe...

Le guérisseur interrompt sa saltation. Grave discours au quasi-cadavre. Les assistants approuvent, reprennent en chœur. Suit une litanie molle, indécise, désordonnée, puis ce lamento se muscle, se rythme. Les tam-tams s'installent de part et d'autre de la claie. Le sorcier brandit triomphalement un poulet vivant. Les tam-tams démarrent comme un moteur. On égorge le poulet. La moribonde est aspergée, ointe de sang. Quelques spectateurs martèlent la terre de leurs pieds. Un groupe de Noirs, spasmodiquement, après des intervalles réguliers, pousse des cris qui lacèrent le tympan. Les tam-tams, littéralement, défoncent l'air. Tout se passe comme si l'on voulait opérer une trouée.

Palabre du guérisseur avec un interlocuteur invisible (invisible pour nous). Il enduit le chef de la gisante d'une bouillie de couleur safran. Imprécations. Le rythme est maintenant organisé, harcelant, implacable. Le sorcier lui même le dirige. Il s'est emparé de deux calebasses, les agite, secoue les graines qu'elles contiennent. Contrepoint de cris aigus. J'examine la patiente. Un frisson galope sur cette vieille enveloppe de peau. Illusion ? Non, les frissons se succèdent. Des tressaillements sur les muscles, la face. Les mains se crispent.

Le sorcier se penche sur sa pratique. Il hurle sans cesser de secouer les gourdes sonores. Les tam-tams, alors, ralentissent, adoptent un mode plus lent. Le rythme du cœur, exactement. Une pulsation. Il semble que la terre, le ciel répercutent le mouvement, s'y conforment. Et les spasmes de la malade suivent la scansion.

Effort de la misérable : elle se tend, se détend, se noue, s'affaisse, se reprend. Elle se dresse. Lazare sort de sa tombe. La femme s'assied sur sa couche. Masque immobile, pétrifié. Les épaules pointues grelottent. Volte du guérisseur. Il excite les tambours. Il déclame, il commande, puis gémit, pleure, se roule dans la boue, se tord les mains. Le son redouble, plus nerveux, plus violent, plus impératif. Nouvelles vociférations de l'assemblée. Nouvelle aspersion de sang de poulet.

Furie des tam-tams, soudain, en tonnerre. Cette fois la moribonde se lève. Elle

retombe. Le tonnerre s'accroît. Elle se relève, comme si la vague sonore la soutenait, la portait sur le rivage, la sauvait.

La voici debout, droite, rigide, cadavre qui s'essaie à la marche.

Elle s'anime. Le corps recommence à vibrer. Esquisse une danse. Les seins vides claquent contre les côtes, plof, plof. Même mouvement des feuillages autour des reins. La tête s'agite. La danse s'assure. Les yeux s'entrouvrent, sans regard. Une cornée jaunâtre apparaît. Le guérisseur s'approche, retrousse les paupières, y verse le suc d'une plante qu'il presse entre ses doigts. Clameur de la foule. Autre rythme des tam-tams, vainqueur, triomphal. La femme rentre dans la vie. Extatique.

Impression d'avoir assisté à une transfusion de sang. Mais le sang, ici, c'était le son.

V

L'ART NEGRE, AUJOURD'HUI

LE folklore des Noirs va-t-il disparaître ?

A Douala, M. N., de l'Institut Français d'Afrique Noire, m'exprime ses craintes. Il se hâte d'enregistrer la poésie parlée, les contes, les chants. Pas de temps à perdre, me dit-il. Les influences européennes — celle des disques de Tino Rossi, en particulier ! — les contacts entre peuplades, la vie citadine, sont, pour le moins, de dangereux agents d'adultération. On délaisse les instruments de musique d'autrefois. Quelques vieillards, dans les villages, sont les derniers à connaître les secrets de fabrication. Les jeunes, eux, bâclent des objets — masques, fourneaux de pipe, statuettes, lances, coupe-coupe, etc. — dont ils savent que la vente est assurée. Les Haoussas, négociants avisés et roublards, frères équatoriaux des Mzabites d'Afrique du Nord, courent la brousse, passent des commandes, et ramènent dans les villes cette pacotille de confection. Il est vrai que les touristes en sont enchantés.

Les Blancs essaient de remédier à cette décadence. Ils construisent des écoles, créent des « centres » d'art ou d'artisanat. On voudrait les féliciter. C'est malheureusement impossible. Je n'ai pas visité tous les ateliers de ce genre, mais, dans ceux où j'allais, les mêmes erreurs étaient commises, erreurs si graves qu'il m'advint souvent de souhaiter que rien ne fût tenté. La faute la plus habituelle (et la plus criante) est d'apprendre aux Noirs à dessiner, peindre, sculpter *comme nous*. D'où tient-on qu'ils sont ignorants ? La réponse est simple : d'une sereine ignorance de la création artistique. La plupart des maîtres ont une sainte frousse de voir leurs élèves faire quoi que ce soit qui ressemblerait à « du Picasso » ! L'académisme s'emploie à tarir ici une des sources de l'art vivant. Dans ces régions, lorsqu'un Blanc se vante de posséder des œuvres d'artistes autochtones, vous devez vous méfier : quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il vous montre des besognes appliquées, des bois sculptés où transparaît le réalisme — (bourgeois, celui là !) — des monuments aux morts de sous-préfecture. « C'est presque digne d'un prix de Rome » disent les connaisseurs. En effet ! Ainsi les Belges du Congo sont ils fiers des peintures d'un certain Mongita, dont les « paysages » ne dépareraient pas les cimaises du Salon National. Le jour où l'Afrique possédera son Bouguereau — il pourrait aussi bien s'appeler Fougeron — nos civilisateurs exulteront. On peut craindre, hélas, qu'elle ne l'ait que trop vite, d'innombrables barbouillis l'annoncent déjà sur les murs des Blancs, croûtes soigneusement préservées des termites qui, de leur côté, rongent dans la brousse les derniers vestiges de l'art authentique.

Le projet de ces « éducateurs » ? Que leurs « protégés » fassent de l'art africain en y mettant les formes traditionnelles de l'Europe !

D'autres, moins déraisonnables il est vrai, demandent au Noir de travailler selon sa propre tradition. Alors le Nègre copie l'art nègre, le reproduit avec paresse, mollesse, *indifférence*. Et le résultat ne vaut guère mieux, la copie d'un style ne pouvant être style. L'esprit qui animait les modèles et leur donnait vie manque absolument à ces répliques. Recopier les effigies du sacré n'a plus de sens quand le sacré s'étiolo. L'Art africain existait lorsque l'Afrique et les Africains existaient...

D'ailleurs, il ne s'agissait pas, à proprement parler, « d'art », mais d'expression de la peur ou de la reconnaissance, et la forme était acte devant les dons, les refus, les mystères du cosmos. Aujourd'hui, les religions hostiles à toute magie — christianisme ou islam, — par le seul fait quelles s'emploient à remplacer le *surréel* africain par un *surnaturel* d'importation, sont des puissances destructrices, leur progrès accompagne la régression de l'art autochtone.

Certes, parmi les croyants, certains battent leur coulpe, reconnaissent les fautes du passé, s'inquiètent de l'avenir. Et l'on approuve le Révérend Père M.A. Couturier lorsqu'il écrit : « Dans ces arts indigènes, il y avait des choses que nous avons saccagées et qui sont désormais irrémédiablement perdues... En face de ces dons inconscients, de ces affinements miraculeux, les goûts personnels et la sensibilité des colons et des missionnaires étaient terriblement bâtarde et décidément trop inférieurs à ces perfections étranges pour en pressentir la valeur. Ils ne pouvaient que tout ignorer ou tout gâcher, attentifs, d'ailleurs, à de tout autres tâches »³. Ce religieux ne mâche pas les mots : « Colons, soldats, professeurs et missionnaires, nous avons tous été, à notre manière, des dilapidateurs, des vandales inconscients, des spoliateurs des pauvres ». Paroles fortes. Le même prêtre voit aussi bien qu'il faut surtout sauver *les dons humains* qui assurent la pureté, la noblesse des formes. Mais il ne peut aller plus loin, poursuivre la démonstration jusqu'au procès de l'évangélisation. Et il nous parle des « rites sinistres », des « basses débauches » à quoi se trouvait lié l'art africain, sans nous convaincre qu'il serait possible à cet art de vivre, d'exister en dehors de son monde propre et de « l'aberration des croyances » qui sont les siennes. Comment imaginer un art africain où le christianisme remplacerait l'animisme ? Serait-il encore africain ? Ne glisserait il pas aussitôt vers les bondieuseries ? Je n'ai, pour ma part, aucune confiance dans ce « transfert », et devant les œuvres où il se manifeste déjà, le désappointement est des plus vifs. Si l'on veut un art africain, il faut laisser l'Afrique à l'Afrique, laisser à l'Afrique son âme.

Les missionnaires chrétiens, lorsqu'ils détruisaient les « idoles » — il en est encore qui ne s'interdisent pas ces autodafés, mais de plus en plus les relaient, dans cette pieuse entreprise, les émissaires de l'islam — agissaient conformément à leur religion. Le R.P. Couturier, d'ailleurs, écrit : « la foi était peut-être à ce prix là ». Oui...

3 . *Le douloureux problème des Arts Missionnaires*. In *L'Art Sacré*, mars-avril 1951.

Pour autant, le présent conviendrait mieux : elle est à ce prix. Le monothéisme, la « civilisation », les formes diverses du « progrès » pénètrent dans l'âme africaine, la dépouillent de ses images, étouffent ses rythmes, brisent ses modes, énervent ses forces. Possédons nous le pouvoir d'arrêter cette décadence ? Que pouvons-nous ? Rien qui ne soit, je le crains, dangereux, et ne menace d'aller, en définitive, à l'encontre des meilleures intentions. Parce que les Blancs sont là, tout est gâché. Et leur départ n'empêcherait pas le désastre. Il est trop tard, maintenant. Trop tard.

Je n'ai d'autre souci, dans ces pages, que d'être juste. Aussi voudrais-je signaler une tentative plus heureuse : celle de Pierre Lods, à Brazzaville. Établi depuis longtemps en A.E.F., Lods ne vit pas *chez* les Noirs, il vit *avec* eux, et même, dirais-je, *en* eux. Ce jeune peintre a ouvert, un beau jour, dans l'un des deux quartiers indigènes de Brazzaville, à Poto-Poto, une case où les Noirs trouvent de quoi peindre. Voilà qui est méritoire. Mais cela pourrait être seulement méritoire. De tels essais furent déjà tentés, je l'ai dit. Ils nous déçurent, voire nous irritèrent. Nous constatons qu'on avait pris les autochtones par la main, et guidé leur main pour leur apprendre à peindre comme aux enfants à écrire, leur proposant de suivre des pointillés, ou de remplir des formes au préalable tracées. Nous étions volés, les uns et les autres, eux et nous. Sur eux, la porte de la case s'était refermée à la façon d'une trappe sur le gibier destiné aux parcs zoologiques. Nous avons des écoliers en classe, non pas en récréation.

M. Pierre Lods, à Brazzaville, décide, au contraire, que la création se fera pendant la récréation. Il ouvre sa case. Y entre qui veut. M. Lods la laisse ouverte. Il ne dirige pas la main, il se contente de fournir à ses hôtes des pinceaux, des couleurs, des subjectiles, des tables. Au plus, il se permet — et encore : avec un tact parfait — de donner, si besoin est, des conseils pour l'emploi des matériaux. *Il laisse passer*. Voilà son exceptionnel mérite, sa particulière intelligence. Du même coup, L'Afrique, battante, pénètre dans la case. Spontanément, car elle se sent, cette fois, *libre et respectée*.

Et nous avons ainsi de l'art à l'état d'oxygène naissant. Certes, il ne part pas de rien, cela ne peut être. Les civilisations africaines s'expriment ici très fort, soucieuses de *signes*. Les motifs ornementaux de la case dans la brousse ou la forêt, ceux du tam-tam ou de l'objet rituel surgissent, réécrits avec la gouache fabriquée à Paris. Un *style*, heureusement, se maintient : c'est-à-dire la figuration que des hommes donnent non pas à la vie, mais au sens qu'ils confèrent à la vie. Ainsi des « sauvages » courent-ils, d'un premier mouvement, à l'essentiel de la vérité esthétique. Ils abattent les termitières de l'erreur. Devant les immensités absurdes du trompe-l'œil, qui est plus gravement un trompe-l'âme, et un trompe-l'homme, ils dessillent l'œil, décrassent l'âme, désentravent l'homme.

VI

LEUR RYTHME ET LE NOTRE

CE que l'on pourrait perdre si les arts de l'Afrique disparaissaient. Ce que l'on va perdre. Ce qui est déjà perdu.

J'ai pu — grâce à René Bergeaud, l'un des Français intelligents de ces régions — entendre, à Brazzaville, l'admirable Mendjéké, musicien originaire de l'Oubangui. Ce qu'il « tirait » de son balafon, de ses tam-tams, de cette courte harpe appelée *koundi*, témoignait d'une science extrême. Mendjéké accordait ses instruments, cherchait longuement la tonalité, en ajoutant, retirant, déplaçant... quoi ? Un léger morceau de bambou, un mince caillou, une parcelle de peau de serpent, une esquille d'os. Je ne sache pas qu'un virtuose ait jamais été plus attentif à vérifier, à goûter le son.

Et ce merveilleux luth que j'écoutai sous la pluie d'Usumbura ! Il était simplement composé d'une carapace de tortue, sur laquelle on avait tendu la membrane d'une oreille d'éléphant. Certaines de ses notes étaient profondes comme le Tanganyika même.

Quant au tam-tam — me trompé-je ? — il me paraît produire sur les Blancs et les Noirs des effets opposés. Lors d'une séance de tambour, dans le faubourg de Bacongo, j'observai chez Fernand Senez qui m'accompagnait, en dépit de sa passion pour les choses africaines, ce que j'éprouvais moi même : une sorte de fatigue. La qualité des musiciens n'était pas en cause : de la main, du pied, de la voix, ils faisaient vibrer le sol et le ciel. Ennui ? Lassitude ? Non pas. Nous nous sentions, littéralement, « pompés ». A mesure que je perdais mes forces, sous l'effet du rythme, je voyais les Noirs, assistants ou musiciens, acquérir une énergie, une puissance nouvelle, dont le rythme, en retour, se nourrissait, s'accroissait. Ils se rechargeaient, eux, cependant que nous nous vidions jusqu'aux moelles.

Le tam-tam ne fait pas seulement partie de la vie africaine. Il est cette vie. Il est la vie. Rien de moins que l'aorte du monde noir. Une aorte sacrée.

L., dans sa résidence de Léopoldville, a constitué une belle collection de tam-tams de l'Oubangui, du Tchad, du Kasai, du Ruanda, de l'Urundi. La plupart sont creusés, à la gouge rudimentaire ou au feu⁴, dans des troncs de bois rouge, dur,

4 . On voit, sur quelques uns, des plaques brunâtres : du sang séché. L'homme qui les évidait a

nerveux. Il en est de bas, renflés comme des crapauds buffles, dont ils possèdent la voix. D'autres, élancés, très hauts, atteignent le plafond. Étrange forêt. Beaucoup portent, schématisés, des yeux, des oreilles, des bouches. Sur celui-ci, on a sculpté, d'un côté, un sexe mâle en érection, et de l'autre, un sexe féminin. Frappé de la paume, ou avec une mailloche, le tam-tam délivre un son grave et un son aigu, et ces deux sons correspondent eux aussi aux principes mâle et femelle. On comprend alors que le son du tam-tam, chez certaines peuplades, symbolise l'accouplement, et agit sur les auditeurs, au cours de fêtes tribales, comme un aphrodisiaque.

Ces deux sons permettent d'utiliser le tam-tam à la manière d'un téléphone ou d'un télégraphe. Le tam-tam *parle*. Sa langue est *tonale* comme les dialectes africains, non pas composée de voyelles et de consonnes — et c'est pourquoi écrire ces dialectes laisse échapper l'essentiel — mais de syllabes mélodiques. Les deux tons, grave et aigu, suffisent à évoquer la mélodie des mots. Ainsi le tam-tam peut transmettre des phrases, des messages, voire des discours. « Prenons des exemples de la tonalité de ces langues, me dit L. Voici un mot lokélé : *lisaka*. Selon la répartition des graves et des aigus, ce même mot, que nous orthographierons toujours de la même façon, aura trois sens : il signifiera ou *promesse*, ou *marécage*, ou *poison*. Le mot *liala*, prononcé gravement, désigne la fiancée ; à l'aigu, la pourriture etc. Je vous fais remarquer, d'ailleurs, que d'une prononciation et d'un sens à l'autre il y a une subtile continuité logique ! Une fiancée trompeuse vaut bien qu'on la qualifie de pourriture ! On s'enlise dans une promesse non tenue comme dans un marécage pestilentiel, la mort peut en résulter. »

Lors de ses séjours dans la brousse, L. a appris à déchiffrer le langage tam-tam, et même à le parler, à l'émettre. Il bat quelques phrases devant moi, commande à l'un de ses boys d'apporter de la bière fraîche : celui ci accourt aussitôt, en riant. Ce téléphone, au contraire du nôtre, ne résume pas la pensée, il transmet plutôt des périphrases, des images. Celle ci, par exemple :

Voici l'homme qui chasse les mouches quand il n'y a pas de mouches

pour annoncer l'arrivée d'un missionnaire faisant des signes de croix — et cette autre qui me ravit :

Ne touchez pas à la chenille venimeuse

qui annonce la venue de l'administrateur blanc et la proche obligation de payer l'impôt !

Autrefois, le Chef seul avait droit au tam-tam de transmission. Il martelait sur un petit tambour le message à envoyer, puis un « opérateur » amplifiait la parole sur le

introduit en eux sa main et son bras par une mince fente. Le bois a « travaillé », la fente s'est rétrécie, l'homme ne put retirer la main, et il fallut lui trancher le poignet. Pour de nombreuses tribus, il ne s'agit pas d'un accident, mais d'un sacrifice volontaire, propre à doter le tam-tam de force.

grand tam-tam, la lançait dans l'espace. Aujourd'hui, prétend L., la société noire se démocratise, de nombreux Africains ont leur tam-tam personnel, et ils l'utilisent, par exemple, pour téléphoner des phrases d'intérêt domestique :

*Ma femme dans les arbres,
J'ai faim, apporte le manioc,
Ramène tes pieds au village.*

Ce téléphone privé sert encore à envoyer des déclarations à la bien-aimée. Alors on emploie des mailloches que le sorcier a enduites d'un filtre irrésistible.

Le son d'un tam-tam peut être pris en relais par d'autres tam-tams. Les nouvelles courent brousse ou forêt avec une rapidité que nos télégraphes coloniaux devraient envier. Un messenger avertit un jour la police de Yaoundé qu'un accident était survenu à l'avion du Haut Commissaire. L'homme fut tenu pour un halluciné, on ne voulut pas le croire. Un télégramme vint confirmer la nouvelle. Ce télégramme arriva deux jours plus tard. Parmi toutes les inventions des Blancs, la radio est celle qui étonne le moins les Indigènes. On comprend pourquoi.

L'eau même sert de tam-tam. J'ai vu, aux environs de Bangui, des pêcheurs en pirogue chercher une crique à l'abri du courant. Quand ils l'eurent trouvée, ils imprimèrent une certaine oscillation à la surface, puis frappèrent, de leurs mains et de leurs courtes pagaies, les vaguelettes, obtenant de la sorte une mélodie rythmée.

Plus bas, en aval, les femmes d'un village la repirent.

Un message ainsi descendait le grand fleuve.

VII

FASTE

L' aérodrôme de Costermansville : un radeau sur la houle. Impression, à l'envol, que nous ne parvenons pas à prendre de l'altitude ; les montagnes grimpent avec nous, collent au ventre du DC 3 — les ailes, dans le roulis, les élèvent, les abaissent, de part et d'autre, comme une draperie verdâtre, poisseuse, pisseuse. Puis nous suivons un rail miroitant : le Ruzizi, gouttière par laquelle le lac Kivu se déverse dans le Tanganyika. Nous oscillons, tel un cerf volant au bout d'un fil de soie, sautant des paquets de vent.

Trois quarts d'heure plus tard, arrivée à Usumbura... et léger accident à l'atterrissage. Il me faut attendre qu'un autre avion arrive de Léopoldville — c'est à dire de l'extrémité du Congo Belge — alors que je devrais arriver aujourd'hui à Entebbé, au Kenya. J'enrage. Mais ce contretemps sera une chance.

Le site d'Usumbura, s'il ne vaut pas celui de Costermansville, ne manque pas de grandeur. L'entaille du Tanganyika est d'une vive décision : des hauteurs de trois mille mètres dominant des creux de quatorze cents mètres, soit une amplitude de plus de quatre kilomètres. Le vieux Gondwana s'est ici redressé d'un violent coup de reins. De telles dénivellations, de semblables décrochements sont rares. Et ces déchirures de la terre, je les ressens toujours en moi, comme je ressens les coups que reçoit un lutteur dans un combat. Ce paysage pourtant ne me retiendra pas. Il fournira seulement le décor devant lequel se déploiera un faste de chronique légendaire.

Dès le matin, dans une lumière vitrée, je remarquai, sur la route qui longe l'aérodrôme, et descend des cimes fauves, un mouvement de procession. Des groupes se suivaient, se dirigeant vers la ville. Ah, la prestance de ceux qui les composaient... Ces régions de l'Urundi et du Ruanda possèdent l'une des belles races du monde. La taille des hommes est, en moyenne, d'un mètre quatre vingt ; il n'est pas rare qu'elle atteigne deux mètres. Épaules étroites, membres minces en longs faisceaux de muscles. Une déformation tubulaire de la tête, qu'ils obtiennent en serrant le crâne tendre des enfants dans une sorte de garrot, confère à certains plus de *hauteur* encore ; ils sont moins élancés que lancéolés. Ce sont les Batutsi, apparentés aux Gallas d'Ethiopie, aux Danakils, aux Peuhls de l'A.O.F. Hamites, ils vinrent probablement de la Haute Egypte, en conquérants. Avec eux, ils apportèrent leur bétail, sur quoi se fondent une richesse pastorale, une hiérarchie sociale, l'Etat. Le climat du graben central permet un élevage facile. Des contrées nilotiques, ils ont gardé le culte de la

vache sacrée, et leurs bovins superbes, aux cornes en lyre, images vivantes de l'Apis mythique, justifient cette vénération. Tels étaient les hommes qui passaient près de la carlingue abandonnée, lents, fiers. Des seigneurs.

Étaient-ils nus ? Portaient ils un cache-sexe de fibre ou de feuilles ? Les femmes avaient-elles cette façon de chasse-mouches sur les fesses, le *lembé-lembé* du Congo et de l'Oubangui ? Étaient-ils vêtus de ces haillons européens que l'hypocrisie chrétienne impose aux indigènes, oripeaux qui les déforment, les déguisent, les ridiculisent ? Non. Rien de semblable. Ces voyageurs étaient *drapés*. Et drapés de tons purs : des jaunes, des bleus, des rouges. Ces trois dominantes vibraient, au soleil, comme des cymbales, des sistres, des clairons. Les mâles tenaient en main la sagaie mince, enrubannée de plumes, de soies. Les femmes les suivaient, non moins embrocantées, un enfant accroché parfois à leur traîne, tel un page. Les étoffes balayaient le sol, soulevaient des nimbes de poussière, et la route, sous leurs pas, fumait, crépitait dans un incendie de rubis, de lapis, d'or. Tous les peintres du moyen âge avaient délivré de leurs œuvres donateurs, donatrices, Rois Mages. Vers Usumbura, mille Balkis de Saba, mille Balthazar de Babylone et de Bethléem descendaient.

Pour quel festin ? Pour quelle cérémonie ? Je l'appris : le *Mwami* de l'Urundi, ce jour-là 3 août 1950, revenait en son royaume, et ses notables accouraient pour l'accueillir, le saluer⁵. Les territoires du Ruanda-Urundi, placés par les Nations Unies sous la tutelle belge, conservent leurs souverains. Et chacun de ces rois est réellement roi, non pas chef de tribu. Il est l'oint du Seigneur. Il a son palais, sa cour, son gouvernement. Une hiérarchie savante l'entoure de liges, de vassaux, de feudataires. L'évolution indo-européenne se retrouve ici. Contrée à part, dit-on. Il semble. En tout cas, ce que je voyais s'accordait aux fêtes que l'imagination prête à l'antique Orient. Ces minutes étaient *imaginaires*.

L'avion du Maître devait arriver vers quatre heures. Au début de l'après midi, cette bigarrure s'ordonna. On s'aligna de chaque côté de la piste. Pourrai je dire la mosaïque de ces deux rangées parallèles, étendues sur deux kilomètres ? Monté sur une échelle roulante, je ne cessais de les parcourir du regard, depuis le centre, en face de moi, où les couleurs tranchaient l'une sur l'autre, jusqu'aux extrémités qui, le rouge dominant, rutilaient dans la distance. Un citoyen des Etats-Unis, juché sur le même praticable, résumait le spectacle en américain : « Just like a show » et d'évaluer combien il en coûterait, à Hollywood, pour « reconstituer » une telle mise en scène. De place en place, des tam-tams, des danseurs, des chefs avec leurs guerriers. Un large silence s'établit. On attendait.

A quatre heures, une risée courut. Les gemmes s'animèrent. Une vague déferla, suivie de ressac. D'abord imperceptible, à ras de terre, puis dense, affirmée, enfin grondante, enthousiaste, la clameur jaillit. Ces yeux habiles à scruter le lointain du

5 . Le Mwami avait été l'hôte du gouvernement belge. Espérait-on que le spectacle de la puissance métropolitaine calmerait ce souverain rétif, turbulent ? Mais la visite coïncida avec les troubles provoqués en Belgique par le retour du Roi Léopold ! Le hasard ne manque pas d'humour.

lointain, ces oreilles accoutumées à déchiffrer le message du tam-tam écarté, avaient vu, entendu ce que nous étions incapables de voir et d'entendre, nous qui confions à des machines le soin de percevoir et d'annoncer : l'avion dans le ciel, au-dessus du lac.

Près de l'aérogare se rassemblèrent les plus hauts dignitaires. L'orchestre royal s'installa. On amena le tambour emblème, le *Kalinga* sacré du Ruanda. Autour des féodaux se disposèrent les guérisseurs, les féticheurs, les custodes du palais, les vaticinateurs, les mimes, les juristes. Devant eux, les « Ntoré », éphèbes danseurs qui appartiennent aux familles nobles et constituent un corps de ballet entretenu par le souverain. Dès l'enfance, on les exerce à l'art chorégraphique et à la vie de cour. Ils ceignent une peau de panthère. Sur leur torse s'entrecroisent des bretelles ornées de motifs géométriques en perles. Ils se coiffent d'un diadème, fait de longs poils soyeux que l'on arrache au singe blanc. Des grelots aux chevilles. Les uns sont munis, pour la danse, d'un bouclier, d'un arc. Les autres, de bâtons frangés de fibres, de raphia. Ils ont une démarche spéciale, rythmée, alentie ; ils avancent sur la pointe des pieds, les genoux pliés, souples, et rebondissent, à chaque enjambée, sur le sol. Honneur du Prince.

L'appareil se pose, roule sur la piste. Les tambours désentraient le son. Les danseurs libèrent la danse. Ce qui depuis des heures, était retenu, explose, crève le tympan des montagnes. « The best technicolor I've ever seen », murmure l'Américain. L'avion s'arrête. On avance la coupée. Aussitôt, S. M. Mwambutsa, Mwami de l'Urundi, apparaît. Mince, très grand, d'une élégance parfaite dans un costume européen. Cette silhouette altière justifie les ravages amoureux qu'on lui prête — en particulier dans le cœur des blanches, au scandale de certains — et sans doute aussi les cruautés qu'on lui impute. Musiciens, danseurs, dignitaires vont à sa rencontre.

A cet instant, les deux rangées parallèles se disloquent. Le fil s'est rompu, les perles roulent. La piste est envahie. L'avion n'est qu'une pauvre tôle au sein d'un peuple transporté. Les chefs, les notables trépignent, bondissent, sautent sur place, à la verticale. Les lances s'élèvent et s'abaissent, javelles saisies de délire. Le souverain s'écarte de l'appareil, monte dans sa Cadillac personnelle. La saltation générale continue, ne se ralentit pas.

Et soudain, les guerriers, dans une exultation de triomphe, se ruent sur l'avion, frappent, de leurs sagaies, la bête volante...

Quelques délégations reprennent déjà le chemin des hauteurs. D'autres demeurent encore à Usumbura. Le soir, je parcours la ville indigène. Ripaille. Alcool. De longs mâts humains tanguent, roulent, oscillent, se brisent. Un pavois lunaire flotte. Bleu, jaune, rouge. La nuit conserve les couleurs du jour.

TROISIEME PARTIE

L'ILE DE LA MELANCOLIE

I

QUALITE DE MADAGASCAR

ÉTAIT-CE l'adieu de l'Afrique Noire, ce tumulte d'Usumbura ? Je le croirais. Certes, au Kenya, je la trouvais toujours, elle se prolongeait. Mais je la vois s'adultérer, s'éloigner à chacun de mes pas vers l'Est, muer. Sous le coup du ceste alpin, le vieux socle pétrifié n'a su manifester une dernière souplesse, se plisser. L'Europe lui a imposé, au nord, ce masque, ce bâillon : les Atlas. Derrière il s'est fendu, rompu, brisé, comme éclatent les roches sous l'action de la chaleur et du froid alternés. A l'Est, dans les crevasses longitudinales, les lacs établirent leur gouttière, et par ces failles, des laves impérieuses allèrent, à plus de cinq mille mètres, mordre le ciel, couronner de neige des corps dont le pied écrase l'équateur et les tropiques. L'entaille et le mur franchis, une autre Afrique s'essaie, commence. Le mouvement de l'air et des pluies cesse d'être celui de l'auge congolaise, de bas en haut et de haut en bas, sur place, vertical. Cette Afrique est déjà sous le pendule des moussons. On sort du vase clos. On pénètre dans des zones ventilées, ouvertes à la respiration marine. Avec la mer, justement, portées par les souffles qui gonflent la voile des boutres, l'Arabie est ici parvenue, et l'Indonésie, et l'Inde.

Dès Entebbé, sur le Victoria, dès Nairobi, on s'écarte. Et à Madagascar, nous sommes ailleurs. La Grande Île est un navire au large : doublé le Cap, il fait route vers le Dekkan, croise la flottille des Comores, des Mascareignes, des Seychelles. Dans les cales, vous chercherez en vain, le hideux caïman excepté, les fauves de l'Afrique. Madagascar ne recèle pas un reptile venimeux, pas la moindre vipère, à peine des couleuvres. Sur l'autre face du canal de Mozambique, vous êtes menacé de piqûres, de morsures. Ici, vous êtes plus en sûreté que dans une forêt de la banlieue parisienne.

Les plateaux de l'Imerina, de quelle mélancolie ! Elle s'insinue, s'infiltré, vous gagne, vous possède. Elle réveille, elle révèle, dans l'âme, la nostalgie d'une terre perdue, ou celle d'une jeunesse de la terre, je ne sais. Pendant la saison froide, l'air est parfois d'une telle limpidité qu'il illumine le minium du sol. La latérite module, sonne bien, joue avec le bleu du ciel et la verdure sombre. La netteté ne nuit pas à la lenteur triste que l'on éprouve au paysage. Voici de la tristesse limpide.

Une éminence rompt elle les lignes lassées? C'est un *rouv*⁶, une petite acropole, où les

6 . Nous avons décidé de figurer en sons la prononciation des mots malgaches, dans la mesure

indigènes accumulent leurs maisons, et, pour le moins, deux églises, la protestante, la catholique. Dans le fond des vallées, les rizières. Après le repiquage de la plante, elles chantonnent un vert léger, acide. Retournées, et beiges alors, ou noires, le zébu y stagne, dont la chair est meilleure que celle de nos bovins. Autour de lui, vole, se pose, entre les parenthèses de ses cornes, son fidèle ami de solitude, le blanc *voroumpoutz*, le pique-boeuf. Au ciel avare d'oiseaux, le *voromaher*, aigle que les monarchies *hova* prirent pour emblème, repose sur le lit du vent, en panne. Il y a là une immobilité, et non pas un silence, mais, de façon plus émouvante, une sourdine, qui donne au voyageur le sentiment du rare.

Encore n'ai je point parlé de la rizière inondée. Elle ouvre, parmi les *tanett'* — les collines — sa glace ancienne, ternie, piquetée de canards à bosse et de nénuphars. Vivier gris. Les nuages y passent, y moussent comme un frai de grenouilles. A la tombée du soir, lente merveille dans ce pays où l'air permet les plus subtiles irisations du prisme, les voici tels des poissons rouges, verts, bleus, pêche miraculeuse à la surface du monde. Les chemins, les routes, les crêtes sont alors des passerelles, des ponts, des treillis lancés à travers l'espace... On circule entre deux ciels.

du possible. Ainsi écrivons-nous *rouv'*, *voroumpoutz*, *pakafou*, *loulou*, *matoutou*, etc., des termes qui s'orthographient *rova*, *vorompotsy*, *pakafoa*, *lolo*, *matoatoa*, etc. Les noms propres ne seront pas transcrits phonétiquement.

II

SI JE VOUS DISAIS

Hamlet : Has this fellow no feeling of his business, that he sings at grave making?

Horatio : Custom hath made it in him a property of easiness.

PENDANT les mois de l'hiver austral — notre été — les nuages passent sans crever sur les hautes tables de l'île, l'herbe s'ocre de latérite. Alors, au hasard des chemins, vous croisez de bruyants cortèges, les uns s'empilent dans de vieux camions pavoisés, les autres sautillent dans la poussière. Les beaux habits, les chants, l'orchestre, l'exubérance font croire à quelque départ pour une noce, au retour d'un pique-nique. Et, somme toute, il s'agit bien de cela pour la plupart, mais le lieu de rendez vous et des réjouissances, c'est, isolé dans la nature, un tombeau. On va visiter les morts, les sortir de leur ombre, les revêtir de neuf, leur offrir une *sauterie*. Cette cérémonie, du *famadihana* — étrange à nos yeux — je n'avais pu, lors d'un premier séjour, la suivre dans son déroulement, de bout en bout, malgré mon désir de me mêler à elle. Voilà qui est réparé. Aujourd'hui, dans la banlieue de Tananarive, il y aura plusieurs « retournements ». Nous sommes invités.

« Vingt-cinq ans de colonie, Monsieur ». Le commissaire de police de l'arrondissement nous conduit. Ces années ont jauni le blanc de ses yeux, comme il advient souvent chez les impaludés ; la face est de latérite sèche, craquelée. Seul, son accent du midi est demeuré intact. Avant d'être nommé ici, près de la « capitale », *il a fait* des postes de brousse, des régions sans routes, où l'on circule en filanzane. « Vingt cinq ans ». C'est son refrain. Et il ajoute, chaque fois : « Ah, j'en ai vu des choses... ~ si je vous disais... » Mais il ne dit rien, ou presque. Il me faut insister, le presser. A la fin, il cède. « Les Indiens, monsieur. Extraordinaire. Si je vous disais. Le martyr de Kerbela. Connaissez pas ? Devriez voir ça. Sur la côte ouest. Région de Morondava. Une fois par an. Ce sont des Baniens. Se flagellent, monsieur. En plein air. Devant tout le monde. Pas avec des cordes. Non. Avec des chaînes. Pas de main morte. De chez moi, je les entendais. Rrrra. Rrrra. Jusqu'au sang. Rrrra Rrrra. Y en a qui supportent pas. Y a des morts. Si je vous disais. » Suivent les considérations sur les difficultés que présente le métier de commissaire dans ces régions. « Faut-il les laisser faire ? Faut-il les empêcher ? Savoir... »

Notre homme me confie ses soucis. Pour le moment, il reçoit des plaintes, des lettres. Il y a un *pakafou* dans la région, une sorte de loup-garou. Les *pakafous*, en général, arrachent les cœurs des vivants; ils s'apaisent, si on leur en fournit. Celui qui tourmente le commissaire fait avorter les femmes, au moyen d'un miroir dont il dirige le reflet sur les ventres. « Le pire, monsieur, c'est que c'est vrai. Les *pakafous* ont des pouvoirs. Indiscutable. Si je vous disais. Je l'arrêteraient bien celui là. Mais personne n'ose me dire où il est. Il se confond avec les autres. C'est peut-être vous, peut-être moi. On n'est jamais tranquille. Bientôt, nous serons en été. Les décès suspects vont pleuvoir. Le poison, naturellement. Les sorts. Vous n'y croyez pas ? Moi, j'y crois. Si je vous disais. En cette saison, il y a les *retournements*. Ça vous amuse, vous ? Moi pas. Un autre tracas. »

Je lui demande pourquoi.

« Ah, les tombeaux ! Strictement défendu d'ouvrir en l'absence du commissaire. Les familles ont elles l'autorisation d'exhumer ? Interdit de *retourner* avant le sixième mois qui suit le décès, pas avant la cinquième année pour ceux qui sont morts d'une maladie contagieuse. Faut vérifier. Pas facile. Toujours sur la brèche. Mais les habitudes se perdent. Si je vous disais. Autrefois, les parents arrivaient sur le dos de leurs esclaves. Aujourd'hui, c'est le camion, monsieur. La civilisation. Dommage. »

La petite Renault cahote sur le chemin défoncé, monte à flanc de colline. Nous parvenons au sommet, dépassons un village. Une dizaine de maisonnettes rouges aux toits de chaume, autour d'une église (ou d'un temple). Plus loin, sur une éminence, voici le tombeau, au milieu d'un grand concours de peuple. Chants. Danses. De chaque côté, les rizières descendent en escalier vers la plaine. Au Sud, Tananarive rutille sur sa falaise bleue. Des vols de pique-boeufs faufilent la molle étoffe des lointains du nord. Une transparence d'air, une douceur extrêmes. Là bas, aux bords de la rivière Ikopa, les briqueteries fument.

Des clameurs saluent l'arrivée du commissaire. Puisqu'il est là, « l'ouverture » ne tardera pas. Depuis la veille, la famille des défunts attend cette minute, et hier soir, les vieillards, en se tournant vers les quatre points cardinaux, ont invoqué les ancêtres. Sur un remblai qui domine le tombeau, les amis, les invités, des curieux, des villageois, debout, assis, allongés, bavardent. Robes vert pâle, bleu clair, rose éteint. Les parapluies, sans lesquels le Malgache ne conçoit pas l'élégance, sont ouverts et composent, sous le soleil léger, un massif d'ombelles. Rires. On fait ripaille. Le vin français, mieux encore, l'eau de vie de riz, la *betsabetse*, n'ont pas été mesurés. Après la cérémonie, la fête continuera — elle peut durer trois jours, et pour elle des familles s'endettent gravement, les morts coûtent cher. Un grand gaillard en cache poussière tient une gaule dont le sommet s'orne d'un drapeau tricolore, emblème indispensable. Sur la tombe, une croix chrétienne en ciment.

Musique. Un tambour. Deux grosses caisses. Deux flûtes de bambou, les *soudines*. Un accordéon octogonal. Pour l'instant, les enfants et petits enfants du

défunt ont seuls le droit de danser, les plus jeunes au premier rang, leurs aînés à l'arrière. Bras écartés, mains ouvertes, agitées d'un tremblement horizontal, la paume au ciel, ils sont secoués par ces saccades des épaules que les Malgaches semblent connaître dès leur jeune âge. Soudain la musique change. L'autorisation a été donnée. Le chant rituel s'élève :

*Nous, les vivants,
Nous ne devons pas nous séparer,
Nous devons rester unis,
A votre exemple.
O morts.*

Deux hommes ont écarté les lourdes portes de pierre brute. La veuve descend dans l'hypogée. Elle porte une natte de raphia sous le bras. Son fils la suit. Un vieillard s'approche du trou noir. « Y a-t-il des morts, ici ? » demande-t-il, en riant. Oui, oui, répond une voix, non moins gaie, de l'intérieur. Le vieillard répète plusieurs fois sa question, puis il interroge : « O Rakoute Arsène, es-tu là ? » A quoi la voix réplique : « Oui, moi, Rakoute Arsène, je suis là. » A mon tour, je descends, pénètre dans le tombeau, pour le plus vif plaisir des assistants, qui applaudissent. Fraîcheur. Odeur de terre. Nuit. J'allume mon briquet. Autour de moi, sur trois côtés, des couchettes funéraires. La pierre est à peine sculptée. Sur les lits, je parviens à distinguer des paquets oblongs. Comme des tapis roulés. Dans l'étoffe de ces *lambamènes* qui sont leurs suaires, et sans rien d'autre pour les protéger, ce sont eux, les morts.

Le garçon prend l'un d'eux, le soulève, l'enroule dans la natte que la mère a déployée. Puis il remonte le paquet à l'air libre. Je les suis. Aiiiah! Aiiiah! Les femmes à l'extérieur, hurlent : il faut écarter les mauvais esprits. Aiiiah! Écarter les âmes perverses et mécontentes, toujours prêtes à maltraiter les vivants. Écarter les *loulous*, que les tombes recèlent, et les *matoutous*, ces revenants qui assaillent au crépuscule les voyageurs solitaires. Aiiiah! Les tambours, les flûtes redoublent. Le mort, dans son paillason, est allongé sur le sol. Des femmes l'entourent. L'une d'elles se couche, se vautre sur lui. Une autre frotte ses seins contre la rabane. Ce sont les stériles, les jeunes filles sans mari. L'ancêtre les guérira. Elles auront des enfants. Elles trouveront un époux. Car tout vient des ancêtres. Tout. La plante. L'animal. L'enfant.

Les vieillards ont déroulé la natte. Le mort est là, ficelé dans son vieux *lambamène* décoloré, comme un drapeau noué, mince, étroit. On déplie un drap mortuaire neuf, éclatant de couleurs vives, orange, vert, rouge et noir. On emballe le paquet dans cette couverture fraîche. On tasse bien, à vigoureux coups de paume, avec le pied même. Puis on ficelle, énergiquement, — sept fois, sauf à l'endroit du cou : méfie-toi, vivant, de ne pas étrangler un mort. On roule enfin dans la natte le nouveau paquet. L'office des vieillards est terminé.

Alors commence la farandole. Les parents s'emparent du mort saucissonné. On le jette en l'air. On le ressaisit. Il passe de main en main. Une femme le porte sur ses épaules, danse en le serrant contre elle. Puis tous le reprennent. On le porte à bout de bras. Il tangué, roule, oscille. Il flotte sur une vague humaine, comme l'espar d'un

bateau naufragé, un tronc emporté par une crue, Soudain le paquet échappe, glisse. Les rires éclatent, déferlent. La veuve et le fils sont en tête du cortège. Les invités martèlent le sol. Il faut faire trois fois le tour du tombeau. Mais les trois tours sont interminables. On avance d'un pas, on recule d'autant. Les flûtes crient à la façon des petites filles qui se poursuivent. On reprend en chœur les mêmes paroles :

*C'est un voyageur,
Il est venu nous voir.
Il doit maintenant nous dire
Au revoir.*

La liesse prend fin. Les vivants n'en peuvent plus. Certains vont s'allonger dans l'herbe, bras en croix, épuisés, hilares. On redescend le mort dans le caveau, la tête la première. On le recouche parmi les ancêtres. *Adieu, ô visiteur.* Puis on remonte la natte qui l'enveloppait. Hommes, femmes, enfants se précipitent. Heureux ceux qui rapporteront chez eux une parcelle! La natte est lacérée. Une jeune fille, preste, s'empare d'un large morceau. Elle s'enfuit avec son butin, à toutes jambes, vers le village. Ses compagnes la pourchassent, mais elles renoncent vite à la rattraper, et elles reviennent vers nous, en moquant leur déconvenue... La tombe est refermée. Les invités s'installent dans le camion. Le drapeau tricolore flotte à l'avant.

« Pas d'histoires, aujourd'hui. Souvent on se dispute pour avoir un fragment de la natte. Il y a des blessés. Il faut intervenir. Une bonne famille catholique, celle-ci. Regardez la croix, monsieur. Hein, à l'ombre de la croix ! Ah, si je vous disais... »

Les hauteurs de Tananarive coulent dans l'ombre. Les rizières de la vallée ne luisent plus. Bientôt, dans quelques semaines, on les inondera, et les tombeaux, comme les villages, seront des îles.

III

"LES MORTS ? ÇA VOYAGE..."

EN revenant du « retournement », B., jeune intellectuel malgache, intelligent et vif, qui nous avait servi d'interprète, nous montre, en bordure de la route, le tombeau de ses ancêtres, comme nous montrerions, nous, une villa, une maison de campagne. Nous le félicitons de l'importance du mausolée. Il s'enorgueillit de nos compliments. Tout heureux, « en confiance », il ne cesse de sourire, de brocarder le chauffeur Alphonse, et le voyage s'achève dans les plaisanteries et la bonne humeur.

A propos de voyages... C'est une coutume aussi d'offrir aux morts une promenade dans les lieux qu'ils parcoururent de leur vivant. On les met dans une valise, on les tasse, et fouette cocher ! On part avec son père ou son grand père. Tous les moyens de transport sont bons, train, carriole ou camion. Au besoin, on fait de l'auto-stop. Ou bien l'on emprunte un de ces « services à volonté » — on se retient de dire « à dernières volontés » — ces autobus invraisemblables qui brimbalent leurs tôles sur les routes, rafistolés (non sans ingéniosité) avec des bouts de ficelle ou de fil de fer, en tenant rigoureusement leur gauche, terreur des automobilistes. L'ancêtre court ainsi la poste, « retourné » cette fois par les séismes du véhicule fonçant avec délices dans les fondrières et les trous, et son bagage sert de siège à son cornac, à quelques uns des passagers qui constituent la périssable cargaison de ces chars auprès desquels la cabine des frères Marx est une arène désertique. Le voyage accompli, le défunt regagne son port d'attache, abandonne le carton ou le cuir pour la « chambre froide ». Certains héritiers fortunés avaient pris l'habitude de transports plus luxueux : ils emmenaient leurs aïeux en avion. Les Junkers omnibus de l'île, gros oiseaux lents, capables de se poser sur les pistes exigües comme des hérons sur des feuilles de nénuphar, portaient dans les airs, de Tananarive à Tuléar, de Majunga à Tamatave ou Diégo Suarez, de la côte Ouest à la côte Est, du nord au sud, des morts honorés à l'extrême. Hélas, il a fallu renoncer aux avantages du progrès. Les compagnies ont témoigné de la répugnance pour ce genre de fret. Et l'on voit même, dans les bureaux de l'une d'elles, cet avis doublement placardé :

IL EST RAPPELE A MM. NOS USAGERS QU'IL EST
FORMELLEMENT INTERDIT DE VOYAGER AVEC SES
MORTS MERCI.

Les morts, à Madagascar, ont d'autres distractions. Ils vont au théâtre, par exemple. Mais je dois ici ouvrir une parenthèse.

Il y a, sur les Hauts Plateaux, en pays Hova et Betsiléo, des troupes d'acteurs ambulants, les *Mpilalao*, qui jouent dans les fêtes foraines, les foires, et prêtent leurs concours aux cérémonies de la circoncision et du « retournement ». Le costume de ces « comédiens routiers » est simple, élégant ; il n'en changent pas pendant la représentation, ni au cours de leurs randonnées. Les hommes portent, sur un pantalon, une longue tunique de drap garance, coupée sur le patron des uniformes de l'armée britannique des Indes, dont un vieux stock vint à Madagascar terminer son emploi et inspirer la mode. Une large étoffe blanche serre cette tunique à la taille. Sur la tête, un chapeau de paille à haut fond, avec un ruban noir. Quant aux femmes, elles sont vêtues de robes flottantes aux couleurs diverses. Tous ont sur les épaules le *lamb'* blanc traditionnel ; ils s'en servent comme d'un voile au cours de leurs évolutions. Car ces comédiens déclament, chantent, composent des figures, dansent, au son de la flûte, du tambour, de violons que les musiciens assis tiennent droit, les appuyant sur leurs genoux ou sur le sol.

En fait, il s'agit de *chœurs parlés*. Après un discours liminaire, le *kabar*, exorde prononcé avec force gestes par un sentencieux meneur de jeu, les comédiens alignés ou disposés en cercle afin de s'adresser à tout l'auditoire, clament un seul texte, où s'insèrent des dialogues. Ils se déplacent, mais reproduisent, alors même qu'ils se tournent le dos, de semblables attitudes, une identique mimique — autoritaire, scandée. Le répertoire ? De petites pièces, des « moralités », des fables, des proverbes. J'ai pu enregistrer l'un de ces *mpilalao* : les paroles, fort simples, enseignent qu'il ne faut pas se fier aux apparences et démontrent, à l'aide d'exemples drôles ou tragiques, que l'habit ne fait pas le moine. On narre aussi des contes. Plus rarement, car on les réserve, dans les campagnes, pour le soir, la veillée : récités en plein jour, ils provoqueraient le mauvais temps, la disette. Le spectacle rappelle, par son ordonnance, son rythme, le théâtre de Malaisie, cela ne saurait surprendre. Dans les histoires jouées, flottent des réminiscences des *Mille et une Nuits*, manifeste influence de ces navigateurs arabes qui vinrent à Madagascar dès le VII^e siècle. La musique, elle, tire son charme de la monotonie. On apprécie les refrains, les ritournelles. Le *mpilalao* les dispense, et parfois de l'aube au coucher du soleil, deux troupes se relayent pour éviter les interruptions. Nul ne s'en lasse. D'ailleurs, dans ce spectacle que déforment de plus en plus les apports de l'Occident et le cinématographe, demeurent des traces du faste et des cérémonies de l'ancienne puissance hova. Cependant que les femmes se groupent en cortège, le mouvement des hommes semble une démonstration guerrière. Pour quelques instants, dans un hiératisme soudain, ressurgit un antique cérémonial.

Le Malgache prend trop de plaisir au *mpilalao* de son vivant pour ne pas penser que les morts s'en réjouiraient aussi. Et j'ai vu les morts y assister. C'était sur la route de Fianarantsoa, dans un large bol de terres dont les bords frustes soulignaient à peine le ciel. Sur des tréteaux, des quartiers de bœuf saignaient, et des chaudrons fumaient

d'où s'élevaient l'odeur des beignets à la graisse. Il y avait là comme une toison d'hommes et de femmes, tondue en son centre, à l'endroit où évoluaient et déclamaient, rouges et blancs, les comédiens. Des zébus noirs paissaient alentour, gravement, parmi les charrettes bâchées à deux roues. Les spectateurs battaient des mains en cadence, reprenaient en chœur les refrains, éclataient de rire aux plaisanteries.

Au premier rang, alignés, les morts. Pour qu'ils ne perdent rien du spectacle, on les avait assis, redressés, calés...

IV

CHERCHEZ L'ÂME

SOUVENT je me surpris à penser, dans les solitudes de l'île, que ce charme clair et méditatif, dont je me sentais imprégné, était celui de la mort, mais la mort ne s'accompagnait pas ici des gestes, cris, clameurs habituels sur nos terres. Me serais-je attaché à ces croupes limées, à ces mols évaselements, à ce paysage où le pittoresque luit à peine comme une braise cendreuse, si les apparences n'y tendaient à devenir, de leur propre mouvement, transparences ? Sans que le tain écaillé des rizières en fût la cause, les paysages des plateaux me semblaient disposés sur une vitre, suspendus non moins que ces sites lacérés par la brume en charpie d'îles flottantes, et malgré les fanfares des latérites après la pluie, je les rapprochais de ceux que dessinent les gouttes sur la buée des fenêtres opacifiées par nos hivers.

S'agit-il, au demeurant, de mort ? Pas au sens où nous entendons communément le mot. Nous, sur cette part du monde, n'allons pas de plain-pied de la vie à la mort. A l'heure où le sol manque sous le pas, nous trébuchons, et dans le vide nous gesticulons, nous protestons, nous nous débattons, *comme de beaux diables*, car on ne nous promet de glisser sans heurt de l'autre côté que si nous acceptons d'être des anges. Entre les deux états, nous faisons nos comptes, établissons notre bilan, vérifions nos valises, comme devant une douane. Les noyés ne sont pas les seuls à *revoir* leur vie dans le magnésium de l'agonie. L'inventaire des jours escorte chez nous l'invention de la nuit.

Et rien ne s'accorde mieux à nos paysages. Nous ne mourons pas au désert. Nous mourons dans ces chambres sur les planches et les murs desquelles les siècles se cristallisent en livres, images, formes précises. Sommes-nous des plus déshérités, il nous faut encore lâcher une tonnelle de rires et de vin rouge, quelques toits sertis de peupliers, un clocher flottant dans l'eau des rivières parmi les bouchons des pêcheurs du dimanche. Que tout cela nous échappe, oui, c'est bien la mort, et qu'elle ait été mêlée aux heures de notre vie, nous ne le croirons jamais absolument, elle nous *surprend*. Nous possédions des campagnes parfaites : on nous les rafle. Il nous reste à construire nos cimetières comme des villages, à grouper nos tombes comme des maisons.

Je vois, à Madagascar, des tombes dispersées, éparses dans la distance. Et la mort, chez les Malgaches, me paraît différer de la nôtre, posséder une *perspective* singulière. Entre la vie qui aboutit à elle et l'oubli qui part d'elle, elle est *le moment de plus grande réalité*. Elle s'estompe, d'ailleurs, en une forme, sans cesse plus imprécise et floue, jusqu'à se confondre avec Dieu, Zanahary — jusqu'à le devenir, le faire —

mais un dieu de puissance indéfinie, assourdie, lointaine. Le mort ne meurt pas tout de suite. Il lui faut d'abord mener une vie de mort. Il est longtemps considéré comme un vivant d'une espèce à peine particulière : on le distrait, l'amuse, le visite, le « retourne », l'habille de neuf, lui offre ce dont il peut éprouver le besoin ou le désir, et c'est ainsi que sur les tombes un casque, un miroir, un parapluie, des aliments sont déposés — à quoi la civilisation ajoute parfois ses prestiges : un pavillon de phonographe, ou un bidet. La mort étant plus lointaine que la mort, on est convenu que les morts doivent mourir. Et se transformer en l'alluvion toujours plus vannée, plus diluée, plus imperceptible, d'où viendront la plante, l'animal, le *conseil*.

L'homme naît de ce loëss impalpable. Pourtant on comprendrait mal la société malgache si l'on omettait qu'il acquiert, en vertu de ce que nous avons signalé, sa réalité, sa matérialité même, à mesure qu'il passe de la première enfance à la jeunesse, à l'adolescence, à la maturité, à la vieillesse. L'adulte compte moins que le vieillard, car celui-ci sera bientôt un ancêtre, il est à la veille de l'être. Le mort, à son tour, vieillira. On se rappellera son visage, ses habitudes, son nom : il demeure longtemps à portée de la voix — (et de la main, si l'on songe au *famadihana*). Puis il disparaît, comme un voyageur, au bout de la route, derrière la colline, et les tombeaux eux-mêmes se couvrent d'une herbe qui bientôt, par leur enfoncement, se mêlera aux herbes des pâturages. Les aïeux, d'abord précis, se fondent dans le silence, se muent en énergie diffuse. On a fort bien dit qu'il s'agissait en somme, d'un *avancement à l'ancienneté*⁷, mais il faut ajouter que le plus haut grade se transforme en charge honorifique. Quant au séjour des mânes, il est sur le haut massif de l'Ambondrombe, où les vivants ne doivent, sous aucun prétexte, aller⁸. Ce séjour n'est pas un « paradis » au sens où nous l'entendons. Il n'y a pas de paradis, de purgatoire, d'enfer à espérer ou craindre. Une ultime opération de police ne se camoufle pas en eschatologie. La mort ne s'accompagne pas de sanctions.

Regardez ce paysage. Les collines sont les dernières vagues d'une mer qui se calme et s'apaise. Usées, elles témoignent de l'usure lente. Ce relief *murmure*. Ici, la mort est douce, comme la vie, et toutes deux sont d'une infinie mélancolie, la mélancolie de ces monts épuisés, de ces plateaux las où les vols de fausses aigrettes ne sont pas plus fugaces que les grains du riz sur les aires de battage, le cheminement des hommes drapés dans leur *lamb'*...

Mais « l'âme », demandera-t-on. Quelle conception en ont les Malgaches ? J'avoue, sur ce point, avoir reçu des réponses diverses, parfois embarrassées, souvent contradictoires, toujours vagues. Il ressort pourtant de ces témoignages que les Malgaches considèrent l'âme comme un principe doué d'un extrême pouvoir d'évasion, de fuite. Elle n'est pas indissolublement liée à la vie, elle peut quitter les vivants : ils continuent de vivre, sans que leurs qualités physiques soient atteintes,

7 . Cf. l'étude du R.P. Henri Dubois, *La religion malgache*, Cahiers de Foucauld.

8 . Au début du siècle des Européens escaladèrent l'Ambondrombe. Des émeutes éclatèrent aussitôt.

mais ils souffrent, pâtissent alors d'une absence de leur âme, et il appartient au sorcier de la tribu d'organiser les cérémonies magiques — frénétiques, en général — qui la feront réintégrer le patient. De même, l'âme peut s'échapper à l'instant des obsèques : il importe de la garder en l'amusant, la distrayant, la préservant de l'ennui, et de l'introduire chez les mânes, faute de quoi, si elle se perd en route, joue la fille de l'air, elle se transforme en *loulou* ou *matoutou*, en revenant, en esprit tourmenteur, et les vivants seront malmenés. A tout moment donc, les Malgaches sont menacés par les fugues de l'âme, il n'est pas trop de soins pour éviter ses escapades.

On me permettra de raconter une anecdote personnelle. C'était dans le sud de l'île, à Betioki, au sud-est de Tuléar, en pays Mahafay. J'avais demandé à Arsène, le chauffeur hova, qui possédait un réveil, de m'appeler à cinq heures, afin que nous profitions de la fraîcheur de l'aube pour atteindre Ampanihy avant la chaleur. A sept heures du matin, je m'éveillai, de mon propre mouvement. Arsène, au pied de mon lit, me regardait dormir, très éveillé, lui, tout souriant. J'écartai la moustiquaire, et apostrophai mon compagnon en termes furieux. Arsène prit alors une mine boudeuse, réprobative à mon égard, sévère même. Pendant que nous roulions, désolé de mon emportement, et désireux de reprendre avec Arsène ces conversations où j'apprenais tant, je commençai de le taquiner, de lui témoigner ma camaraderie, jusqu'à ce qu'il abandonnât son mutisme. Quand j'y fus parvenu, je l'interrogeai. Pourquoi contre mon désir, ne m'avait-il pas réveillé ? « Peut-être tu rêvais », répliqua Arsène, fort étonné. D'abord, je ne vis dans ces mots qu'une excuse, mais ils me revinrent bientôt à l'esprit, j'insistai. « Pas bon d'éveiller un autre s'il rêve », répondit Arsène, en hochant la tête. Je m'esclaffai, bêtement. « Pas bon ». L'insistance qu'il mettait dans cet avis, et le ton doctoral, m'intriguèrent. Je profitai de ce que nous étions descendus de voiture pour lui demander une explication. Je l'obtins. « Quand tu dors, peut-être tu rêves. Si tu rêves, ta tête elle est pas là. Elle est comme nous, elle roule la route. Si je te tape sur l'épaule, alors tu te réveilles vite, mais ta tête elle roule toujours. Alors tu retrouves plus ta tête. Et ta tête elle trouve plus où tu es. Tu te lèves, tu n'as plus de tête. Faut tu la chercher, aïe. Et toi, tu es malade. Pas bon réveiller comme ça. »

Autour de nous, de chaque côté de la piste, des épineux, des ronces, deux baobabs comme des os à moelle. Dans le ciel vide, un nuage blanc, une âme — une « tête » dirait Arsène — en voyage, peut-être ? Je regardai ce décor élémentaire, non sans penser à ces rébus où il faut déceler, dans l'enchevêtrement du dessin, une figure. A celui-ci, j'aurais mis cette légende : « Cherchez le sauvage » étant bien entendu que ce n'était pas Arsène, lequel, en ce moment, soufflait de tout son cœur sur une bougie, pour la nettoyer du sable qui l'encrassait.

V

LA BLESSURE

COMMENT la religion catholique et la réformée font-elles ici pour que soient desservies tant d'églises ? Où trouvent-elles assez de ministres pour y suffire, les pourvoir ? Problème ! Je me perds en conjectures. Chaque village a son église et son temple, porche à porche — et c'est bien le moindre ! Les hameaux imériniens étant parfois rapprochés, à peine distants d'un kilomètre, on imagine le nombre de clochers dans le paysage. Encore faut il ajouter, entre les bourgades, des chapelles isolées. Le culte romain construit-il un bâtiment ? Soyez sûr que le protestant aussitôt s'emploie à une semblable tâche, lui répond sans tarder. Certains *rouv'* — celui de Fianarantsoa, par exemple — juchent de pieux édifices les uns sur les autres, vrais gâteaux de première communion. Précisons que le Malgache est très pieux. Voire si pieux qu'il ne craint point, au sortir de la messe catholique, de se rendre à l'office protestant, ou vice versa — d'un même pas, et d'un même cœur !

A Ambositra, visite du couvent des Bénédictines, dont la sous - prieure est l'une des filles de Jacques Copeau. Nous sommes reçus par la prieure, la Révérende Mère Denis. A son énergie l'on doit ces bâtiments. Leur importance, leur goût, sont sans rapport avec la médiocrité des moyens qui furent alloués. Mais la prieure est de la race des Sainte Thérèse d'Avila. Chef de guerre, aussi. Elle a des émissaires, des services de renseignement, des intelligences dans les places mêmes qui sont fermées à sa foi. Elle sait tout. Elle obtient ce qu'elle veut. Elle n'hésite pas à franchir les lieues qui séparent sa brousse de Tananarive, à faire irruption dans les bureaux, et l'on a vu plus d'un Haut Commissaire, fût-il Maçon, plier devant l'impérative humilité, l'arbitraire patience de Mère Denis, satisfaire, malgré qu'il en eût, ses demandes, avant qu'elle ait repris le chemin d'Ambositra. Il se pourrait que la prieure soit la seule autorité *permanente* de l'île. Et, ciel, quelle autorité ! A rendre jaloux les mânes de la reine Ranavalona.

Religieuse de grand rayonnement spirituel, d'ailleurs. Son regard, le poids de ses paroles ne trompent pas. Elle proteste contre l'enseignement de l'Ecole des Arts Appliqués de Tananarive, où l'on apprend aux artisans, aux artistes indigènes à singer les Européens, sans assez tenir compte de leurs ressources folkloriques. Elle me montre ce que sculptent, peignent, pour son couvent et les églises, des paysans de la région. Une haute croix de procession : l'imagerie chrétienne et la saveur indigène s'y

conjuguent, de manière émouvante. Un Chemin de Croix, d'une fraîche naïveté. « Il faut leur emplir l'âme jusqu'à ce qu'elle crève en œuvres. » La phrase est belle, même si l'on n'en partage pas l'esprit.

Bibliothèque du couvent. Riche, large. La prieure, d'un air détaché, murmure : « Nous sommes une bien pauvre communauté... Mais le ciel nous aide. De nombreux littérateurs nous expédient leurs livres. M. Gide, par exemple, et toujours en belle édition... »⁹. Un soupir. Puis : « Ah, je n'en dirai pas autant de M. Paul Claudel. De lui, nous n'avons que des exemplaires sur papier ordinaire. » Un silence. « Certains auteurs sont généreux, ils nous donnent de l'argent, ils savent que nous en avons besoin. » — On me regarde droit dans les yeux. — « J'ai pu envoyer, en cette Année Sainte, deux de mes filles à Rome. Grâce aux libéralités de deux écrivains, d'ailleurs. » Qui sont les pieux donateurs ? « M. Roger Martin du Gard, et M. André Gide. » Ce dernier nom provoque l'étonnement de mon compagnon de voyage. Alors, la prieure, yeux baissés, mains jointes : « M. Gide, oui, je sais, je sais... Mais voyez vous, *il lui en sera beaucoup tenu compte...* »

J'ai rencontré dans l'île, des compagnons de la plus juste sensibilité : Henri de Brugada, Gilbert Saron, entre autres. Avec leurs amis, aidés par l'intelligente action du Haut-Commissaire Bargues, ils s'emploient à accorder la présence française avec la qualité de ces terres. Or, il faut qu'elle soit dite aux métropolitains, cette qualité. Pour leur permettre de mesurer l'horreur des événements de 1947. Pour qu'ils décident d'en empêcher le retour. A tout prix.

Ai-je à traiter de politique ? Nullement. Mais je ne puis m'empêcher de croire — et je le crois après des conversations avec les « nationalistes » — que, sans les assurances données à ses chefs par l'extrême gauche communiste — Manifestez, faites quelque chose, nous serons au pouvoir bientôt, nous vous soutiendrons — la masse autochtone ne se serait pas jetée dans une aventure stérile, dont la seule conclusion ne pouvait être qu'un changement de maîtres. De notre côté, une compréhension, une justice absolue, une surveillance des abus et leur répression, en bref : la vigilance et le respect eussent empêché l'hécatombe. Ici, encore, la politique a les mains rouges. *Plus de quatre vingt mille Malgaches morts*. Que de fois, devant la paix de ces terres, ne me suis-je pas répété, le cœur étreint, ce chiffre horrible ...

Pour l'effacer, s'il se peut, ah, il en faudra des vols de blancs *voroumpoutz* — et sur des rizières plus heureuses.

9 C'était en 1950.

VI

UN HEROS DE SON TEMPS

MADAGASCAR, je l'ai visitée, si je ne me trompe, environ ma neuvième année, et je n'assurerai pas la mieux connaître aujourd'hui. Je possédais alors des pouvoirs incomparables. Désirais-je voyager en pays lointain, je m'y trouvais aussitôt. Où était l'île ? Sous la table de la salle à manger, où je passais des après-midi d'aventures, entre les quatre pans du tapis, à goûter la pénombre des forêts vierges, les pieds renflés du meuble figurant assez bien des baobabs. Au lycée, dans la Géographie rose de MM. Schrader-et-Gallouédec-et-Maurette, Madagascar s'intercalait tel un pétale séché. Sa toponymie m'exaltait. Ah, vivre dans des cités qui s'appelaient Tananarive, Tuléar, Majunga, Diégo-Suarez! Je ressentais comme un outrage les déformations que mes camarades imposaient à ces noms, tout colère de leurs « Ta mère arrive », « Tomate hâve », et autres « Madame Gaspard » scandés, sur l'air des lampions, à la sortie des cours.

Je vis, cette année, *pour de bon* Diégo-Suarez, dont le nom sonnait jadis à mes oreilles comme celui d'un conquistador des Andes. La rade, pour vaste et découpée qu'elle soit, n'a ni dessin, ni grandeur. D'où lui vient sa réputation ? D'être, j'imagine, le seul port naturel d'une île si massive qu'auprès d'elle un haricot semble un chef d'œuvre d'orfèvrerie. La cité, en outre, est une bourgade dont les quartiers acceptables côtoient un vaste bidonville, le Tanambo, où s'entassaient Indigènes et Créoles, Hindous et Chinois, dans une remarquable pouillierie. De quelques endroits, on peut voir l'échancrure de la baie, un indéci torpilleur et des cargos parmi des épaves, mais sur ces lieux ne pousse que le barbelé, car ils sont le plus souvent propriété militaire, et doués d'une grande valeur stratégique, paraît-il. Les civils, d'ailleurs, comptent bien peu ici. Le vrai Diégo est une manière de camp retranché, presque indépendant de Madagascar, où cohabitent la Marine et l'Armée. Cohabitent, je précise, dans la détestation réciproque. Le colonel de la place annonce-t-il son intention d'aller entendre un conférencier de passage, aussitôt la marine prend le large, se saborde — dans la salle vous chercheriez en vain l'ombre d'un mousse. La conjoncture eût été différente, si les marins avaient décidé de débarquer : pas même un soldat d'ordonnance ne serait venu somnoler. En tout état des choses, les deux ordres — qui n'oublient pas l'occupation de la base par les Britanniques et voudraient se réhabiliter congrument — attendent, l'un et l'autre, que les affaires du monde leur fassent la grâce d'empirer en Orient. Alors Diégo connaîtra un glorieux destin, les flottes y resserreront leurs écrous. La ville pourra-t-elle ravitailler les escadres en eau ? Nullement. Mais ce n'est là que vètille.

Tant de militaires me font penser à mon cousin Victor, de Pont-à-Mousson. Bien qu'il soit feu, il mérite qu'on le présente, ma madécassophilie lui doit beaucoup. A chacune de ses visites, je sortais en hâte de mes retraites subtabulaires, j'éprouvais à l'écouter un plaisir exquis mais rare : le cousin souffrait, aux caprices du temps, de la séquelle d'une blessure : un coup de sagaie reçu du côté de l'épaule (et de Majunga). Il avait participé, sous les ordres de Gallieni, à l'expédition de 1895, et ne tarissait pas sur l'histoire de la Reine (l'Impératrice, disait-il) Ranavalona, « cette gourgandine, elle faisait tuer nos hommes et couchait avec son premier ministre » circonstances que je réprouvais, encore que leur rapport m'échappât. Ne m'échappait point, en compensation, les péripéties de la campagne. Le cousin en énumérait difficultés, traverses et succès. « Les combats ? On en avait vu d'autres. L'ennemi, c'était le pays. Pour quelques braves tombés sur le champ de bataille, nous en eûmes sept mille qui moururent de maladie, sept mille. La variole. La fièvre. La peste. Madagascar ? *Le tombeau des Européens.* » Un tel crescendo et sa clause éveillaient en moi cette horreur sacrée à laquelle je n'ai jamais su que consentir. En bref, Madagascar peuplait ma jeunesse des prestiges du Verbe, de la Gloire et de la Peur.

Est-ce le cousin Victor qui m'incite à gravir aujourd'hui les hauteurs de Tananarive pour gagner les bureaux du Service de Santé ? L'ombre du Mussipontain m'accompagne. Je l'entends fredonner, martialement, la nomenclature de ces maladies inséparables des fastes de sa carrière. Si l'île est « le tombeau des Européens », elle doit être aussi, bien que le cousin n'en souffle mot, celui des Malgaches, non ? Je veux en avoir le cœur net. Nous allons de ce pas consulter le docteur L. Il nous attend. C'est un homme auquel on peut donner sa confiance, expliqué-je à mon parent. De vaste culture, et pas seulement médicale : il nourrit une passion pour les incunables, cependant que l'art « d'avant-garde » a toute son attention. Il connaît les origines de l'imprimerie, et non moins celles du Surréalisme : lorsque Philippe Soupault, passant ici, voulut concilier, au cours d'un débat, les thèses affrontées du classicisme et de la poésie contemporaine, le docteur L. lui rappela les heureux scandales d'autrefois. Naturellement, ce ne sont pas des arguments propres à convaincre le cousin. Il me faut lui préciser que le docteur L. est de ceux qui, sous la direction du médecin général Jeansotte, ont tenté d'assainir un territoire de 590 000 kilomètres carrés... Victor se renfrogne.

La vérité m'oblige pourtant à dire que le docteur L. nous comble de prévenances. Il reconnaît que l'expédition de 1895 fut, du point de vue sanitaire, un désastre. Le cousin bombe le torse. Mais, ajoute aussitôt notre hôte, la situation n'a pas laissé de changer. La variole par exemple, redoutable à notre arrivée, puisqu'elle tuait plusieurs milliers de personnes en périodes d'épidémie, est un souvenir. Grâce à des campagnes de vaccination et de revaccination, à une surveillance constante, on n'a pas observé un seul cas de variole à Madagascar depuis 1918. L'île, dit le docteur L. est sans doute le seul pays du monde qui puisse se vanter d'en être indemne depuis trente-trois ans... Ne serait-ce pas aussi une victoire française ?

Passes pour la variole, me souffle Victor, mais la peste ? Docilement je transmets la question. La peste ? Elle n'appartiendra bientôt plus qu'au passé. Et ici encore les campagnes de vaccination furent intensives. La moyenne annuelle était de 3 500 cas jusqu'en 1940 ; elle est tombée à 250 ou 300 ; depuis 1949, aucun cas à Tananarive. « Je vous rappelle que c'est notre Institut Pasteur qui a découvert le vaccin contre la peste. » Les évocations du cousin perdent soudain de leur romantisme. Longtemps, d'après ses récits, j'avais imaginé les faubourgs de Tananarive sous les couleurs des « Pestiférés de Jaffa » du baron Gros, et Victor y faisait figure de Bonaparte, cependant que je remplaçais, à ses côtés, Berthier ou Bessières. « J'ajouterai, dit le docteur L. que des équipes sanitaires américaines sont venues à Madagascar afin d'étudier notre organisation de lutte contre la peste. Le gouvernement des Etats-Unis l'a jugée si efficace qu'il l'a prise pour modèle en Corée. »

Peu sensible à cet honneur — de son temps, « américain » n'était pas synonyme de progrès technique — le cousin glisse insidieusement que les maladies vénériennes, elles... et de prendre un air gaillard. C'est vrai, admet L. Elles sont très répandues. Et là, notre action est plus faible, les résultats sont insuffisants. Il aurait fallu réglementer la prostitution, surtout dans les villes de garnison, comme Tananarive, accepter un quartier réservé, que nous aurions surveillé. Nous nous sommes heurtés à deux oppositions irréductibles : celle des Missions et celle des hommes politiques malgaches. Les Missions ont protesté au nom de la morale. Les politiques ont prétendu que ce serait une atteinte à l'honorabilité de la femme indigène.

Victor fait l'entendu. Il reprend l'avantage. Cette fois, le bacille de Koch est son allié. « Il y a une grande différence de sensibilité au BK, précise L., entre le Noir d'Afrique et le Malgache. Le Noir offre un terrain neuf, mal adapté à la résistance ; le Malgache, au contraire, réagit comme nos vieux peuples, son organisme est en état de défense. D'ailleurs, la lutte contre la tuberculose, nous la menons sur une vaste échelle. Les 32 000 écoliers de Tananarive sont sans cesse examinés, et vaccinés, s'il le faut : l'ensemble des maladies de l'appareil respiratoire à germes banaux est, à l'heure actuelle, le principal facteur de mortalité. Ici l'action des services de santé s'arrête : nous pouvons indiquer les remèdes, il ne nous appartient pas de les distribuer. Le problème, d'ailleurs, nous dépasse. Et la solution ce serait d'améliorer le niveau de vie des populations indigènes, de l'améliorer considérablement, voire de transformer parfois leur genre de vie... »

Le cousin Victor, estimant que la fortune hésite, lance alors sa suprême offensive, et déployant une moustiquaire tel un drapeau : « le paludisme ? » clame-t-il, « la malaria ? Les fièvres ? » Il fonce, charge, comme à Reichshoffen.

VII

LA GUERISON DES MALADIES

LE paludisme ? »

Le docteur L. saisit à pleines mains les bras de son fauteuil, s'arc-boute, regarde fixement devant lui, puis il se détend, respire comme un coureur après l'effort.

« C'était lui qui faisait de Madagascar une terre dangereuse. Il dominait la pathologie de l'île, et les autres maladies réunies ne parvenaient pas à concurrencer ses ravages ; la peste, par exemple, comparée à lui, semblait une plaisanterie. Il décima le corps expéditionnaire de 1895. Ah, si les ombres des compagnons de Gallieni pouvaient parler... » — Cher docteur L. ! vous ne vous doutez pas de la présence de mon cousin Victor, soldat de la conquête, dont je sens justement l'ombre à mes côtés palpiter d'aise, justice et gloire lui étant rendues — « Trente mille personnes, environ, mouraient tous les ans de paludisme. Aujourd'hui, le mal n'en tue plus que dix mille. Deux tiers en moins. »

L. se lève, s'approche de la fenêtre. Derrière sa silhouette, mince, Tananarive descend vers les rizières, on les voit miroiter au soleil, rompues par des digues ou des buttes sur lesquelles se serrent, tournées vers l'ouest, les petites maisons malgaches. Un golfe. Ou plutôt quelque paysage d'inondation... Notre hôte montre, d'un geste, les lointains.

« Le paludisme était donc l'ennemi numéro 1. Il fallait, pour le traquer, mettre sur pied une puissante machine de guerre. Le plan décennal nous donna les premiers crédits nécessaires. Mais comment organiser une prophylaxie collective dont l'action s'étendît des grands centres aux minuscules villages de la brousse la plus reculée, aux habitations dispersées dans la nature ? C'était le problème. »

L., à demi courbé, semble interroger des lieues de paysage stagnant. Je retrouve dans ses paroles la précision passionnée qu'il apporte, en d'autres circonstances, à l'éloge d'un incunable ou à la défense du Surréalisme. Il regagne son bureau. Les quatre pylônes de Radio Tananarive reprennent leur place dans le décor.

« Heureusement, nous possédions deux armes de grande efficace : les médicaments synthétiques, les insecticides de contact. Nous les avons employées, nous les employons ensemble. Suivez moi bien. Nous distribuons gratuitement, une fois par semaine, aux enfants malgaches, des remèdes antipaludéens. En accord avec les services de l'enseignement, nous donnons à toutes les écoles, qu'elles soient laïques

ou confessionnelles, les médicaments dont leurs élèves doivent faire usage. Nous nous servons surtout de Nivaquine. »

Ici, j'entends le cousin maugréer. On le dépouille vraiment trop. Plus de variole, moins de peste, le paludisme en déroute... Et maintenant la compagne de ses expéditions, la fidèle quinine — je me rappelle le prestige exercé sur ma dixième année par ce nom : sous la table de la salle à manger, entre les quatre baobabs Dufayel, je baptisais quinine les pastilles Valda de ma bronchite chronique — menace à son tour de l'abandonner... Le fantomatique père d'Hamlet ne s'irritait pas davantage de l'adultère de son épouse Gertrude. Cousin Victor exige des explications.

« Si tous les enfants allaient à l'école, l'entreprise serait simple, comme vous le voyez, mais il n'en est pas ainsi, tous les enfants n'y vont pas ou n'ont pas encore l'âge d'y aller. Pour ceux-là, nous avons créé des postes, des centres de distribution. Chaque semaine des cortèges de femmes et d'enfants s'y rendent, y reçoivent les *fanafoud*, les médicaments. Vous me demandez pourquoi nous ne distribuons pas de quinine ? C'est un remède excellent, oui, à condition qu'on le prenne chaque jour, régulièrement. On ne saurait exiger de ceux qui demeurent loin des centres de se déplacer souvent, d'effectuer de longues marches pour recevoir un antifièvre. L'avantage d'un produit synthétique, telle la nivaquine ? Il suffit de l'avalier une ou deux fois par semaine. Voilà qui facilite grandement notre tâche. »

N'empêche, bougonne le cousin, il y aura toujours des moustiques, vous ne les détruisez pas. Le docteur L. a-t-il entendu ? Il ne se défend pas d'un mouvement lyrique. Une nuée de pique-bœufs se pose sur une rizière, comme une taie sur un œil. Trois diligences malgaches, peinturées de tons vifs, rouges et verts, dodelinent de la bâche sur un chemin, à la file.

« Nous possédons une deuxième arme de guerre : l'insecticide de contact. Grâce au DDT nous pouvons détruire les insectes vecteurs des maladies tropicales. Un service central antipalustre a organisé vingt-cinq équipes de combat, chacune d'elles composée d'un moniteur européen et de six assistants indigènes. Elles sont dotées de moyens de transport autonomes, d'appareils de pulvérisation, de tonnes d'insecticide. Que font-elles ? Elles circulent dans l'île, passent dans tous les locaux, fussent-ils de torchis ou de branchage, maisons, clapiers, poulaillers, niches à chien, dans toutes les localités du territoire, même les plus écartées, les plus enfouies de la forêt, et partout ces équipes poudrent les parois intérieures avec cet insecticide qui s'y fixe en cristaux. L'action du DDT dure huit mois environ, nous repassons dans chaque endroit tous les six mois, assurant ainsi une marge de sécurité. Voyez comment les choses se présentent : le moustique pénétrant dans l'ombre des demeures, va se poser sur les murs : il entre en contact avec les cristaux mortels : vingt-quatre ou vingt-six heures plus tard, il crève. Vous me direz sans doute qu'il a pu piquer, auparavant, l'un des paludéens de la case, et, contagieux à son tour, transmettre ensuite sa maladie à quelque individu jusqu'alors indemne. Détrompez-vous. L'hématozoaire du paludisme doit subir, dans l'organisme de l'insecte, un cycle évolutif de huit jours, après quoi seulement il peut être injecté. A ce moment, le moustique n'existe plus, il n'a pas eu le

temps d'empoisonner. L'effet du DDT se combine d'ailleurs à celui des médicaments synthétiques. Ceux-ci empêchent l'enfant, moins attentif à se défendre contre les insectes, d'être un réservoir de parasites. Où l'enfant est soigné, l'adulte se porte mieux. En bref le DDT nous permet de couper la chaîne de transmission du fléau. »

Les premiers résultats de la campagne antipalustre autorisent de grands espoirs. En fait, on exagérerait à peine si l'on avançait qu'elle sauve un peuple : jusqu'alors la population s'accroissait difficilement de dix mille individus par an, en moyenne. Or, dès la première année où l'on mit en œuvre une prophylaxie systématique, la courbe démographique, qui languissait ou demeurait stationnaire, commença de se redresser vigoureusement. En 1948, l'excédent des naissances sur les décès fut de 22 000. Il passa en 1949 à 47 000, et en 1950 à 49 000. Pour la période du 1er juin 1950 au 31 mai 1951, il s'élève à 53 000. Selon les pronostics les plus réservés, d'après les évaluations les plus prudentes, la population malgache, grâce à la seule lutte contre le paludisme, augmentera d'un million d'individus en vingt ans.

« Je voudrais, dit L., songeur, le regard au loin que l'on estimât, comme il le mérite, le travail de ces groupes sanitaires mobiles qui parcourent la brousse et la forêt, examinent sans relâche les Indigènes, les soignent, dépistent les épidémies, apprennent aux tribus retardées les principes de l'hygiène... N'est-ce pas là un admirable travail d'homme ? Ces équipes, d'ailleurs, ne se contentent pas de soigner, de faire l'inventaire des maladies, elles font aussi l'inventaire des besoins de l'île, l'inventaire humain d'un territoire dont la longueur équivaut à celle de la Hollande aux Pyrénées... Pourtant, que vaudra cet effort, si le « niveau de vie », les conditions d'existence de ce peuple ne sont pas, je le répète, améliorées, transformées ? »

Les deux mains du docteur L. s'ouvrent, laissent volontairement s'échapper une réponse, des solutions qu'il s'abstient de formuler, traiter de ce sujet ne lui appartenant pas, quoi qu'il en pense. Je cherche, autour de nous, l'ombre du cousin Victor. La voici, menue, accrochée à une gravure représentant le sieur Etienne de Flacourt, colonisateur de l'île en 1648, comme à une bouée. « Ce pays ne manque de rien, poursuit L. Il n'a guère connu de restrictions pendant la dernière guerre. » Flacourt et Victor paraissent s'entendre. « On peut vivre aujourd'hui à Madagascar comme en France », conclut notre hôte. Cette fois, le cousin disparaît en murmurant ces mots de peste, de lèpre, de malaria qui sont ceux de sa légende, de la légende de ses compagnons aujourd'hui mêlés à la latérite de l'île, sous le crissement de l'herbe *bouzak*, parmi les roseaux *zouzours*... Les pique-boeufs jouent aux quatre coins entre les antennes de Radio Tananarive. D'autres carrioles descendent les rues rapides, bondées de passagers, tels des nids en voyage. L. parle maintenant de ses incunables, prononce la louange des poètes contemporains. Je lui demande s'il a pu convertir ses concitoyens au Surréalisme, s'il a fait, au moins, un adepte. « Oui, répond-il. Un colonel. »

VIII

POUR QUE LE RIZ ENFANTE

AVANT d'arriver à Ambatolampy — où l'on mange les meilleures grenouilles du monde, savoureuses, dodues comme des nonnes, je vous les recommande !- Arsène, le chauffeur hova, me montre cinq ou six maisons chapeautant une colline : c'est là que vit sa famille, son père, sa mère, ses sœurs, des cousins. Je lui propose une halte, et qu'il aille visiter les siens. Arsène me remercie d'un coup de frein enthousiaste. Superbement nous dérapons dans la poussière. Tandis qu'il s'en va, je fais quelques pas, façon de me dégourdir les jambes (et de secouer la latérite dont je suis couvert). Paysage ordinaire des hauts plateaux. Élévations glabres. Entre elles, dans les fonds, ou sur leurs flancs, des rizières. A l'exception d'un homme assis près d'une chèvre, sur une butte, personne. Le silence à peine éraflé d'appels ensemble aigus et doux, filtrés par la distance.

Le long de la route, un filet d'eau. Je le suis. Il se perd dans un champ, plus bas. Désœuvré, je pousse du pied, bouscule, écarte de grosses pierres qui l'obstruent. Petit travail utile, je crois. J'entends alors que l'on me hèle. C'est l'homme à la chèvre. Il gesticule, m'adresse de sa place un discours, puis il descend vers moi, me rejoint, m'apostrophe avec véhémence, voire avec fureur. De quoi suis-je coupable, pour le fâcher ainsi ? Je regagne la voiture, assez inquiet, je l'avoue, et désespéré de ne pas le comprendre, je me mets à brailler aussi dans ma langue maternelle.

Arsène, heureusement, alerté par le bruit des voix, a fait demi-tour. Il invective maintenant contre l'autre. Cela menace de s'éterniser. Enfin, j'obtiens une explication. Est-il vrai que je déplaçais les cailloux ? — Quels cailloux ? — Les cailloux du ruisseau. — Oui, je les ai déplacés. Et alors ? — Ils réglaiement l'irrigation de la rizière. — Comment l'aurais-je su ? — Je prie Arsène de transmettre mes excuses. Arsène traduit : je suis un étranger, un *vasaha*. L'homme à la chèvre se calme, hausse les épaules, désapprobateur. Arsène et lui se dirigent vers le ruisseau, replacent les pierres. Opération qui ne va pas sans qu'on délibère et discute : on détermine soigneusement l'endroit de chaque obstacle, de manière qu'une part de l'eau se perde en chemin, mais pas trop... Je n'avais pas cru détruire une construction si précise.

Arsène me demande, avec un air protecteur, de l'accompagner. Nous gravissons la colline, parvenons au village. Les maisons semblent désertées. Devant une porte, au soleil, un vieillard assis sur le sol : le père d'Arsène. Conversation, politesses. Des canards à bosse, quelques dindons saugrenus, des poules, un goret noir vont, viennent,

sans se presser, tels des figurants d'opéra comique. Les hommes sont partis au marché. Quant aux femmes, elles repiquent le riz, et elles ont emmené, me dit Arsène, les *zazakels* — les enfants.

Nous descendons vers les rizières. Pliées en deux, toutes les femmes, même la mère d'Arsène, qui est fort âgée, enfoncent les tiges vertes dans l'humus gris spongieux. D'autres arrivent, portant sur la tête, en équilibre, des bottes de plants. On bavarde avec Arsène, sans interrompre la tâche. Plus loin, les enfants pataugent dans une mare, au milieu des zébus. Encore qu'il soit fier d'être chauffeur et d'habiter la ville, Arsène examine le travail de chacune en connaisseur. Il faut planter serré, m'explique-t-il : une jeune fille qui plante bien aura plus de chance qu'une autre de trouver un mari. Les femmes brodent la terre comme un canevas ; elles la tissent de vert. Un rude travail d'aiguille.

Comment croire à la paresse de ces paysans ? Les Blancs m'en rebattent les oreilles. Certes, je vois bien que les Malgaches aiment à s'asseoir devant leur maison, rêvasser ; *le mouramour* — joli mot qui désigne la lenteur, — n'est sans doute pas une légende... Ils sont assez détachés des biens de ce monde. Pourvu qu'il y ait du riz, la vie est douce. Oui, mais il faut du riz, et le riz exige un labeur patient, âpre, songeons-y. D'une moisson à l'autre, que de tâches successives ! On doit, d'abord, retourner, labourer la terre sèche, besogne que seuls les hommes peuvent entreprendre, et pour laquelle il se servent encore d'une longue bêche, *l'angad*, parfois forgée de leurs mains. Après quoi vient la fumure : les femmes apportent l'engrais des étables, en énormes paquets suintants équilibrés à même leur chevelure. Le zébu, comme on le voit, est déjà entré dans le cycle des travaux. Il y entre bien davantage lors du piétinement des rizières. Les bêtes sont conduites sur les terres inondées; les hommes les entraînent, agacent, excitent, affolent, — parfois en revêtant des masques — afin que les sabots foulent la terre, la fassent molle et tendre. Les femmes assistent à ce spectacle, encouragent les paysans de leurs cris, de leurs rires, d'applaudissements. Qu'il sache manœuvrer les bêtes, le jeune homme ! Les belles le remarquent, la boue est son triomphe.

Puis les femmes reprennent le premier rôle: elles repiquent les plants de la pépinière. Mais l'œuvre n'est pas encore achevée. Hommes et femmes, ensemble cette fois, surveillent la croissance de la récolte future. On règle l'inondation, on désherbe, on chasse les oiseaux — le gourmand cardinal, en particulier. Si les cyclones, la grêle, les sauterelles l'épargnent, le riz grandit, jaunit. Un jour l'annonce merveilleuse est clamée : « *Teraka ny vary ! Le riz a enfanté !* » On convoque les parents, les amis, les voisins ; on danse au clair de lune. La moisson commence. Les hommes coupent les tiges que les femmes, les enfants ramassent. On bat sur l'aire d'argile et de bouse durcie. La vie de tous est assurée, celle des hommes, celle des animaux. Les crépuscules de la Grande Île résonneront des chocs du pilon dans les mortiers... A l'origine des temps, dit un vieux conte recueilli par Dandouau, le fils de Dieu descendit sur la terre, accompagné de son coq favori. Mais le volatile céleste se querella avec un coq de village, ils se battirent et il eut le jabot percé : il en jaillit des grains. Les paysans les ramassèrent, aussitôt les plantèrent. Et c'est ainsi que la nourriture des dieux devint celle des hommes.

Faut-il souligner la beauté, la noblesse du cycle du riz ? Ses phases composeraient un ballet si les hommes ne devaient souvent travailler dans une vase froide — la gelée blanche n'est pas rare en Imérina — si le labeur ne déformait vite le corps des femmes... Au vrai, dans le village d'Arsène le chauffeur, j'étais au cœur de la réalité malgache. Ce peuple est un peuple de paysans. Il compte quatre-vingt-douze pour cent de ruraux. Et ces paysans ne diffèrent pas tellement des nôtres. Voyez les Betsiléos ! Ils sont malins, âpres au gain; ils savent « sélectionner » leurs graines avec intelligence. Accrochés à leurs terres, ils les accrochent aux pentes les plus roides, comme font les Valaisans de leurs vignobles.

Madagascar ne connut pas, de 1940 à 1945, les sévères restrictions alimentaires de la métropole. Aujourd'hui, même dans les régions désertiques du Sud, les disettes ne sont plus guère à craindre. Mais c'est parce qu'on est toujours prêt à distribuer des vivres dans le cas d'une « soudure » difficile, d'une sécheresse excessive, de ravages causés par les acridiens — ah, ces opaques nuages de sauterelles, pendant plusieurs kilomètres, sur le plateau de l'Horombé... Ne nous y trompons pas : l'agriculture malgache, si elle suffit à peine à l'actuelle population de l'île sera demain insuffisante lorsque cette population, grâce à l'action sanitaire dont j'ai déjà parlé, croîtra, s'augmentera de centaines de milliers d'individus. Il faut donc, qu'elle se développe sans tarder, et plus encore *se transforme*. Certes, je n'ai trouvé personne, dans les services intéressés, qui ne soit conscient d'une telle urgence. Au contraire. Ceux que j'entendis, à Tananarive comme dans les provinces, ne doutaient pas de la possibilité d'accroître les ressources agricoles de l'île, malgré les obstacles, les difficultés — trois problèmes (au moins) devant être résolus : les problèmes du sol, de l'eau, de l'équipement.

Le géographe E.F. Gautier, dont j'écoutais autrefois les doctes et pittoresques leçons, a donné de Madagascar une description qui a fait, non sans raison, fortune. Elle a, disait-il, « la consistance et la fertilité d'une brique » (et presque la forme, aurait-il pu ajouter). Ma foi, si l'on survole la plupart des régions, la définition paraît juste, et c'est seulement à l'Est, où la forêt habille l'abrupte tombée des gradins vers l'Indien, qu'on l'oublie. A l'ouest, en revanche, lorsqu'on arrive de France, les lagunes de la côte dépassées, le hublot du « Constellation » encadre un agglomérat de rognons calcinés, ou plutôt : l'un de ces cerveaux en carton moulé qui servent aux études d'anatomie. Même impression si l'on va de Tananarive à Majunga. Mais là, au-dessus de l'estuaire de la Betsiboka, on commence à comprendre. Très loin en mer s'étale une nappe rougeâtre : c'est la terre malgache arrachée à l'île. « Regardez moi ça, elle fout le camp à la flotte », bougonnait le pilote. « Une hémorragie. Et quand vous verrez les autres rivières de l'Ouest, c'est kif kif. »¹⁰ Par quoi la terre serait-elle retenue ? Des forêts la couvraient autrefois, que les autochtones détruisirent. Ils les brûlèrent pour avoir des sols plus faciles à défricher, à cultiver, enrichis de cendres, et lorsque cette pratique — le *tav'* — fut interdite ou réglementée, c'était depuis longtemps trop tard... « Et encore, s'il n'y avait que ces gouttières, ce serait demi-mal, poursuivait l'aviateur,

10 . Singulièrement on a établi le port de Majunga à l'embouchure de la Betsiboka ! Il s'ensable sans cesse, et exige un dragage constant.

mais elle crève sur place, la terre, croyez moi ». Quand un sol n'a plus de revêtement végétal, les minéraux solubles, les matières nécessaires à la vie qu'il contient sont dissous par la pluie, s'enfoncent. Ainsi la terre malgache, où elle n'est pas protégée, s'appauvrit, se transforme en poussière ou en croûte. Il faut la défendre, la fixer, la reconstituer. « Un drôle de boulot, le reboisement de ces bleds » conclut le pilote.

A Fianarantsoa, j'en parlais à S. L'homme est un technicien enthousiaste, confiant. Il a épousé Madagascar, on le sent. La formule de Gautier ne lui plaît pas. « D'abord, continuons, multiplions les travaux d'hydraulique agricole... Et dans le Sud, en particulier. On discutera après. Mettons en valeur de nouvelles régions, et exploitons-les. Quand vous irez à Nossi Bé, arrêtez-vous à Ambanja. Voyez ce qu'on fait du delta de la Mahavavy, à la pointe nord de l'île, sur la côte Ouest. Grâce à nos travaux, à l'irrigation, cette région produira bientôt 50 000 tonnes de sucre par an, ce qui veut dire que les Malgaches paieront moins cher leur sucre, et que nous pourrons bientôt exporter ».

Récupérer des terres, les ressusciter ? La plus convaincante expérience, sans doute, est celle que l'on tente au lac Alaotra. Nous drainons cette vaste étendue palustre. Cent mille hectares à transformer en rizières et en terres cultivées, voilà le projet. Nous aménageons, en ce moment, un premier périmètre de 35 000 hectares. Grâce à une culture intensive, aux engrais, aux machines, nous obtenons déjà de remarquables résultats : plus de cinq tonnes de riz à l'hectare.

Les engrais, les machines... Le paysan malgache, qui cultive généralement une rizière plus étroite qu'un lopin de terre de chez nous, ne peut les acheter. L'engrais chimique vient de la métropole : il coûte cher. Quant aux machines... Or, il est d'observation courante, à Madagascar comme en Afrique Noire, que l'autochtone passe plus facilement de ses outils primitifs au tracteur que de ceux-ci à la charrue. Conduire une machine pose son homme ! A un naïf orgueil s'ajoute la satisfaction d'un effort et d'un travail moindres, satisfaction nullement répréhensible chez des peuples qui, ne l'oublions pas, sont, depuis des générations, sous-alimentés (ou mal), et ne divinisent pas leur labeur, voire le tiennent pour déshonorant. Il faudrait donc profiter d'une telle aptitude. Mais comment développer la motoculture, lorsque la paysannerie est si pauvre, et la terre si divisée ? Ce problème d'équipement, on tente de le résoudre par l'organisation de « collectivités rurales autochtones modernisées », les C.R.A.M., en abrégé. On choisit un groupe ethnique déterminé, dont les terres sont propres à de belles cultures et à l'élevage, mais dont les membres, faute de moyens, peuvent à peine gratter le sol. Ce groupe, on le dote, lui avance des fonds qu'il remboursera plus tard. On l'équipe, le constitue en coopérative, sans modifier cependant le régime de la propriété privée. En bref, on veut transformer un morcellement sans ressources en un ensemble cohérent, en une sorte de kolkhoze.

J'écoute le Haut-Commissaire Bargues définir ce projet : « Ma seule ambition est de faire mettre en valeur, d'une façon rationnelle, par et pour les collectivités autochtones, des terres jusqu'ici demeurées incultes ou cultivées d'une manière épisodique suivant les procédés et avec les outils rudimentaires qui demeureront seuls

à portée de la masse paysanne malgache aussi longtemps que la puissance publique ne lui sera pas venue en aide pour lui permettre d'acheter du matériel et d'apprendre à s'en servir. Pour mener à bien l'entreprise, il faut des « spécialistes » de la pédologie, de l'hydraulique, du génie rural, de la zootechnie... Madagascar n'en possède qu'un nombre insuffisant. On les recrutera donc en France ». Ici, je m'inquiète. Ces techniciens n'acquerront-ils pas trop d'importance ? Les paysans ne risquent-ils pas de souffrir de l'aide qu'ils recevront ? Le Haut-Commissaire précise : « Ces spécialistes, — au nombre de quelques unités par collectivité — auront, parmi leurs missions essentielles, celle d'assurer leur propre relève en choisissant et formant, au sein même de la collectivité, des autochtones capables de les remplacer. L'objectif final de l'organisation C.R.A.M. n'est pas de se cristalliser sur elle-même mais bien d'éduquer la paysannerie en lui montrant ce qu'elle peut et doit faire pour mieux vivre ».

L'établissement de C.R.A.M. permettrait, sans nul doute, à l'agriculture malgache de pourvoir aux besoins d'une population accrue. De semblables expériences furent tentées en Afrique du Nord ; les résultats obtenus là bas autorisent ici l'espoir. Mon interlocuteur, dont le souci est d'administrer au mieux le territoire qu'on lui confia, ne s'y trompe pas. Ce qu'il ne me dit pas, mais que souvent j'entendis ailleurs et constatai, c'est que l'entreprise rencontre une opposition déclarée. Et l'on devine d'où elle vient : la plupart des grandes compagnies concessionnaires — pour lesquelles les pays de l'Union existent autant qu'on les peut exploiter — manifestent une hostilité vive contre le projet. Elles y voient quelque menace à l'endroit de leurs privilèges. Ne nous leurrions pas. Elles sont assez fortes pour agir sur les « gouvernements » de la métropole... Une fois encore, on constate le conflit entre l'administration coloniale et les véritables puissances colonialistes.

Est-il rien, pourtant, qui soit plus nécessaire au peuple malgache, et puisse mieux justifier notre présence sur son sol ? Je ne sais si je retournerai jamais dans la Grande Île... Il se peut que je remonte, un jour, au village d'Arsène le chauffeur. Verrai-je la lourde glèbe des rizières remuée de machines, non plus à la bêche ancienne ? Au détour d'une route, peut être m'adviendra-t-il de déplacer les pierres d'un ruisseau, sans que surgisse un paysan furieux de me voir détruire le précis et précaire édifice dont il réglait l'inondation de ses champs...

IX

POURQUOI DIEU FIT L'HOMME PLUS LONG QUE LARGE

LA « micheline » Tamatave — Tananarive longe d'abord l'Océan Indien, file rondement vers le Sud entre lagunes et plantations de café, sur des terrains si plats que les flots semblent les border d'un haut mur gris bleu où parfois un peintre naïf a représenté, sans omettre le moindre détail, un navire et sa fumée dans la mousson...

Le véhicule, d'ailleurs, est plein comme ces œufs de Brueghel d'où sortent des visages. Nous sommes en septembre, les tribus familiales des *Européens* regagnent les plateaux dont elles avaient fui l'hiver froid : sur la côte Est, on peut sinon se baigner, — trop de requins, et les rouleaux déferlent — au moins mener une vie de plage, et il y fait plus chaud. On s'arrête en chemin : une gare, quelques cases. Des cocotiers palmés par dessus tête, tels des jupons soulevés par un vent de Luna Park. Les Blancs en vacances viennent saluer les voyageurs ; conversations ; on se connaît... Puis les rails tournent vers l'Ouest. Plus de ligne droite, ni de bonne allure. La micheline profite d'une entaille pour escalader les parois.

Fini de rire. Les courbes se succèdent, s'effacent l'une l'autre à la façon des volutes de miel tombant sur le miel ; la ligne dessine sur les pentes des entrelacs de gâteau d'anniversaire. Notre voiturée se calme. Bientôt elle se tait. C'est le silence qui annonce les hoquets, gémissements et pleurs des gosses et des femmes. Les pères de famille, non moins verdâtres que leur progéniture, s'agrippent aux fauteuils, se dressent héroïquement — les enfants d'abord ! — lavent d'une serviette humide les visages en sueur, essuient les habits mouillés. Bruits sourds des paquets de nourriture sur le plancher. Chaque tournant, comme un lasso, va saisir, au fond des estomacs le petit déjeuner du matin, le restant d'un repas d'adieu. A l'odeur du vomi se mêle celle de l'eau de Cologne dont on baigne fronts et tempes... On grimpe.

Entre les vitres un admirable paysage se dévide, aux pentes accrues, basculées par les courbures du ballast. On suit une rivière — la Rianila ? — écaillée de rapides, de chutes. Végétation épaisse, gorgée de l'eau que les vents océaniques plaquent sur le fronton oriental de l'île. Fougères arborescentes. Hauts éventails du ravenal. Goyaviers sauvages. Jacarandas. Dingadingas... Le spectacle semble ici coïncider avec le vieux rêve, les anciennes images de « paradis tropical » que l'on porte en soi ! Ne cédon pas au mirage. La forêt des gradins n'est pas si hospitalière. Ce « paradis » ne nourrit pas spontanément l'homme. Après la rébellion de 1947, des tribus entières, craignant les punitions — et non moins les représailles de leurs compatriotes — se réfugièrent dans

ces régions d'accès difficile : elles y moururent de faim.

Il faut souvent interrompre la montée, attendre à un embranchement que nous croise un train descendant, car la voie est unique. Des wagons aux freins serrés passent, lentement, chargés de marchandises, bourrés d'autochtones; on voyage beaucoup sur les plates-formes et les marchepieds. Par cette ligne se font presque tous les échanges entre la partie centrale de Madagascar et le monde extérieur. Passagers et produits débarqués à Tamatave par les vapeurs des Messageries doivent emprunter ce *scenic railway* pour gagner Tananarive. Ce fut une gageure de le construire — d'aucuns disent : une erreur, et qu'il eût mieux valu établir une bonne, solide et large route, où les transports s'effectueraient, aujourd'hui, par camions... Le travail, commencé en 1902, fut achevé en 1913. Imagine-t-on les efforts qu'il exigea ? Sur la rampe de La Mandraka, la dernière avant les hauts plateaux, on compte — en 25 kilomètres — 2 viaducs, 15 tunnels, 28 ponts. Au reste, Madagascar est fière de ce tortillard vertigineux. Et il y a de quoi.

Le faîte dépassé, la végétation s'élimine, l'Imérina commence... Il est peu de parcours, dans l'île, qui soient pittoresques comme celui que nous venons de suivre. Les hauts - plateaux répètent leur charme las. Et les régions du Sud ne sont pas moins monotones. Qu'on se méfie pourtant ! Madagascar ne s'offre pas au voyageur inattentif, celui-ci ne doit pas se laisser endormir par les redites des paysages de chaque grande région naturelle, il lui faut ouvrir l'œil. Madagascar aime le secret. Elle cache sa diversité. La végétation, dans l'ensemble, si l'on excepte la bordure orientale, paraît pauvre, rabougrie : sur les plateaux toujours des eucalyptus, et aussi des *tapias* qui n'ont guère de prestance ; dans le Sud, sans cesse les épineux, les xérophytes, les baguettes du *fantsioulitr'*, les gros mollets variqueux des baobabs... Détrompez-vous ! La flore malgache est d'une exceptionnelle richesse.

« L'île », me dit le professeur P., « a sept sortes de baobabs, alors que l'Afrique n'en a qu'une. Elle possède aussi le cinquième des orchidées du monde. On y compte plus de variétés végétales que sur l'immense continent africain. Quant aux insectes ! On compte, à Madagascar, environ 30 000 espèces de coléoptères — l'Europe en a dix fois moins. Uniforme, ce pays ? Il ne montre pas son jeu. C'est un paradis pour les botanistes et les entomologistes ».

« ... Et vous y trouverez ce qu'on ne trouve plus ailleurs ». Certes. Nous voici à une soixantaine de kilomètres de Tuléar; non plus sur la côte orientale, mais presque à la pointe occidentale. Arsène le chauffeur arrête la voiture — « je la pose », décide-t-il en bordure de la rivière Onilahy, dont nous venons de suivre les méandres. Nous gravissons quelques degrés rocheux : une cascade, sur chacun d'eux, a creusé des vasques. Hauts arbres. Arsène s'immobilise, se tait, me demande de l'imiter, d'un signe de tête me désigne les frondaisons. Alors, après quelques minutes de silence, commence, parmi les feuilles, un mouvement léger, qui ne tarde pas à devenir remue ménage. Les branches se détendent, se lancent, de l'une à l'autre, des volants, des balles de laine roussâtre, souples, rebondissantes. Des singes? Non pas. « Maks », souffle Arsène, extasié. Des makis, en effet, des lémuriens. Petites bêtes parmi les

plus charmantes que l'on puisse voir. Douces. Plus propres que les singes, et moins salaces. Les makis vous regardent de leurs gros yeux jaunes, assis sur leur train de derrière, les pattes supérieures posées sur celles du bas largement écartées, le ventre au poil clair exposé au soleil, graves comme M. Bertin dans son fauteuil. Griffes avides. Une queue fournie, annelée, soyeuse, dont ils s'entourent le cou comme une élégante fait d'une fourrure. Pas très « intelligents », dit on... Je ne gais. Leurs jeux, leurs sauts, leurs vols planés m'enchantent. Je resterais là, pendant des heures, à me distraire. Mais Arsène m'entraîne. « Ici, des crocodiles, peut-être ». Nous partons. Les makis aussi, piaillant tous.

Madagascar est la dernière à posséder ces gentils clowns acrobatiques, qui tiennent de l'écureuil et du singe, sans être l'un ou l'autre, et constituent l'échelon inférieur des primates. Animaux rares, protégés par les lois. Défense de les tuer, de les capturer, de les exporter. D'ailleurs, à l'ordinaire, les Malgaches les respectent. Ils voient en eux des ancêtres. Et, somme toute, ils n'ont pas tort ! Les makis sont les vivantes reliques d'un monde disparu. Au début de l'ère primaire, le puissant continent austral du Gondwana comprenait la péninsule indienne, l'Australie, l'Amérique du Sud, l'Afrique... Au secondaire, un fossé s'ouvrit entre cette dernière et l'ensemble indo australien malgache : l'actuel canal de Mozambique. Puis cet ensemble à son tour se disloqua, la Lémurie se sépara de l'Inde, ce que nous appelons aujourd'hui Madagascar vint s'amarrer, si j'ose dire, au large de l'Afrique. Entre elle et sa voisine, il y eut, à l'époque tertiaire, des communications : le Mozambique dut être, pendant longtemps, une sorte de marais, nullement infranchissable, par lequel s'effectuaient des migrations animales. Mais, depuis le pliocène, soit depuis plus de cinquante millions d'années, la rupture a été totale. Des espèces disparurent, d'autres évoluèrent en vase clos, acquérant ainsi des caractères particuliers. Ces phases géologiques expliquent les aspects singuliers que présente ce raccourci de continent, et sa faune, et sa flore. L'île, d'ailleurs, dérive encore, selon certains, vers l'Afrique. A travers les cordages de cette arche — je n'emploie pas le terme à la légère : M. Malcolm de Chazal ne prétend-il pas que l'île Maurice est l'Ararat ? — les lémuriens écrivent de leurs sauts le roman de la terre.

L'Afrique est un parc à monstres. Sa voisine Madagascar n'en possède qu'un : le crocodile. Pas davantage. Mais il s'y porte bien ! Et mon Arsène en a grand peur¹¹. Au passage des gués difficiles, lorsque nous nous engageons sur des radiers hasardeux, il m'exprime toujours sa crainte d'une panne, d'un ensablement. Il a vu justement, à quelques pas de la jeep, en bordure de l'Onilahy, deux tombes récentes. Il me les montre. Des poteaux funéraires en bois, des *aloual*, les surmontent. « Regarde les *aloual* ! » me dit Arsène, « tu vois les *mamb'*? » Des *mamb'* (crocodiles) ont été sculptés, en effet, sur les poteaux. « Tu comprends ? Ils ont été mangés par les *mamb'*.

11 . Le commerce des peaux de crocodile est l'une des richesses de Madagascar. Tous les Malgaches ne ressemblent pas à Arsène, encore que ce dernier fasse partie des *évolués*.

Beaucoup de crocodiles chez les Mahafaly ». Arsène, en bon Hova, méprise les autres peuples de l'île; son pays, l'Imérina, est trop froid pour que les crocodiles s'y aventurent — mais je le soupçonne de trouver là une preuve de la supériorité de sa race ! Je me moque de lui. « Il y a un crocodile tout près, assure-t-il. Ça sent mauvais. » Je lui demande si de la bête s'exhale une odeur désagréable. « Pas du crocodile, répond Arsène, « mais de celui qu'il a mangé. » J'apprends alors que le saurien est incapable, par la disposition de sa denture, de croquer sa proie, il peut seulement la déchirer, dilacérer. Afin qu'elle soit plus tendre, plus facile à ingurgiter, il l'entraîne dans son repaire, où elle pourrira... « Si tu sens la pourriture, le *mamb'* pas loin », ajoute Arsène sentencieux comme tous les Hovas. Et il conclut : « Zanahar (Dieu) a fait l'homme en long, pour être avalé par le *mamb'* ».

J'essaie de rassurer Arsène. Si quelque crocodile survenait, eh bien ! Nous prendrions une carabine, et nous ferions feu sur lui. Arsène me regarde, encore plus apeuré, comme si mes paroles convoquaient les forces mauvaises. Il met sa main sur mon bras gravement. « *Pas ça, étranger. Pas ça. Ne pas tirer sur les crocodiles devant moi.* » Je lui demande pourquoi. « *Le crocodile*, répond Arsène, *c'est mon grand-père* ».

Et, bon catholique, il se signe.

X

MIROIRS EN MARCHE

JE suis parti pour Madagascar animé d'intentions fort précises : voir le plus que je pourrai voir, écouter aussi, mais céder le moins à ce démon qui vous pousse vers les rapports, statistiques, études et ouvrages de documentation. Démon point si facilement révocable ! Il possède, à Tananarive, un habile fourrier : Gilbert Saron, le directeur des services de l'Information. A peine arrivais-je à l'hôtel Colbert qu'il me tentait déjà ! En sept piles — les sept voiles de Salomé, et ma tête était menacée — s'accumulaient les cartes, photographies, comptes rendus, bilans, graphiques, brochures maigres ou grasses, volumes de tout volume, mémoires à défier la mémoire, etc. — l'ensemble présenté, je dois le dire, avec une rare intelligence de l'efficace. Que faire ? Je me signai. Et la malchance pour mes tentateurs, fut que j'atterrisse fatigué — ah, cette escale de Khartoum, où l'on mijote dans l'avion comme dans une casserole — et dépourvu du courage utile à l'inventaire de cette science.

Autre exorcisme : le lendemain était un dimanche. La paix dominicale s'opposait aux travaux. L'une des fenêtres du studio donnait sur une rue où passaient, endimanchés, soignés, des Malgaches. Les hommes portaient le feutre « à l'euro péenne », le *lamba* national sur un costume de confection ; les dames — les *ramatous* — si elles allaient, le plus souvent, nu-pieds, fournissaient, du moins, les preuves de l'indiscutable élégance : le sac en matière plastique, et l'ombrelle. Par l'autre fenêtre, je voyais les falaises de la haute ville, et mon regard en suivait la pente jusqu'à cette colline qu'un souverain hova voulut raser, prétendant qu'elle nuisait au paysage et le gênait dans la contemplation des lointaines rizières. L'air était des plus purs, transparent, lumineux. Je décidai de flâner à travers la ville, au hasard, de m'imprégner d'un dimanche à Tananarive. M'arrêterai-je en si bon chemin ? Non. Je n'aurai recours aux livres que pour empêcher mes sensations d'être seulement pittoresques. Regarder vaut bien lire. En bref, je sacrifierai l'imprimé à l'impression.

Donne-t-on son prix à une telle résolution ? Je crains qu'on n'en mesure pas tout l'héroïsme... A première vue, descendre dans une mine de charbon, par exemple, semble aussi simple que d'entrer dans une salle de cinématographe en cours de séance ; il suffit de suivre la lampe du mineur comme on suit celle de l'ouvreuse, les pentes sont éclairées ; après quoi, il ne reste plus qu'à entendre — nous en sommes au documentaire ! — l'énoncé des vertus et défauts du charbon madécasse : 14% de cendre, inférieur à celui ci, supérieur à tel autre, etc. Bien. Mais l'affaire déjà ne manque pas d'extravagance. Par quel malin pouvoir un « intellectuel » de la place

Saint-Sulpice — qui jamais ne descendit dans la crypte de l'église du même nom, de crainte, sans doute, du salpêtre et des champignons — est-il conduit entre des filons du bout du monde ? Il écoute, sérieusement, des explications sur le carbonifère du cru, lui qui traînait dans les derniers en « Physique et Chimie ». Petit problème. Encore n'est-ce pas tout ! Le charbon, nul ne l'ignore, joint, à sa fonction calorifique, cette autre : noircir de grand cœur les objets à sa portée. Imaginez alors les angoisses d'un voyageur, s'il n'a emporté qu'une provision restreinte de bas (blancs), de chemises (crème), de shorts (à peine kaki). Il lui faut, dans les galeries, se garder à droite, se garder à gauche, éviter les protubérances des parois, les bosses du terrain, les tournants brusques, etc. Le fil de fer de l'équilibriste lui paraît alors une avenue. Affres. Mais, en revanche, quelle gloire, après ! Je me suis embougnatisé dans les mines de la Sakoa, et constellé de graisse et d'huiles diverses à Bezaha, où l'on cherche du pétrole. Ici, j'escaladai un derrick au risque de me rompre les os ; là, ces mêmes os étaient menacés de choir des échelles élémentaires que j'empruntais pour descendre au fond d'un gisement de mica, pour voir, dans la pénombre, rutiler une veine de grenat, comme un vieux bourgogne dans sa cave... J'ai passé par là ! Et n'en suis pas peu fier ! Quant à la méthode, je la tiens pour bonne.

Nous voici dans la brousse du Sud. La jeep, sur la piste, fait du jumping. Un vent chaud vous pénètre, si agréable. Tout serait au mieux si la route ne vous avait, implacablement, pendant des lieues, botté les fesses. Vous n'avez plus d'attention que pour cette partie de vous même, corroyée. Et soudain vous oubliez votre malheur. Au loin, parmi les herbes sèches, des silhouettes avancent, en file indienne. Il y a longtemps que vous n'avez pas rencontré d'humains, ni traversé un village — façon de parler : les villages du Sud ressemblent à des groupements de niches à chien, avec leurs huttes en branches, étroites, misérables. Où vont ces gens ? Tiens, ce sont des femmes ! Elles portent sur leurs épaules des ballots dentelés. Tournant de la route. D'un seul coup, les ballots se transforment en phares. On s'approche. Mais ce sont des glaces qu'elles portent, ces femmes ! Des fragments de glace. A-t-on jamais vu des élégantes véhiculer leurs miroirs ! Je demande au chauffeur de les rejoindre dans la brousse. Les miroirs, sans se soucier de nous, continuent d'avancer, à la queue - leu-leu. Nous les rejoignons. Arrêt de la troupe, très étonnée. Moi, je cesse de l'être. Ces miroirs sont des plaques de mica. De près, elles ne réverbèrent plus la lumière. Elles sont noires, de jais. Le chauffeur parlemente avec les porteuses. Il croit que je désire acheter une feuille. Refus et rires, Elles portent les plaques à Antanimora, à soixante kilomètres de là. Où elles les vendront au comptoir de la Société. Nous repartons. Je me retourne. Les glaces défilent. Bientôt, ce ne sont plus que de courtes étincelles, au ras de l'horizon. Puis elles s'éteignent.

La journée est sous le signe du mica, si j'ose ainsi m'exprimer. F., qui m'accompagne — curieux garçon ! hier encore, il habitait Paris, travaillait à l'Imprimerie Nationale. Sur le tard, il abandonne les caractères rares, la mise en pages, et il opte pour la carrière coloniale. Le voici chef de poste dans les solitudes du Sud, parmi les populations Antandroy, qui sont parmi les plus « arriérées » — F. donc, qui me pardonnera cette parenthèse, décide que nous passerons par Mafify — l'orthographe exacte m'échappe. Nous y arrivons. Le sol semble couvert des écailles de milliers de poissons. Les particules de phlogopite lui composent une sorte d'armure

craquante. Au milieu de ce désert scintillant, une maison — fraîche, confortable, accueillante — des enfants jouent. Plus loin, des hangars, une petite centrale électrique, devant un paysage informe. C'est là que je descends dans la mine, comme je le disais. Car il s'agit bien d'une mine, et non pas d'une prospection quasi superficielle. Une vraie mine de mica ! *Rationnellement* exploitée. J'insiste, parce que cette tentative rompt avec les procédés habituels de l'île, où l'on se contente, souvent, de ramassage.

Troisième épisode. Fort-Dauphin. Un vaste hangar, à demi écroulé, sous des cocotiers tordus par les cyclones. A l'entrée, près d'un comptoir de bois blanc, des femmes font queue. Elles portent des *soubiques* — des paniers — emplies de pellicules de mica. A l'intérieur, assises à même la terre battue, d'autres femmes — de tous âges, certaines très jeunes, des enfants, d'autres très vieilles — travaillent. D'une main, elles tiennent la plaque de mica ; de l'autre, avec un simple couteau, une lame quelconque, elles la divisent en feuilles de plus en plus minces ; puis elles reprennent ces feuilles et les clivent encore : c'est le *splitting*. La précision, la rapidité, la dextérité de ces ouvrières m'étonnent. Je m'essaie à cette tâche, et ne parviens qu'à séparer quelques feuilles les unes des autres, fort épaisses. J'entends que l'on me moque. Il y a de quoi ! Certaines ont un enfant sur leurs genoux, l'allaitent, sans interrompre la besogne. D'autres travaillent chez elles, dans leur case : elles coincent la plaque, la fendent... et de leur bras libre préparent un repas. C'est déjà dire que pour un tel labeur elles reçoivent un salaire dérisoire. « On les paye beaucoup mieux qu'aux Indes », prétend D., pour s'excuser. « D'ailleurs, le *splitting* est seulement possible dans les pays où la main - d'œuvre est à bon marché ». Mais, les bénéfiques, eux ne sont pas méprisables ! Les plaques de grande dimension se vendent cher. Quant aux lamelles, elles ne sont pas d'un moindre rapport, depuis qu'on les transforme en micanite. En 1949, Madagascar exportait 806,3 tonnes. Production et exportation n'ont cessé de croître. Sous les hautes montagnes qui crénelent la baie de Fort-Dauphin — le site a de l'ampleur, — des navires chargent les caisses de mica, surtout à destination des Etats Unis... Le vent fouaille les vagues, venu de très loin, des polaires Kerguelen. C'est sur ces promontoires que se fit, en 1527, la première « touchée » française : nos navigateurs prenaient Madagascar pour les Indes.

Les trois précédentes images résumeraient assez bien le passé, le présent, l'avenir de l'exploitation minière de Madagascar. Il n'est que le graphite pour avoir été, depuis une quarantaine d'années, l'objet d'une extraction d'importance. Les autres ressources du sous-sol furent souvent découvertes et travaillées par des pionniers isolés, au courage desquels il faut rendre hommage, mais elles n'ont guère été exploitées qu'avec des moyens de fortune, de façon artisanale, dirais-je. C'est seulement aujourd'hui que l'on passe du grattage et du ramassage à la mise en valeur. Et non sans mal. J'entends encore la voix ironique du « micassier » de Fort-Dauphin : « Une véritable exploitation en mine ? Coûteuse folie ! Nous verrons ce que ça donnera... Ou plutôt, non, nous ne le verrons pas ! Ne vous enthousiasmez pas si vite ».

Un tel scepticisme est caractéristique du « vieux Madagascar ». Le « jeune », en revanche, fait confiance au pays, désire l'outiller, l'équiper, le transformer, et qu'il parvienne au stade de l'industrie.

XI

LE CHALAND MALGACHE A-T-IL DANS SES SOUTES DE QUOI FAIRE SAUTER LE MONDE ?

EXPLOITER les richesses de Madagascar. et par là transformer l'île? Le problème n'est pas simple.

A Tananarive, C., d'un geste rapide, me montre, sur les étagères qui couvrent les murs de son bureau, des pierres, des fragments de minerai. « Que vous en semble ? » Ma foi ! Tout cela, dans l'ombre de la vieille maison malgache, luit doucement, je crois être dans l'un de ces profonds arsenaux où, selon Baudelaire, « dort enseveli le peuple des métaux »... Les couleurs de ces fragments de roches sont d'une délicatesse extrême. Il y a des roses, des mauves, des bleus, des verts, parmi lesquels brillent de l'argent, des cuivres, des ors. Voici des béryls, des topazes, des améthystes, des tourmalines. Un pectoral de graphite pour chevalier ténébreux. Des prismes de mica tels des burgs romantiques, avoisinant les tours translucides des cristaux de quartz, penchées comme celle de Pise, entre des charbons mats, et des grenats rougeoyant à la façon des feux des navires... Tessères d'une mosaïque disjointe.

« Oui, tout cela est fort joli, me dit C. Fort joli pour les amateurs, les collectionneurs ! Mais désolant pour un service minier. Vous me parliez de la diversité de la flore malgache ? Eh bien, la minéralogie est peut-être plus diverse encore... Nous avons presque de tout, à Madagascar. » C. soupire, désolé. « Hélas, de tout... partout. Voilà le mal. » J'avoue ne pas comprendre. « De tout, partout. L'île est une terre d'échantillons. Voulez-vous de l'or ? Vous en aurez. C'est lui, d'ailleurs, qui attirera les prospecteurs européens. Vous en obtiendrez dans le Nord, le Centre, l'Est... Oui, en petites quantités. Combien produisons-nous d'or par an ? Quarante kilos environ — du moins, pour ce qui est de la production officielle, déclarée¹². Désirez-vous des gemmes ? En voici. Du quartz ? Du corindon ? En voilà. Du fer, du cuivre ? Il y en a. Les autochtones, avant notre arrivée, s'en servaient déjà. Bien. Regardez maintenant la carte géologique et minière. Que voyez vous ? Des confettis. J'exagère à peine. Les gisements importants sont exceptionnels. Comprenez vous pourquoi le ramassage est une fatalité, dans ce pays ? Pourquoi toute exploitation véritable est aléatoire, aventureuse, difficilement *rentable* ? L'île est un paradis pour le

12 Car il existe une production officieuse, clandestine, que l'on peut évaluer à 200 kg.

minéralogiste, comme elle en est un pour le botaniste et l'entomologiste. Il y trouve son compte. Mais le mineur n'y trouve pas le sien. La quantité l'intéresse, lui, non la diversité. »

B. est de ces fonctionnaires dont la sagesse équivaut à une sorte de défaitisme. Ai-je l'air si dépité ? Mon interlocuteur change de ton : « Bah, ne nous plaignons pas. Le Brésil possédait presque le monopole du quartz piézoélectrique : depuis la guerre, nous entrons en concurrence avec lui. Pour la fabrication des creusets métallurgiques, il faut du graphite en paillettes : ce graphite se trouve surtout à Madagascar. Nous avons du béryl, minéral point si fréquent dans le monde, et qu'on utilise pour les bronzes au glucinium. Et du pétrole. Et beaucoup de houille... Mais, voyez-vous, le sol de l'île contient des minéraux assez particuliers, dont on n'a pas l'habitude en Europe. Je me demande parfois si la spécialité de Madagascar n'est pas de produire des choses bizarres. »

Un silence, puis : « Ou certains minéraux nécessaires à la guerre contemporaine, — et plus encore à celle de demain. Si quelque conflit mondial éclatait, il faudrait construire d'innombrables radars : notre quartz serait précieux. Ce n'est là qu'un exemple. *L'épais chaland malgache a, dans ses soutes, nombre de produits indispensables à la guerre de l'âge atomique.* Des minéraux uranifères, principalement. Lorsque vous irez à Antsirabé, ne manquez pas de visiter les installations, du Commissariat à l'Energie atomique... »

Nous y sommes. Léger crachin qui donne du luisant aux gros prismes de béryl verdâtre exposés devant les locaux. Retour à la confiance, à l'enthousiasme. Notre hôte a la foi. Il suffit de l'entendre parler des travaux, des enquêtes, des investigations de ses équipes. « Près d'ici, à Vivaninkarena, nous avons découvert, au sein d'alluvions lacustres anciennes, de l'autunite, qui est un phosphate double d'uranium et de chaux, nous le traiterons dès 1952. A Bétafo, nous avons trouvé un minerai très riche en uranium — et nous l'avons dénommé, justement, la Bétafite ! Reste la pechblende, dont la teneur en uranium atteint presque 80% — vous savez que toutes les nations du monde la recherchent — eh bien, il y en a dans l'île ! La plupart de ces minerais sont fréquents : malheureusement, ils sont éparpillés de façon capricieuse. Cela ne nous décourage pas. Nous finirons bien par détecter de nombreux gisements assez considérables pour être exploités sans perte... Pensez aussi au béryl pierreux. Nous nous intéressons beaucoup à ce personnage ! On en extrait le béryllium. Or le béryllium est utilisé dans la construction des piles à énergie atomique. Pour les générateurs à haute puissance, il remplacera l'eau lourde et le graphite, qui sont insuffisants... Certes, l'URSS, les Indes, le Brésil, l'Argentine possèdent des gisements de ce minerai. Mais, dans les territoires de l'Union Française, où est-il en quantités importantes ? Seulement à Madagascar. »

Nous arrivons à Vivaninkarena. Sur une hauteur, on construit des ateliers, des bâtiments. Les collines, qui descendent vers une rivière boueuse, sont creusées de balafres comme des joues d'étudiant prussien. Nous pénétrons dans l'une des galeries. L'ingénieur projette, à l'aide d'une lampe spéciale, une lumière violette sur la paroi.

Elle s'éclaire aussitôt de paillettes translucides, d'un vert ensemble léger et intense, yeux de chat dans l'obscurité. Est ce la couleur de l'espoir ? Ou celle, livide, des ruines futures ? L'élément mystérieux est là, qui peut changer le monde des hommes — inquiétant.

« Nous prospectons. Nous dressons l'inventaire. Nos équipes, composées de techniciens français et d'autochtones, parcourent la brousse, examinent le sol, souvent très loin de tout centre. Tenez, un de ces groupes, qui opère dans une région quasi désertique, a dû se doter d'un terrain d'aviation, afin qu'on puisse le ravitailler et évacuer les minerais... » M, T. poursuit : « En principe, je vous le rappelle, un kilo d'uranium, utilisé comme combustible dans une pile, vaut 2 500 000 fois son poids de houille. Or, ce territoire donnerait facilement de nombreuses tonnes de ce minerai ! Je vous laisse à imaginer le développement, la transformation qui, dans l'avenir, en résulteraient pour Madagascar. Et, naturellement, pour la métropole. »

En attendant... Près de Betioky, à l'extrémité S. O. de l'île, en pays Mahafaly. Nous roulons sur des croûtes desséchées, à peine rompues de broussailles et d'arbres nains. Un seul divertissement : les pintades. Elles giclent des bas côtés de la piste. Ou bien trimbalent la grosse gourde de leur corps devant nous en une fuite lourde. D'autres couvent la poussière. Arsène le chauffeur s'amuse à les chasser avec le véhicule. Il ralentit, s'approche d'elles, et soudain appuie à fond sur l'accélérateur, fonce. Il réussit souvent, pousse un cri de triomphe, descend de voiture, ramène fièrement son gibier. Je le gronde, et lui fais valoir qu'il n'était pas si féroce à l'endroit des crocodiles. En vain. Les pintades, me répond-il, ne sont pas de sa famille, elles.

Ce sport nous retarde. Et le soir tombe lorsque nous arrivons à la mine de la Sakoa, accentuant l'aspect lugubre du lieu. Troncs calcinés. Le charbon extrait, qui n'a pas été emporté, s'est enflammé à l'air libre, se consumant sur place, et consumant alentour les herbes et les arbres.

Un contremaître nous accueille. Polonais, probablement. Il parle avec une tristesse mécontente. « Un si beau gisement, monsieur. J'en ai vu dans mon pays, des mines. Celle ci les vaut bien. Du bon charbon. Un bon tas de bon charbon. Dix-sept kilomètres d'affleurement, monsieur. Et une centaine de mètres de profondeur. Pour ce que nous connaissons. Car elle est encore mal connue, la mine. Un vrai péché de la laisser comme ça, oui. Prenez cette lampe. Venez plutôt voir. »

La Sakoa ! Partout, dans l'île, on en discute. C'est le sujet d'une controverse à laquelle j'assistai plus d'une fois. Au vrai, je n'entendis personne nier l'importance du gisement. Non. Il pourrait fournir, approximativement, quatre milliards de tonnes de combustible, si j'en crois certains. Mais ici la discussion s'engage. Le bassin, disent aussitôt les « tièdes » est éloigné du centre, et distant de la mer : il faudra construire des routes, pour le moins une piste qui permettrait de charrier le charbon par camions jusqu'au petit port de Soalara, lequel se trouve sur la rive Sud de la baie de Saint-Augustin, en face de Tuléar... A condition, ajoutent-ils, que Soalara fût équipé, et que Madagascar possédât une batellerie capable de charger. Que de dépenses!

s'exclament-ils. Et la Sakoa est elle « rentable » ? Difficilement, d'après eux. On ne saura que faire du charbon. Il ne peut être exporté : la métropole est à l'autre bout du monde, et les pays voisins sont servis par l'Union Sud-Africaine, dont le combustible est de meilleure qualité. Les « tièdes » se transforment alors en satisfaits. La métropole, de son côté, a beaucoup aidé cet « immobilisme », comme on pouvait s'y attendre ! Elle a fait plus qu'approuver le projet d'une *Grande Sakoa* qui exploiterait à fond le gisement : elle a décidé que ce serait la seule exploitation convenable. Naturellement, une entreprise aussi ambitieuse devait avorter : les fonds nécessaires manquaient. Si bien que l'on assista à ce spectacle d'une parfaite absurdité : Madagascar obligée d'acheter (en dollars) du charbon étranger, quand elle aurait pu s'en passer, pour la raison qu'on voyait trop grand à 11 000 km. de distance... Heureusement, les enthousiastes agissaient et je pense, en écrivant cela, à la lutte opiniâtre et lucide menée par le député Labrousse. Certes, il n'y aura pas de *Grande Sakoa*, pour l'instant. Le charbon malgache ne brûlera pas de sitôt dans les fourneaux parisiens. Mais, à partir de cette année, une exploitation plus modeste permettra à l'Île Rouge d'avoir son propre combustible. C'est déjà ça. Et rien ne s'oppose à ce que cette *Petite Sakoa* ne grandisse. Au moins fournira-t-elle environ 2 000 tonnes par semaine. Le bon sens l'emporte, les bœufs sont mis devant la charrue, On peut enfin parler d'un possible développement économique et industriel de Madagascar.

« Dites bien à tous que *mon* charbon est excellent », murmurait le contremaître. « Une si belle poche, monsieur. » L'amertume du mineur m'avait plus « sensibilisé » au problème que l'abondante documentation sur les richesses minérales que j'avais laissée à Tananarive. Étudierai-je jamais ces rapports ? J'en doute. Ces images me suffisent : des femmes marchant dans la brousse avec les feux du mica sur leurs épaules, et, en contraste, la mine dans le désert cuirassé, une installation dont les méthodes contredisaient à d'anciennes habitudes... Voilà qui résume assez bien Madagascar d'hier et d'aujourd'hui, et permet de supputer les chances. A cela s'ajoute un autre souvenir. Lorsque j'allai à Béza, où l'on met en perce la terre du Sud pour y trouver du pétrole, je rencontrai de jeunes techniciens enthousiastes. On buvait sec, on riait pendant le déjeuner, dans les baraques préfabriquées, non loin d'une rivière à crocodiles. Un pick-up répandait sur la brousse la raucité de Mme Piaf. Jusqu'alors, pourtant, la sonde n'avait pas été heureuse. Du sol ne jaillissait que de l'eau chaude. « Espérez-vous trouver du pétrole ? » demandai-je. Mes hôtes, en chœur, huèrent gentiment mon scepticisme. « Nous n'en doutons pas », me répondit l'un d'eux. « Les autochtones, d'ailleurs, sont venus en cortège, et pour que nous en trouvions, ils ont sacrifié plusieurs zébus ! »

Il me montra le derrick. L'ornaient, en effet, des bucrânes.

XII

OU L'ARAIGNEE SE CACHE AU SOLEIL

« **G**ENTILLES, les mômes, hein ? Quelques-unes pas trop moches — dans le genre. De treize à quinze ans, pour la plupart. Mais ne vous y fiez pas ! Il y a des mères de famille, là dedans. Et pas d'illusions. Toutes, ou presque, ont déjà vu le loup ! »

Précédées d'un instituteur galonné, une centaine de fillettes défilent devant la « tribune officielle », dans une ouate de poussière rousse. Coup de sifflet. Demi-tour. Elles s'immobilisent. Noirs petits visages triangulaires, petites têtes ornées de tresses beurrées et roides comme la natte des toreros. Jambes et bras en allumettes, terminés par des pieds et des mains en nénuphars. Robe des grands jours : une chemise de nuit blanche — bordée de tricolore, pour la circonstance.

La circonstance ? Foire à Beloha, province de Tuléar, 18-19 août 1951.

Un personnage, doré du chef, prend place devant le groupe. Une, deux, trois. Les torsos se balancent en mesure. Puis cent bouches hurlent :

« *Firs Zefons dé la Ohène* »

Paroles qui demeureraient à jamais mystérieuses pour moi, n'était le refrain, plus compréhensible : « *Vous n'auhez pas la Zace et la Ohène* ».

Applaudissements. Nouveau coup de sifflet. Nouvelles vagues de poussière. Cent cinquante jeunes garçons défilent maintenant. Bérêt rouge. Blouson blanc. Culotte bleue. Demi-tour. Garde à vous. Une, deux, trois. Garçons et filles unissent (relativement) leurs voix. « Le Chant du Départ », cette fois, sauf erreur.

« *Un foncé doit mouhir poêle,
Poêle un foncé doit mouhir.* »

Les enfants des écoles prennent leurs distances. Les exercices commencent. Gymnastiques diverses. Maniement du fusil. Un fusil de bois, naturellement. Et peint en bleu, blanc, rouge, bien sûr. Tricolores aussi, les coupe-coupe qu'on distribue, et qui remplacent les fusils. Moulinets. Charge simulée. Enthousiasme général. Seul mon interlocuteur — un militaire français — demeure sombre. « Quelle idée de leur apprendre ça ! Nous jouons avec le feu », murmure-t-il, réprobateur.

Fin des exercices. Re-défilé. Re-chœur. « *Vec mes zabots dondaine...* » Façon de

chanter : tous les pieds sont nus.

J'abandonne la cérémonie, à l'instant où commencent les discours. Foule du village. Beloha est un petit poste de l'extrême Sud, mais on vient de loin pour assister à sa foire, et une marche de deux ou trois jours ne rebute pas les indigènes Antandroy. Hier, avant-hier, je les rencontrai sur la piste, en groupes, ou isolés. Les uns poussaient devant eux leurs zébus — et parfois des chèvres mohair : cet élevage, nouveau dans la région, se développe, et permet d'installer, à Ampanihy, un centre de tissage artisanal. D'autres véhiculaient, dans les *soubiques* de rabane tressée, le riz, le manioc, les volailles qu'ils allaient soumettre au jury — et les arachides dont la culture est encouragée par notre administration, car elles pourraient fournir les protides qui font gravement défaut à l'alimentation des autochtones. Brocanteurs, marchands ambulants sont très entourés. Les objets en « matière plastique » font prime, et jusque sur ces terres perdues, le nylon déferle. On porte souvent la ceinture de nylon d'originale façon : enroulée en turban, autour du crâne. La mode, en pays Tandroy, veut que le « Rouge Baiser » ne soit pas mis sur les lèvres, mais disposé sur le front, le menton et les joues en quatre lunes rondes, avec symétrie. On peut voir encore quelques bijoux d'argent : bracelets, colliers, boucles d'oreille — ornant surtout les mâles.

Dans la « rue » centrale, des hommes, des femmes courent à larges enjambées élastiques, à la suite d'un tambourinaire monotone. Ils sont infatigables. Un mouvement de métronome. Ce va et vient, c'est, pour eux, la fête.

Presque au centre de la poupe de Madagascar, Beloha se situe sur la piste qui, de l'Ouest à l'Est va de Tuléar à Fort-Dauphin, du Canal de Mozambique à l'Océan Indien. Vous verrez, me disait on, là bas vous retrouverez l'Afrique... Et ceux qui me parlaient ainsi soupiraient avec nostalgie. Nombreux sont les fonctionnaires coloniaux qui n'ont pu s'habituer, « se faire » aux plateaux froids de l'Imérina — et moins encore à leur population : silencieuse, peu expansive, fermée, elle les inquiète. Ils gardent un souvenir enthousiaste des Noirs, de leur caractère démonstratif, de leurs joies et colères bruyantes, de leurs danses, de leur sonorité. Les populations du Sud ressemblent plus aux Africains qu'aux autres Malgaches. Elles sont aussi plus « faciles ». La propagande politique et nationaliste n'a guère eu de prise sur elles (pour la raison qu'elles sont « arriérées »). Enfin, elles nourrissent une vieille rancune contre les gens du centre, envahisseurs dont elles eurent, avant notre arrivée, à souffrir le despotisme cruel. Contre ceux-ci, souvent hostiles à notre présence, le Sud offre, si l'on veut, une masse de manœuvre, une sorte de contrepoids naturel... L'administration ne cache pas qu'elle pourrait s'en servir, au besoin.

Encore faut-il reconnaître le charme du sud de l'île. A quoi tient il ? Des terres désolées succèdent à des terres désolées. Heureusement, les pistes de latérite permettent aux voitures, pendant la saison sèche, de rouler vite. Mais sur ces pistes, où la circulation est rare, mieux vaut ne pas tomber en panne ! Des écriteaux branlants, effacés par le soleil, vous avertissent : « Attention ! Cent kilomètres sans eau ».

Parfois rectilignes jusqu'à l'horizon, voici les rouges chemins de la solitude. Ils semblent traverser un pays dépeuplé. Il suffit pourtant que vous vous arrêtiez : bientôt des zébus sortent des broussailles, un homme à demi nu les suit. Des femmes apparaissent. Elles portent unealebasse ou quelque poterie en équilibre sur leur tête, et, protégé du soleil par une sparterie, un enfant sur leur dos. Où vont-elles ? Vers un puits. Vers une mare ou une flaque. Vers l'eau. Nous sommes au pays de la soif. Pour chercher l'eau, pour la ramener au village, ces femmes accomplissent des marches de 30 à 40 kilomètres, tous les jours.

Le liquide est parfois boueux, saumâtre. Il n'y a de bons puits que dans les agglomérations dignes de ce nom, et celles-ci sont distantes les unes des autres. Plus au sud, la croûte calcaire se creuse en poches, ménageant alors des citernes, des réservoirs où verdit, pourrit une décoction dont s'abreuvent les hommes... Que la pluie tombe, aussitôt les rivières sèches se gonflent, éclatent, noient les radiers, coupent les pistes en tronçons. Après quoi le soleil recommence à tout dessécher. Et même certains insectes se protègent de lui : cette araignée, par exemple, qui parvient à hisser, entre les branchages des arbustes, des coquilles fossiles, les fixe au centre de sa toile, et y élit domicile...

Souvent, comme je le constatai non loin de Tsihombé, les autochtones coupent le tronc d'un jeune baobab à deux mètres du sol environ, le creusent, attendent d'une pluie qu'elle emplisse ce fût sommaire. J'ai vu, bien avant le lever du soleil, aux premières lueurs du jour, des hommes frapper les tiges et les branches, afin que les gouttes résultant de la condensation nocturne descendent, s'accrussent les unes des autres, pénétrassent dans un récipient qu'ils tenaient appliqué plus bas. D'autres promenaient sur les écorcés de curieuses spatules : ils récoltaient l'humidité nocturne. Comme on cueille ailleurs des fruits, ils cueillaient des gouttes d'eau.

De soif, la végétation délire. Des plantes font ramper une tignasse cassante de rameaux crochus, longs de plusieurs mètres, pour laper. Faute de racines, elles tiennent à peine au sol. D'autres, en revanche, sont presque indéradicables, car elles se continuent par des frondaisons souterraines. Dans ces déserts poudreux, telle kalanchoë décide d'être pierre : vous buttez contre elle, il semble que vous heurtiez un caillou, un gros galet; elle en a l'extérieur, et ne trahit sa nature végétale que de temps en temps, par une fleur courte, vibrante d'une couleur longtemps secrète. Soudain s'étalent devant vous des plaques rondes, larges d'un mètre, craquelées. On dirait des bouses, si leurs bords ne se relevaient comme ceux des tartes. Ce sont les pachypodia, semblables, en effet, aux empreintes d'un troupeau d'éléphants... Tous les essais ont été tentés. Telle liane s'embobine de soies, ou se gante de feutre. Celle-ci se roule en réseaux de barbelés, ayant choisi la pointe, l'épine, et non le poil, les cils. Le *rondrourouhou* renonce aux feuilles, laisse aux moussons arides le soin de botteler ses fagots. Mais d'autres demandent aux feuilles d'être des gourdes, des poches. Elles s'épaississent alors, prennent des apparences de foie, de gésier, de rate. Le gris de cendre domine. Pourtant on découvre des teintes rares, des nuances subtiles, délicieuses même : mauve, rouille, bleu tendre, rose fané, saumon, garance. Chaque fleur sonne comme une victoire sur l'adversité, glorieuse d'une torture subie sans défaillir. Cette flore éprouvée porte sa leçon.

Les baobabs - bouteilles, presque dépourvus de branches, dominent l'ensemble. Ils se dressent comme des colonnes renflées, les ultimes vestiges d'un temple, composant parfois des propylées ouvertes sur le vide horizontal... Près de ces noueuses aortes tronquées, voici les *fantsioulitr'*. Ce sont les rois du Sud. Leurs baguettes groupées, hautes de dix mètres, semblent des balais de sorcière. Ou des doigts décharnés, tendus désespérément vers le ciel.

Imagine-t-on la vie des quelques Européens qui habitent ces solitudes ? Eux aussi sont venus à Beloha — et d'assez loin : de Bekily, de Betioky, d'Ampanihy, d'Ambovombe, d'Antanimoro... Leurs jeeps ont cahoté sur les pistes. M. Landard, le chef de poste s'ingénie à les loger, les nourrir, les abreuver, les divertir — et miracle, il réussit ! Le « père Landard » est célèbre dans l'île entière. Ce fonctionnaire colonial est, par excellence, l'homme du Sud. Il y a passé la moitié de sa vie. Les Antandroy le considèrent comme un des leurs. Et les blancs le plaisantent : ils l'appellent « l'Antandroy amélioré. » Le père Landard est à la veille d'atteindre la « limite d'âge », voilà son drame. A la pensée qu'il devra quitter ses Antandroy, son Sud, — « Et pour aller où, je vous le demande ? Pas dans cette foutue Europe ! Vous me comprenez, pas vrai, M. le journaliste ? » — Il s'assombrit, perd sa bonne humeur... L'hospitalité de M. Landard est réputée. A part le moment où l'on distribue des récompenses aux éleveurs et aux agriculteurs de la région, et celui où il faut assister aux mouvements rythmiques des enfants des écoles, la journée se passe à table — une journée qui ne s'interrompt pas au coucher du soleil ! Des caisses d'apéritifs, de vins de Bourgogne, de Bordeaux sont arrivées dans cette brousse. Les plats suivent les plats. Il y a même du poisson : il a parcouru, à dos d'homme, une cinquantaine de kilomètres depuis la mer, et, bien sûr, il s'en ressent — mais c'est du poisson, un mets rare ! Le vieux phono tourne. Les invités dansent, chantent, mangent, boivent. Pour ces hommes aussi, perdus parmi des terres dures, isolés du monde pendant des mois, la foire de Beloha est une aubaine. Elle leur offre ce qu'ils nomment un « dégageant ».

Le vacarme de ce « dégageant » m'accompagne. Le petit poste du Sud est blanc de lune. Un baobab veille, tel un phare éteint. Autour de la place où manœuvraient et chantaient les écoliers Antandroy, des groupes humains dorment, sous un appentis, à même le sol. Des braises rougeoient encore. Un chien gronde. La poussière crisse sous mes pas. Un enfant se détache de l'ombre, me suit. Il a gardé son béret rouge, sa chemise blanche, sa culotte bleue. Il me dépasse, et, devant moi, sautille d'un pied sur l'autre, criquet tricolore... « *Firs zéfons dé la Ohéne* ».

XIII

ROYAUME DU BOEUF

SI l'on voulait schématiser le réseau routier de Madagascar... Aussitôt je m'arrête, devant l'impropriété des termes ! Comment parler avec sérieux de réseau, et de routes ? Et peut-on schématiser un schéma ?... Prenez une carte de l'île. Dessinez sur elle, dans le sens longitudinal, une paire de bretelles. Faites que la partie la plus longue passe sur l'omoplate de l'Imérina, et que les deux pattes s'ouvrent au nord dès Tananarive, au sud à partir du poste d'Ihoso. Vous aurez alors le tracé des routes : une quasi - médiane se bifurquant dès la capitale vers Majunga à l'O. et Tamatave à l'E., et depuis Ihoso vers Tuléar sur le Mozambique et Fort-Dauphin sur l'Océan Indien. Le reste n'est que pistes secondaires, telle la transversale Tuléar - Fort-Dauphin, ou voies difficiles, impraticables la majeure partie du temps, comme c'est le cas de Majunga à Diégo-Suarez, ou de Fort-Dauphin à Farafangana et Manakara, le long de la côte orientale, où il faut passer une cinquantaine de bacs — et quels bacs ! Le tout pour un territoire plus vaste que la France...

Le sud est compris, grosso modo, entre les branches de la bretelle du bas. Le paysage, d'ailleurs, change vite, après Ihoso, qui se trouve à la pointe. Avant même de monter sur la haute table steppique de l'Horombé, de traverser cette paume nue où se reposent d'immenses vols de sauterelles, on voit disparaître un élément jusqu'alors familier : les rizières, et si l'on en trouve encore, elles sont maigres, réduites, tapies dans un fond. Avec elles, dirait-on, disparaissent aussi les églises, les temples protestants. Aux hommes habillés succèdent bientôt des hommes à demi nus, et les éclairs des pointes de sagaie crépitent dans la distance. Nous avons quitté le pays des cultivateurs sédentaires. Nous pénétrons dans celui des pasteurs nomades. Nous entrons chez les païens. Ici, l'effort de la conversion s'évapore comme l'eau sur ces terres sèches. Voici les Baras. Les réfractaires. Les irréductibles. Les durs.

Nous sommes dans le royaume du boeuf, non plus dans celui du riz. De grands troupeaux vaguent et, comme les hommes, errent à la recherche de l'eau, de la pitance, sous les nuages élevés de la mousson d'hiver. Les bêtes sont souvent plus nombreuses que les hommes : dans le vaste district d'Antanimoro, on recense 21 000 habitants contre 62 000 bovins, presque trois bœufs pour un homme. Pourtant n'allez pas vous méprendre ! En dépit de cette richesse du cheptel, les populations sont parmi les plus pauvres. Vous ne verrez plus ici la charmante maison à étage des cultivateurs Mérinas, mais la hutte de branchages et de feuilles, la niche rudimentaire. Un homme sort de l'une de ces tanières. Vous pensez qu'il est misérable. Erreur ! Ce vieillard en guenilles est un riche éleveur : il possède plus de mille têtes de bétail.

Le bœuf, c'est la richesse du Sud. Singulière richesse ! Il nous faut abandonner,

pour comprendre, tout ce qui tient à notre atavisme de paysans occidentaux. La fortune ne dépend pas ici de l'importance du troupeau, ou plutôt : il n'y a pas de relation logique entre elles, ce sont des choses différentes, et qui, dans la mesure où un Bara a une idée précise de la « fortune », n'appartiennent pas au même monde. Le troupeau, en fait, n'est pas à vendre. Lorsqu'un Bara (et un Antandroy, aussi bien) regarde passer ses bêtes, ce n'est point pour supputer l'argent qu'il en pourra tirer. Il les regarde pour le plaisir de les regarder. Un troupeau, pour lui, ne signifie pas un gain possible ; c'est, d'abord, un spectacle. Le Bara, l'Antandroy sont des collectionneurs de bétail.

Voulez-vous un exemple ? A Ambovombé, Alphonse, un Antandroy, est « boy » chez l'administrateur. Il se plaint de la vie : elle devient difficile. D'autant qu'il a trois femmes. Et les femmes, même dans ce pays où habit et parure sont fort réduits, coûtent cher. Il faut acheter du riz. Et payer des impôts. Des impôts sur quoi ? Sur son petit troupeau, pardi. Car Alphonse le boy possède quatre-vingts zébus. Si l'on nous dit qu'un zébu vaut de 16 à 20 000 francs métropolitains, vous devrez aussitôt penser qu'Alphonse est un homme aisé, Alphonse qui, pour l'instant, lave les shorts de son patron, un patron sans doute moins riche que lui. Le Sud malgache est, si l'on veut, le seul endroit où l'on puisse avoir pour domestique un millionnaire.

Les femmes fouillent la terre pour y trouver des tubercules, qu'elles font bouillir avec des herbes, un peu de riz, du manioc surtout, cela suffit à l'alimentation. Car on ne consomme pas, en général, la viande de ses animaux ou des animaux de la famille. Le Bara les considère comme faisant partie des siens, comme des consanguins presque. Depuis quand dévore-t-on sa parenté ? En revanche, on accourt de loin, on se précipite pour s'empiffrer des bœufs d'une autre famille. Ceux-là ne sont plus que des bœufs et rien ne vous empêche de les manger, si on vous invite à le faire.

Or, l'on vous invite souvent, aussi souvent que vous invitez les autres, parce que le bœuf est la bête des sacrifices, et qu'il sert d'intermédiaire entre les vivants et les ancêtres, entre les hommes et les puissances cachées. Les sociétés Bara et Antandroy (elles se mélangent, d'ailleurs) se composent de familles, chacune d'elles comprenant tous les descendants d'un lointain ancêtre commun, assez lointain même pour se confondre avec Zanahary, — avec Dieu. Nul acte important de la vie ne s'accomplit sans l'assentiment des ancêtres. Le bœuf, justement, est monnaie d'échange : on leur donne un bœuf, ils donnent ce qu'on leur demande. De même, il faut conjurer ou séduire les puissances. Ainsi quelque mauvais rêve peut avoir des conséquences funestes. Le sorcier l'étudie, l'interprète, décide qu'il est possible de l'effacer de l'âme par une immolation. Un cauchemar, dans ces régions, coûte cher — environ 20 000 francs.

Nous naissons, pensent les Baras, sous le signe de « destins » bons ou néfastes. S'ils sont bons, on doit les améliorer encore ; néfastes, il faut les atténuer ; dans les deux cas, on recourt à un sacrifice. Le mariage s'accompagne aussi d'un tel rite de propitiation. Et la mort en exige un plus considérable : le devoir des vivants est d'introduire l'âme du défunt dans l'assemblée des ancêtres, et l'âme ne sait les joindre qu'à condition de voguer sur le sang des zébus égorgés... L'enterrement d'un personnage important — l'aîné d'une famille, par exemple — provoque un véritable

massacre : trente, quarante, cinquante bêtes, parfois davantage, ce n'est pas trop, chaque parent offrant l'une des siennes, et même des taureaux. Les crânes des animaux sacrifiés sont ensuite déposés sur le tombeau ; ils en sont l'ornement et l'honneur.

Non loin d'Isoanala, au coeur du pays Bara, j'assistai à une inoubliable cérémonie, dont les étranges rites m'eussent échappé, si Arsène, le chauffeur, ne me les avait expliqués. Nous nous étions arrêtés près d'un village, où quelques hommes martelaient, au milieu de la foule, de brefs tambours. Il y avait fête. Les mâles étaient en « tenue » guerrière : le torse nu, mais presque couvert par de longs colliers de verroterie ; au cou, et sur le biceps gauche, l'*oud'*, l'amulette magique en forme de corne d'abondance ; le front ceint de bandelettes éclatantes ; la chevelure toute en nattes serrées et retombantes, souvent ornée de pièces de vingt-cinq centimes limées ; au poing, la lance. Ces rudes pasteurs ont de la prestance. Plus grands que les gens des plateaux froids, minces, musclés, de mine farouche, fermée. Ils scandaient le rythme en poussant des cris rauques, et en brandissant, avec violence, leurs sagaies minces. Les femmes piétinaient le sol, se balançant, psalmodiaient. Au centre, on avait enfoncé une sorte de pieu, haut d'un mètre cinquante environ, terminé par un étroit plateau.

Un jeune guerrier s'avança, projeta sa lance qui se ficha dans la terre en vibrant. Il grimpa sur le pieu, et là, en équilibre, commença de danser. D'abord, ses jambes demeurant immobiles, il leva, abaissa ses bras le long de son corps, lentement, Puis le mouvement s'accéléra, et les jambes entrèrent en jeu. Bientôt les quatre membres s'agitèrent avec frénésie, cependant que les cris des assistants s'accroissaient. Un silence se fit. Les femmes chantonèrent une mélodie geignarde, presque à bouche fermée. L'homme était de nouveau immobile sur la colonne, les deux bras déployés. Seules ses paumes se mouvaient, battant l'air doucement. « Ay, c'est la danse du *papang'* », murmura Arsène. Je lui demandai ce qu'était un *papang'*. Il me montra, dans le ciel, au dessus d'une frondaison d'eucalyptus, un oiseau. Une sorte d'épervier, ou de faucon. « Tu vois, le *papang'* se tient tranquille ». L'homme et l'oiseau, en effet, planaient. Alors le danseur, les mains tournées vers le ciel, recommença d'agiter ses bras et ses jambes. « Regarde, le *papang'* monte », dit Arsène.

Le jeune stylite se figea, les bras horizontaux. Après quelques minutes, pendant lesquelles il semblait flotter sur la sourde mélodie des femmes, il pointa ses paumes vers le bas, pencha la tête. « ...'tention! Le *papang'* va tomber ». Le danseur s'inclinait de plus en plus. Soudain, du haut de son piédestal, il se jeta, plongea dans la poussière, chut comme une pierre. Les hommes l'entourèrent aussitôt, dansant, brandissant leurs armes, exultant. Arsène, lui, applaudissait. « Tu vois, plus de *papang'* dans le ciel, maintenant ». En effet, l'oiseau avait disparu. « Bon, ça ! Bon, ça ! », répétait Arsène.

Alors les guerriers amenèrent le zébu. Une bête nerveuse, furieuse. Ils parvinrent à l'entraver. Trois hommes s'avancèrent. L'un portait un enfant. Celui qui l'accompagnait, plus âgé, un vase. Le troisième avait à la main un coupe-coupe. L'homme au vase récita une longue litanie, en se tournant vers les quatre points cardinaux. La foule reprenait en cœur certaines de ses paroles, gravement. On dénuda

l'enfant. L'homme au coupe-coupe s'approcha, pris dans ses doigts le petit sexe de l'enfant, l'étira : d'un geste vif, il trancha net le prépuce. Les femmes se précipitèrent. L'une d'elles, une vieille, enroba le sexe d'une bouillie verte, comme faite d'herbes hachées. L'homme qui avait opéré la circoncision saisit une lance, enfila le prépuce sur la pointe. Il brandit ce trophée, dansa, faisant tourner dans la main la longue penne, rapidement, avec une extrême dextérité. Le vieillard psalmodiait. L'homme s'arc-bouta, et d'une brève détente de tout son corps, envoya la sagaie loin derrière le groupe des assistants dans la direction de l'est. « C'est pour les Ancêtres » commenta Arsène. « Bon, ça. Bon, ça. »

Vint le tour du zébu. L'homme à la sagaie reprit son coupe-coupe. Il enfourcha la bête allongée, se pencha sur le cou, ouvrit la gorge. L'animal, dans un dernier effort, se convulsa, se débattit, essaya de se remettre sur pattes, tendit ses muscles. « Bon, ça. Il est fort, l'enfant sera fort », m'expliquait Arsène. Enfin le zébu s'effondra, secoué de spasmes, dans une mare de sang. « Bon, ça. Beaucoup de sang. Beaucoup de sang. L'enfant aura beaucoup de sang ».

Quelques guerriers retournèrent le cadavre. Bientôt la bête fut dépecée, éventrée, équarrie. La bosse du zébu, masse grasse et gélatineuse, fut offerte à un invité de choix, cérémonieusement. On tailla dans la viande fumante de gros morceaux que l'on distribua. Les invités commencèrent aussitôt à les manger, sans négliger — au contraire ! — les entrailles bleues et vertes, qui pendaient entre les doigts et, comme des arcs en ciel, s'irisaient dans la lumière.

XIV

GLOIRE DES ANCETRES

SUIS-JE toujours à Madagascar ? J'en doute... Le pays que j'ai devant moi ressemble fort à celui que je parcourais, quatre ans plus tôt, aux Etats-Unis, dans le sud de l'Utah. Ce pays, vous le connaissez, grâce aux westerns : des canyons, des gorges sinistres, des crêtes rectilignes, des pyramides tronquées, des trapèzes, des « sièges », des tables, des buttes inquiétantes, des chicots rocheux, des dents éparses et cariées, tout ce qui reste d'un massif déchiqueté dans le désert, sculpté par le temps en *objets* où la solitude se creuse et convulse. Comme un immense éboulis de châteaux, de burgs, de citadelles ruineuses. Les vestiges de cités puissantes, de civilisations de bâtisseurs dont l'œuvre énorme tombe à mesure que croulent les pans de siècle. C'est bien ici — ô John Ford, admirable poète ! — que les pionniers auront à se défendre contre l'Indien tapi dans les anfractuosités de ces roches romanes ou gothiques, prêt à surprendre le convoi rampant telle une chenille, parmi les mornes et les pitons... A moins qu'ils ne doivent se garer du giclement, hors d'un défilé, des outlaws détrousseurs de malle poste ! Mais non, je ne suis pas dans le « wild west » américain. Simplement, je traverse le massif malgache de l'Isalo, qui lui ressemble comme un frère, et devrait tenter les cinéastes de la métropole.

Ce soir, à la halte de Betroka, je fais part de ces réflexions à G., parfait connaisseur des populations Baras, dont il parle le dialecte. « Vous avez raison, me dit-il en riant. D'ailleurs, les Baras fourniraient des scénarii à vos gens de cinéma ! Car si l'on est Bara, on est voleur de bœufs. *On doit* l'être, même. A moins de manquer d'honneur, de sens familial, et de respect envers les Ancêtres. »

— Si je vous entends bien, ces voleurs de bœufs, dont on me parle sans cesse depuis que je suis dans le Sud, il faut les considérer comme des bandits d'honneur ?

— Pas tous ! Il y a des bandits tout court qui profitent des coutumes et des traditions pour bonnement dépouiller leur prochain. Ceux là ne sont pas respectables. Et on ne les respecte pas. Les autres, en revanche, sont presque des héros. Pour le moins, des champions.

— Il semble que vous assimiliez le vol de bœufs à un sport national ! Il serait aux Baras ce qu'est le cricket aux Anglais ou le baseball aux Américains !

— C'est un sport. Mais les champions ne défendent pas, comme chez nous, les couleurs d'un club, d'une province ou d'une ville. On vole ici à des fins très nobles pour honorer les morts. Plus exactement pour s'assurer la faveur des Ancêtres, c'est-à-

dire pour assurer l'existence terrestre de sa famille, qui dépérirait si cette faveur venait à lui manquer. Les Ancêtres, vous le savez, sont grands consommateurs de bœufs ! Leur bienveillance est proportionnelle aux sacrifices qu'on leur rend. En outre, le Bara s'inquiète des méchants destins. Or il ne peut agir sur ces puissances occultes que par l'entremise du bœuf immolé. S'il ne possède pas de bêtes il devra s'en procurer. A tout prix. Ou plutôt : *de n'importe quelle façon*. Comment fonderait il un foyer ? Comment se marierait-il, s'il est incapable de garantir aux siens la protection des invisibles ? C'est inconcevable. Et il est non moins inconcevable qu'un Bara ne se marie pas, car le célibataire manque au suprême devoir : maintenir, perpétuer la famille.

— Qu'advient-il dans le cas où un Bara, pour quelque raison, ne peut se marier ? Reçoit-il un châtement ?

— Il meurt. Entendez moi bien. On ne le met pas à mort, on ne le sacrifie pas, (bien que certaines morts suspectes nous autoriseraient parfois à le croire...). Le pire lui arrive : les devins, l'aîné l'excluent de la famille. Cette sorte d'excommunication le prive d'âme, puisque la famille est l'âme. Il continue de vivre, oui, mais en mort vivant. Il est même *le seul mort réel*. Songez-y : un Bara ne meurt pas lorsque son cœur s'arrête de battre. Il passe alors du côté des Ancêtres, il rejoint la puissance : il garde son âme, et son âme se confond avec la grande âme universelle et secrète.

— On comprend mieux ainsi que le bœuf soit indispensable aux Baras. Et qu'il leur faille s'en procurer.

— Un Bara sans bétail ne peut se marier s'il n'a pas volé, au moins, dix bœufs. Autrement les femmes le méprisent, la terrible excommunication pèse sur lui. En revanche, qu'il vole, et le voici considéré, recherché, courtoisé ! Un rapt de cent têtes fait de lui un Lovelace, un Don Juan. Qui vole... convole!

— Il est heureux que nombre de Baras aient un troupeau. Ils sont ainsi exemptés de cette espèce de service familial !

— Détrompez vous. Posséder un troupeau ne les exempte pas. Car le troupeau est plus qu'un bien familial ! Il se confond presque avec la famille. D'où la nécessité de le préserver comme on la préserve. On vole donc si l'on est « riche ». Vous savez, d'ailleurs, que les animaux portent, généralement à l'oreille, un signe distinctif : encoche, brûlure au fer, etc. Ce signe équivaut à des armoiries. Pour rien au monde, il ne doit disparaître ou seulement être en voie de disparition, diminuer en nombre. L'âme de la famille s'affaiblirait, la mort menacerait.

— Quand un Bara n'a pas de bœufs, à qui en vole-t-il ?

— Parfois à la famille de sa future épouse.

— Pas très logique! Il vole ainsi sa future famille!

— Vous vous trompez. Le mariage n'unit pas deux familles ; celle du mari et celle de la femme restent indépendantes. La femme continue d'observer les coutumes, les interdits particuliers aux siens. Elle n'adopte pas les tabous auxquels obéit son mari. Quand elle meurt, on ne l'enterre pas avec lui, mais avec ses ancêtres à elle, dont

elle a respecté, pendant toute sa vie, les commandements. Et son enfant *appartient* à la famille de son mari. L'important est qu'il n'y ait pas confusion d'ancêtres... Disons encore qu'on peut voler son propre clan. Mais les choses s'arrangent alors à l'amiable, puisque les bœufs, en fait, ne sortent pas de la famille. »

Quant à la façon dont s'effectue le vol des bœufs, elle est presque toujours la même. D'après les nombreux renseignements que j'ai pu recueillir en pays Bara, de la bouche des autochtones et de celle des Blancs, il est possible de la reconstituer, et d'en donner une version typique.

L'instigateur (il recourt souvent à l'aide des voleurs professionnels, qui sont de véritables *condottieri*) convoque des parents, des amis, leur fixe un rendez vous. Les acolytes viennent de loin : les membres d'une famille sont dispersés, surtout de nos jours où les Baras, sous la pression des peuples qui les entourent, se déplacent, émigrent vers la côte Ouest, s'installent, de l'autre côté de la rivière Mangoky, sur les terres des Sakalaves. Tous ont juré d'observer, quoi qu'il arrive, la « loi du silence ». Tous sont armés de lances. Parfois l'un d'eux possède un fusil, arme d'autant plus précieuse qu'elle fera tenir pour vrais de faux fusils, taillés dans du bois et noircis au feu... Vers minuit, on s'approche du village endormi.

Alors, dans le silence, les agresseurs crient, d'une voix lugubre, des noms : ceux des voleurs sanguinaires de jadis, des bandits illustres dont les exploits légendaires nourrissent, à la veillée, les contes apeurants. Les femmes, les enfants tremblent d'effroi dans les cases. Peut-être les brigands morts sortent-ils de leurs tombes... Les hommes du village veulent se défendre, eux. Les voleurs les tiennent en respect (et il n'est pas sûr que les volés ne se prêtent pas au jeu). Cependant, des assaillants ouvrent le parc à bœufs, en font sortir le plus de bêtes possible, les emmènent au plus vite. Une arrière-garde demeure sur place, afin de couvrir le départ des complices, leur permettant de prendre de l'avance. Puis, à son tour, elle se disperse dans la nuit... Ainsi se déroule le *tontakel'*, l'attaque à main armée.

La poursuite commence. Le *Mpangata tr'omb'* — le voleur de bœufs — divise en groupes les siens. Chaque groupe, entraînant une part du butin, suit une direction différente, afin de dérouter les poursuivants. On force les animaux à galoper sans relâche : en une nuit, il n'est pas rare qu'on leur fasse accomplir un trajet de soixante kilomètres. Les volés découvrent les pistes avec un flair stupéfiant. Un Bara (comme un Antandroy, d'ailleurs) connaît chaque bête de son troupeau. Au cours des longues heures qu'il passe avec lui dans la solitude, *il apprend* ce qui caractérise le moindre zébu. Entre mille, il peut désigner de loin un animal qui lui appartient. Il sait par cœur la couleur, le dessin des pelages, (et il doit le savoir, car ce dessin a une signification pour les sacrifices). Parmi des empreintes, sur le sol, il distingue aussitôt celles de ses bêtes, sans hésiter. Au cours de la poursuite, un lointain meuglement, qui serait inaudible à nos oreilles, une touffe de poils arrachés à un bœuf par un buisson épineux, voire quelques poils suffisent à le renseigner : il *identifie* sur-le-champ la

bête qui est passée par là.

Aussi les voleurs sont-ils rapidement repérés. On les chasse à distance, pour qu'ils ne puissent, le cas échéant, user d'une arme à feu — et la « partie » engagée ne saurait être trop brève ! Les poursuivis, de leur côté, s'ingénient à retarder les poursuivants. Toutes les ruses leur sont bonnes. L'une des plus habituelles consiste à faire traverser aux bêtes le territoire, l'enceinte, — ce qu'on appelle le *faritan'*, — d'un autre village. Là, les empreintes des bœufs volés se mêlent à celles du troupeau local. En bref, on brouille la piste, avant de continuer son chemin. Quand les poursuivants parviennent au village ainsi compromis, ils accusent les habitants de leur avoir dérobé le bétail, ou pour le moins d'aider leurs ravisseurs ; ils les menacent de leur prendre leurs bœufs (et parfois ils les prennent !) On parle, on discute, on perd du temps... La seule façon pour un village incriminé de prouver son innocence est de participer à la poursuite. La chasse reprend, de nouveaux chasseurs s'ajoutant aux anciens.

Les poursuivis tentent alors de restreindre le nombre des « justiciers ». Ils sagaient un bœuf, l'abandonnent derrière eux. Parmi les poursuivants tous n'appartiennent pas à la famille des possesseurs du troupeau. Rien ne leur interdit, en conséquence, de manger la viande offerte. Et, naturellement, ils ne s'en privent pas ! Ils s'arrêtent, dépècent la bête, se gavent. Le groupe se désunit. Plusieurs zébus sacrifiés le réduisent à quelques hommes, ceux du début, les propriétaires.

Si la poursuite dure trop, il advient parfois que ceux ci se résignent, et abandonnent le butin aux voleurs. Mais, en général, ces derniers se laissent approcher, ou délèguent des émissaires, afin de traiter. On parle, on discute pendant plusieurs jours. Enfin, on transige : les voleurs rendront une partie du troupeau, garderont l'autre. Les volés s'en retournent chez eux. Ils connaissent le moyen de reconstituer leur bien : se faire, à leur tour, voleurs.

« Au vrai, le volé admire en secret son voleur », me dit G. A ses yeux, c'est un homme valeureux, et qui a le respect des Ancêtres et le culte de la famille. Néanmoins, il tentera d'amoindrir l'importance de son action. Devant la justice, il ne déclarera pas toujours le nombre exact des bœufs dérobés, il le réduira... Récemment une victime se plaignit d'avoir perdu cinquante bêtes. Le voleur protesta avec indignation. Comment pouvait-on l'accuser aussi fausement ? Ce n'était pas cinquante, mais soixante-deux bêtes qu'il avait enlevées!... Lorsqu'il sortit de prison, le plaignant vint le chercher. On les vit ensemble au marché, bras dessus bras dessous. Et le volé donna sa fille en mariage au voleur ».

— Vous parlez de justice... Peut-on la rendre, en de tels cas ? *Et faut-il la rendre ?*

— Nous sommes obligés d'intervenir... Le pillage parfois s'accompagne d'assassinat. Un coup de feu est vite tiré. Ou bien une sagaie siffle dans l'air, atteint un poursuivant. Avec une simple bande de cuir, les Baras confectionnent des frondes redoutables, et ils les manient avec une précision telle qu'ils peuvent atteindre un aigle en plein vol — à plus forte raison, un de leurs congénères. Enfin, je vous le disais, il

n'y a pas que des « bandits d'honneur » ! Des bandes organisées opèrent aussi. En 1945, par exemple, 300 bœufs furent dérobés par l'un de ces gangs. Ce sont là des entreprises qui rappellent le « rustling » du Montana, du Wyoming, du Colorado... Il a fallu, voici quelques mois, appeler la gendarmerie de Tananarive, organiser une petite expédition militaire, avec jeeps et radio de campagne, pour cerner les délinquants.

G. se reprend : « Délinquants ? A quelle loi contreviennent-ils ? A la nôtre. Pas à la leur. Depuis le début de notre conversation, nous parlons de vol, de voleurs. De tels mots ne signifient rien ici. Ces hommes sont fidèles à leurs coutumes, à la tradition. Ils sont dans leur droit. Dans leur vérité. »

On condamne, en général les *Mpangatafr'omb'* à cinq ans de prison, mais on doit souvent les relâcher avant la fin de leur peine. Créatures des solitudes vastes, qu'ils soient Baras ou Antandroy, ces longs marcheurs de l'air libre ne peuvent vivre dans les prisons. Ils s'étiolent, dépérissent, comme certains oiseaux en cage. Il leur faut, pour respirer, l'espace où se meuvent les bêtes, le ciel désert dont l'est se confond avec le séjour des Ancêtres... S'ils meurent en captivité, c'est sans comprendre notre justice — et dans une innocence stupéfaite.

XV

LA PAROLE AUX MALGACHES

J'AI déjà parlé des « événements » de 1947 et de la « rébellion » (beaux euphémismes !) qui coûtèrent au peuple malgache environ 80 000 morts. Au vrai, devant le calme des campagnes et des villes, on doit faire un effort pour imaginer une aussi affreuse tragédie, dont je veux croire que tout Français digne de ce nom rougit et n'a pas fini de rougir. Que penser de ce calme, de cette paix ? Ne sont-ils pas un masque, un faux-semblant ? Derrière ce silence, cette passivité soudaine d'un peuple, la colère ne répare-t-elle pas ses forces ? Aucune hostilité ne transparait. Mais il faudrait être peu perspicace pour croire l'affaire réglée. Sans doute une administration sage, s'appliquant à résoudre d'abord les problèmes urgents d'ordre social et économique, pourra-t-elle maintenir cette tranquillité. Encore est-ce à la condition de posséder l'autorité nécessaire pour dominer, raisonner les colonialistes impénitents. S'il y a un danger, il réside dans l'action et les exactions de ceux là, et dans la faiblesse de certains fonctionnaires enclins à leur céder. « Les Européens me donnent plus de soucis que les autochtones. » Cette déclaration, je la tiens d'un des hommes qui ont pour tâche de gouverner Madagascar. Elle en dit long. Et comme je demandais à mon interlocuteur si les chefs nationalistes libérés ne l'inquiétaient pas davantage : « Voyez-les, continua-t-il, et écoutez-les. Après quoi, écoutez aussi tel gros planteur de café de la côte est. Vous verrez où est le péril.

J'ai souvent rencontré, au cours de mon deuxième séjour dans l'île, des « leaders » malgaches. La plupart avaient connu la prison ; parfois, ils en sortaient à peine. Nos entretiens, je le crois, furent confiants. Et je m'honore de l'amitié de quelques-uns. Il est, parmi eux, de remarquables esprits, et l'on souhaiterait que nombre de leurs « maîtres » possédassent une égale culture, une connaissance aussi lucide des problèmes du monde contemporain. Dans le *Fandrasoambaovao*, journal de M. Gabriel Razafintsalama, on peut lire, par exemple, une étude sur Spengler. Vous auriez du mal à trouver de semblables articles dans la presse quotidienne française à Tananarive ! A l'exception des staliniens, qui récitent là bas des discours rédigés à Paris et font tourner leurs moulins à prière sur un air malgache, ce qui frappe, chez ces hommes représentés comme des incendiaires, c'est, en définitive, la modération, le bon sens, et un très vif désir de s'entendre avec la France et la France seule.

« On m'accuse, me disait Arsène Ramahazomanana, tenu pour un esprit violent, d'être communiste et antifrançais. Je fus emprisonné pour ce motif, à plusieurs reprises. C'est faux. Et les Français qui me connaissent savent que c'est faux. Je suis malgache.

Le Malgache ne peut être communiste : ses us et coutumes, son individualisme comme sa conversion au christianisme empêchent qu'il le soit. Mais beaucoup de Malgaches commencent à penser que seuls les communistes défendent leurs intérêts. Croyez-vous que les réquisitions et le travail forcé aient vraiment disparu ? L'administration condamne ces abus, oui, mais ils demeurent, car les *fokonolona* (les assemblées de village, composées d'autochtones) décident souvent, sur la requête d'un fonctionnaire, ou dans l'intention de plaire à ce fonctionnaire, d'entreprendre des travaux d'intérêt public pour lesquels les ouvriers ne reçoivent aucun salaire. Il s'agit, au demeurant, de réquisitions camouflées.

» Quant aux salaires des malgaches, ils sont insuffisants. Ils permettent à peine de vivre chichement. Un bureaucrate d'ici gagne de 6 à 8000 francs C.F.A., en moyenne, cependant qu'un *Vazaha* (un Européen) est payé, pour le même travail, de 25 à 30 000 francs. Un travailleur manuel touche, en général, 100 francs C.F.A. par jour, soit 200 francs métropolitains. Et ce salaire quotidien peut s'abaisser, sur la côte, à 35 francs. Pourtant le prix des denrées de première nécessité est le suivant : 40 francs le kg. de pain, 23 francs le kg. de riz, 80 francs le kg. de viande. »*

» Le soulèvement de 1947 ? Nous sommes les premiers à souhaiter qu'on n'en parle plus. Mais comment l'oublier ? Nous assistons encore à l'exécution de condamnés politiques. Cinq ans après, l'action judiciaire, au lieu de s'éteindre, se poursuit. On rejuge même des gens déjà condamnés, et souvent pour aggraver leur peine. Est-ce là cette politique d'apaisement qu'on nous avait promise. De la même façon, la liberté accordée à la presse malgache, si elle est aujourd'hui plus grande qu'hier, demeure relative. Je viens d'être condamné à 5000 francs d'amende et trois mois de prison. Pourquoi ? J'avais reproduit dans mon journal *Ny Gazetin'ng Malagasy*, un article de l'hebdomadaire parisien *Action*. »

Je demande à M. Ramahazomanana s'il est vrai que ses compatriotes, lors des dernières élections, votèrent sous la menace de mitraillettes. C'est, du moins, ce que j'avais lu dans certains journaux de la presse métropolitaine, et, en particulier, dans la revue *Les Temps Modernes*.

M. Ramahazomanana sourit. « Quel romantisme ! Voyons, pourquoi voulez-vous que des mitraillettes soient nécessaires ? » Le Malgache électeur des villes ou de la brousse comprend mal ce que signifie une élection. Croit-on sérieusement qu'il a le « sens politique » que possèdent malgré tout le paysan de la plus reculée de nos campagnes, le plus indifférent de nos ouvriers ? Le jour du vote, il demande conseil au représentant local du *fanjakcan'* (le gouvernement) et celui-ci, naturellement, lui recommande de voter pour un candidat quasi - officiel. Je dis « naturellement », car serait-il imaginable qu'un fonctionnaire agît autrement ? Les élections à Madagascar n'ont donc pas grand sens. En auraient-elles davantage si l'électeur se laissait influencer par les candidats eux-mêmes ? Non. La « conscience politique » n'existe pas encore dans l'île. Et ce n'est pas l'autocratie tyrannique de la monarchie Hova qui

* Écrit en 1951

pouvait la provoquer ! En revanche, le résultat des récentes élections signifie, sans doute, le désir des autochtones de ne pas passer pour suspects, et elles témoignent d'une vague crainte. Mais de là à imaginer un vote sous la terreur, il y a un fameux pas ! Le pas que franchissent allègrement des « observateurs » siégeant à 9000 kilomètres du pays qu'ils prétendent observer. Un problème colonial ne s'invente pas. Il se constate. Sur place.

M. Ramahazomanana, plus véhément, poursuit : « On assure que nous sommes tous citoyens de l'Union Française. Plaisanterie ! Il y a, d'une part, les Européens, les privilégiés, et, d'autre part, les Malgaches. La France est ici depuis 56 ans. Elle a fait beaucoup pour nous, je le reconnais. Il lui reste à faire l'essentiel : gagner le cœur de notre peuple. Nous désirons, mes amis et moi, un Gouvernement Républicain Malgache et une Assemblée Nationale. Dans cette assemblée, nous accepterons des Français. D'ailleurs, notre intention n'est pas de les chasser. Nous avons besoin d'eux. Ne serait-ce que pour nous protéger de certaines menaces — celle du racisme de l'Afrique du Sud, par exemple. Nous demanderons aux Français de collaborer avec nous. Nous en connaissons beaucoup — fonctionnaires ou particuliers — qui sont de bons Français et dont nous souhaitons l'aide. S'ils se refusent à ce travail en commun, nous nous passerons d'eux, tant pis. Les Américains, vous le savez, sont là. »

L'opinion de M. Gabriel Razafintsalama est plus modérée, plus nuancée, non moins ferme. « Quand les Anglais débarquèrent pendant la guerre, leurs émissaires vinrent nous trouver, firent valoir que la France n'avait pas de gouvernement, et ils nous demandèrent de constituer un gouvernement indépendant. Nous fûmes indignés par ces propositions de vos « alliés ». Nous refusâmes. La France était malheureuse, nous lui restions fidèles. Agirais-je aujourd'hui de la même façon ? Je ne sais. Car notre loyalisme n'a pas été récompensé. A la France, nous n'avons rien marchandé. Ni hommes, ni argent, ni fidélité. Pétain ? De Gaulle ? Ces noms étaient dépourvus de sens pour nous. Mais si nous avons suivi Pétain, nous ne lui prêtâmes pas serment, au contraire de tant de Français qui se prétendent patriotes. Alors ? Quand Madagascar redevint française, après la guerre, nous avons espéré qu'on nous considérerait comme des Français, nous aussi,.. Espoir aussitôt déçu. C'est pourquoi nous voulons maintenant disposer de nous mêmes. »

» Nous voulons devenir un *État associé*. Un État libre au sein de l'Union Française. D'ailleurs, nous n'inventons pas cette formule : elle est de vous. Nous désirons, sans cesser d'être malgaches, nous appuyer sur une nation plus civilisée. Et cette nation, nous la choisissons. La France. Ah, nous n'ignorons pas ses défauts ! Et nous n'ignorons pas que sa puissance, dans le monde moderne, est affaiblie. *Mais je connais la France, et elle me connaît*. C'est la raison pour laquelle je la préfère aux autres nations. Pour notre pays, un seul point d'appui : la France. »

» Il faut établir un lien réel entre vous et nous. A la France doit incomber le soin de notre défense et celui de nos relations avec l'extérieur. D'où la nécessité de maintenir un Haut-Commissariat : son rôle principal serait de coordonner les décisions d'un parlement local, afin que ces décisions s'accordent avec celles des autres territoires de l'Union Française. En bref, nous refusons d'être seulement considérés, dans un pays qui est le nôtre, comme des instruments de travail. Nous voulons que la

future prospérité de Madagascar soit *aussi* la nôtre. Voilà ce que nous entendons par indépendance. Est-ce trop demander, vraiment ? »

» Nous avons à résoudre ensemble d'importants problèmes. Le problème social, d'abord. Et celui de l'enseignement. Il faut lutter davantage contre l'analphabétisme. Sans les missions, où en serait l'enseignement à Madagascar ? Avant l'arrivée des Français, les missions protestantes *scolarisaient* environ 100 000 enfants dans le seul pays d'Imerina. Aujourd'hui, l'île entière compte 175 000 élèves. Faible progrès. Multipliez les écoles de village, reconnaissez pleinement la liberté de l'enseignement, aidez ceux qui veulent éduquer le peuple. Multipliez aussi les écoles techniques. Mais protégez les travailleurs, revalorisez le travail manuel, faites qu'il soit rémunéré avec équité, sinon ces écoles seront inutiles, et le Malgache préférera la condition de gratte-papier — qui le met au moins à l'abri des prestations et lui vaut un meilleur salaire — à celle d'ouvrier, d'artisan, de technicien. »

» La rébellion, nous la regrettons tous. Néanmoins, comment oublier que certains *vazahas* en profitèrent ? Ils se constituèrent parfois en milices, et, sous le prétexte de rétablir l'ordre, exécutèrent des besognes de police abusives, châtièrent des innocents. De tels abus gêneront longtemps encore le rapprochement. Mais, je le reconnais volontiers, nous n'aurions rien à gagner du départ des Français. »

J'ai voulu redire ici, avec la plus grande exactitude, les paroles des hommes politiques malgaches. Ce ne sont là que des éléments d'information. Suffiraient-ils à laisser entrevoir une action plus avisée ? Pas toujours. A travers ces déclarations péremptoires percent beaucoup d'hésitation, un trouble. Et plusieurs raisons expliquent ce trouble. D'abord, les populations, lourdement éprouvées par la répression du soulèvement de 1947, au cours duquel elles furent souvent trahies et abandonnées par leurs propres chefs, désirent pour l'instant la paix, et se méfient de ce qui les pourrait entraîner dans une nouvelle aventure décevante. Ensuite, la rébellion a eu pour conséquence d'accentuer les antagonismes entre les différents groupes ethniques : on n'oublie pas que les Havas se servirent, assez cyniquement, des populations « arriérées » comme de chair à canon. Enfin, l'actuelle administration française, plus soucieuse de progrès social, prive les leaders de certains de leurs arguments. L'indécision des politiques se manifeste dans leur presse : les articles rédigés en français témoignent de modération, ceux qui sont en malgache sont incomparablement plus violents. Il semble que les chefs « nationalistes » veulent, à la fois, soutenir le « moral » de leurs compatriotes et ne pas provoquer de rupture. Une rupture, pour improbable qu'elle soit, les inquiète dans la mesure où elle les abandonnerait à eux-mêmes. « Nous avons besoin de vous » me disait M. Razafintsalama, pendant trente ans, au moins. » Il en résulte une incertitude mal cachée sous les professions de foi. Prétendra-t-on qu'ils ne savent au juste ce qu'ils veulent ? Nous aurions tort de nous en prévaloir, et d'en tirer avantage. Savons-nous clairement nous-mêmes ce que nous voulons dans les territoires de l'Union ? Nos actes s'accordent-ils avec nos paroles ? Où allons-nous ? Je pense à ces quelques mots, prononcés devant moi par un grand fonctionnaire français de l'île : « On nous demande de gouverner, mais on ne nous donne pas de boussole. »

XVI

DERNIERS REGARDS

P ARMI tant de villes où me conduisit l'amour du monde, Tananarive me fit éprouver, dès l'abord, et vivement, le charme secret des voyages : cette satisfaction nostalgique, où s'unit le plaisir d'être en un lieu à la mélancolie d'y passer seulement et d'avoir à le quitter bientôt pour sans doute n'y plus revenir...

Un jour de l'hiver austral, si l'on arrive de l'aérodrome d'Arivonimamo, soudain la ville apparaît, à une vingtaine de kilomètres, précise dans la lumière claire, dominant la résille écaillée des rizières : une longue échine douce. Non pas l'une de ces agglomérations coloniales de ciment informe, sans personnalité, dont le soleil javellise la crasse, mais une cité d'aspect ancien, patinée, comme surgie d'une rêveuse mémoire. En grappes serrées, les maisons rouges pendent à même un espalier fruste de falaises bleues. Sur un socle de roches abruptes, d'où la monarchie Hova faisait naguère précipiter les condamnés à mort, le palais de la reine Ranavalona II. Cette bâtisse du XIX^e siècle, aujourd'hui transformée en musée, est assez laide ; elle convient pourtant au paysage, et donne à l'acropole un caractère épique, en accord avec le sens du mot N'Tananarivo : la cité des mille guerriers. Les hautes baies composent un masque de tragédie, une figure aveugle. Aussi bien le site ne laisse-t-il pas d'être théâtral. Et l'on pense à des éclairages de scène, lorsque le fronton, au cours des heures, change avec la lumière, comme sous les feux de projecteurs. Il faut gagner les rives de la proche rivière Ikopa, et suivre la mue de l'ensemble au coucher du soleil ; avant de s'éteindre dans la grisaille du soir, la crête s'illumine, s'empourpre, s'embrase, au dessus des rizières déjà sombres et, telle une coque de bateau, lentement chavire, dans une transparence verte et mauve...

Imaginez maintenant les problèmes posés par cette ville quasi - verticale ! Les habitations se sont agglutinées sur les pentes et les gradins, au point que la circulation doit se contenter de voies raides, d'étroits lacets. Tout « sens unique » signifie que vous allez monter et descendre comme sur un manège de montagnes russes ! Ici le pousse-pousse est à la fois tiré par un homme, poussé par un autre. La population, environ 180 000 habitants, à peu près celle de Nantes, s'accroît sans cesse, et on connaît là-bas une sévère crise du logement, à laquelle il faut remédier. Mais où construire ? Pas sur les escarpements, où désormais la place manque. A leur pied, heureusement, s'étend la plaine à riz. Déjà de nombreux quartiers empiètent sur elle. La nouvelle ville abandonne les hauteurs d'où le panorama est admirable, mais l'on ne voit pas qu'il puisse en être autrement. Et, d'ailleurs, un devoir s'impose : préserver le site ancien, le défendre contre le mauvais goût des Européens et des autochtones enrichis, qui n'hésitent guère à édifier, entre les exquis maisons dont le style fut

inspiré aux Malgaches par les premiers missionnaires, encore toutes paysannes sous leur toit pointu, l'horrible villa prétendument basque, normande ou provençale. Ce mal blanc a déjà fait trop de ravages : du Zoma, la place du marché, lorsqu'on regarde les pentes, on peste contre la « civilisation ».

A la civilisation, en revanche, incombe une tâche précise : construire la Tananarive de demain. Les plans, à vrai dire, ne manquent pas. Et il en est de remarquables. Seront-ils « réalisés »? Le passé, hélas! n'autorise pas une confiance entière... Admirez plutôt la résidence du Haut-Commissaire de France ! C'est celle d'un sous-préfet (et encore !). Une sous-préfecture, voilà ce que nous avons établi dans ce lieu privilégié. On allègue le rapide et surprenant développement de la ville, du territoire. Bon. Et que la ville, à notre arrivée, était une bourgade insalubre. Soit. Mais il faut, sans retard, agir, organiser, construire. *Le moment est venu de voir grand.*

« Il faut voir grand », me répétait, au cours d'un entretien, le gouverneur M. Cette simple phrase, qui définit une politique récente, contredit bien des habitudes ! Certes, en un demi-siècle, notre « présence » a modifié le pays. Nous sommes loin du compte, pourtant. Ce qui reste à accomplir, dans tous les domaines, est considérable. On ne saurait comparer, de ce point de vue, Madagascar à la Tunisie ou au Maroc. L'île est au bout du monde ; c'est depuis peu que l'avion la rapproche de la métropole. Le séjour n'incite pas particulièrement au travail acharné : « la vie est douce », disent les autochtones, et nombre de nos fonctionnaires ont souvent adopté cette maxime. On a parfois considéré Madagascar comme une terre où il suffisait de quelques retouches pour que tout allât pour le mieux dans la meilleure des « colonies ». On évitait les « histoires », se contentant de subvenir aux besoins pressants. On administrait, mais en écartant les plans trop ambitieux, tout ce qui était susceptible de trop engager l'avenir. De leur côté, les compagnies privées, plus actives (parce que plus intéressées) exploitaient les richesses naturelles, les pompaient à des fins strictement égoïstes, sans se soucier d'investir une large part de leurs considérables bénéfices dans ce qui servirait à équiper le territoire. Un tel état d'esprit (si j'ose écrire) n'a pas encore disparu, malgré la rude semonce de la « rébellion » de 1947. Les sceptiques, les indifférents ne sont pas rares ; si on les écoutait, les tentatives de développement économiques seraient illusoire, vouées à l'échec ; elles se concluraient, d'après eux, par des déceptions coûteuses. Naturellement, les privilégiés des entreprises concessionnaires font chorus ; ils freinent les réformes dont pourraient bénéficier les populations autochtones : la vieille lutte de l'administration éclairée contre les colonialistes se constate ici comme partout. La volonté de mettre en valeur, de transformer l'île gêne ceux-ci, ennuie ceux-là. N'ai je pas entendu un fonctionnaire se gausser de ceux qui, dans la brousse du sud, cherchent du pétrole, et les blâmer ? « *A quoi bon ! Nous étions heureux sans cela.* » En revanche, il y a l'enthousiasme qui anime tant d'autres ; ils substituent aux anciennes de nouvelles méthodes ; et aucun effort ne leur paraît inutile. *Ils tentent.*

La tâche est difficile, soyons-en convenus. J'écoute, dans le cabinet de travail où il conserve de précieux ouvrages traitant de l'histoire et des mœurs de son peuple, Louis Rakotomalala. Il parle en économiste. « Mon pays est pauvre. Mais pauvre surtout parce que toutes ses richesses n'ont pas encore été exploitées comme il faudrait. Madagascar exporte quelques produits rares et quelques produits de large

consommation mondiale. Si on évalue ses exportations par rapport à ses quatre millions d'habitants, le chiffre de ses revenus est faible. En 1950, l'île n'a exporté que 150 000 tonnes, représentant au total 24 *millions* de francs métropolitains. Calculez. Cela fait moins de 42 kilos, et moins de 4.000 francs par habitant ! A la même époque, les importations s'élevaient à 15 *milliards*. Jugez de la disproportion... A l'exception de la plupart des denrées alimentaires — nous n'en manquons pas, et pendant la guerre, les restrictions nous furent presque inconnues — Madagascar doit acheter à l'étranger tout ce qui lui est nécessaire. »

Un tel déséquilibre ne donne-t-il pas raison aux pessimistes ? Mon interlocuteur se récrie : « La différence entre les importations et les exportations, pour considérable qu'elle soit, témoigne de la transformation de Madagascar. Parmi les produits demandés à la métropole ou à l'étranger, le matériel tient une place considérable. Nous achetons des tracteurs, des machines agricoles, du ciment, du fer, des métaux... Excellent signe ! L'île s'équipe. »

Que faut-il à Madagascar ? Après de multiples conversations avec des hommes de métier et des politiques, je commence à mieux voir ce dont elle a besoin. B. frappe une carte murale avec impatience. « Nous manquons de routes. Et de ports vraiment outillés. L'île, au demeurant, n'a qu'un bon port naturel : Diégo-Suarez, mais il est situé, à l'une de ses extrémités, et sans communications avec le reste. Majunga, à l'ouest, s'ensable : le maintenir dégagé sera un travail de Sisyphe. Reste Tamatave, à l'est. Malgré les travaux récents, c'est un port insuffisant, mal protégé des humeurs de l'Océan Indien... La côte ouest, mieux partagée, possède deux rades : celles de Tuléar et de Morombé, susceptibles d'être transformées en abris sûrs. Hélas ! L'arrière-pays est encore à développer. » B. soupire. « Enfin, nous manquons de techniciens. Pensez ! *L'île en a moins qu'un département métropolitain.* ».

L. examine le problème en médecin. « Vous connaissez l'admirable travail de nos équipes sanitaires. *Il ne sera décisif que si l'on élève le niveau de vie des populations autochtones...* D'abord nous devons avoir une politique du logement et de l'habitat : dans les villes, en particulier, où il est fréquent que des familles entières se tassent dans une seule pièce minuscule, absolument insalubre. Ensuite, nous devons apprendre, voire imposer aux populations des règles d'hygiène. Nous ne pouvons tout faire, d'ailleurs. Les autochtones doivent s'aider eux mêmes. » Je demande à L. d'expliquer sa pensée. « Pour convertis au christianisme qu'ils soient dans leur majorité, la plupart ne demeurent pas moins fidèles à des coutumes dont souvent pâtit la race. Sur les plateaux, où il fait froid, vous avez pu rencontrer des enfants presque nus, accompagnés de leurs parents qui, eux, étaient chaudement vêtus : il n'y a là aucun égoïsme — vous savez combien les Malgaches aiment leurs enfants — seulement une habitude déplorable. Mais il est surtout indispensable de leur enseigner à se nourrir. Leur alimentation est déséquilibrée. Trop de manioc, de riz. Pas assez de viande, de poisson, de légumes frais, de matières grasses. » Je fais remarquer que dans les campagnes, et au bord de la mer, ces produits ne manquent pas, ou pourraient ne pas manquer. « Certes. Mais vous oubliez les tabous, les interdits rituels, ce qu'on nomme ici les *fad'*. Si le sorcier d'un village, interprétant la volonté des Ancêtres, décide que tel comestible de couleur blanche, ou verte, ou rouge est *fad'*, eh bien ! la population s'abstient de manger des œufs, des légumes, de la viande. Le problème de

l'alimentation nous échappe ainsi pour une grande partie. Voici ce qui ne nous échappe pas : développer la production agricole, livrer à la culture de nouvelles terres, soit en intensifiant les travaux hydrauliques, soit en équipant avec un matériel moderne des collectivités rurales. »

Dans les bureaux de l'inspection du Travail, j'entends des propos semblables. « Quand la population aura pris l'habitude de se mieux nourrir, et quand cela lui sera possible, la main-d'œuvre sera plus abondante, plus facile à trouver. Pour l'instant, le territoire souffre terriblement du manque de main-d'œuvre. » M., qui n'ignore rien de l'île, s'anime. « En 1934, savez-vous combien d'autochtones étaient régulièrement salariés ? 147 060 ! L'an dernier, le chiffre s'est élevé à 200 000. Amélioration, soit, et qui indique un certain développement économique, mais insuffisante. C'est au moins 250 ou 300 000 salariés qu'il faudrait à l'île. Bien sûr, la population se compose, pour 92 %, de ruraux. Et il y a des groupes ethniques dont on ne saurait attendre qu'ils se mettent jamais au travail : les Baras, les Sakalaves... » Ici me revient à la mémoire ce que C. me disait de l'enseignement. Les autochtones sont animés d'un extraordinaire désir d'enseignement. Depuis longtemps, le lycée de Tananarive est insuffisant. D'aucuns souhaitent que l'île possède, au moins, des facultés de Médecine et de Droit. Spontanément, dans les provinces, les assemblées de villages — les *foukounouloun'* — décident de construire des écoles, demandent des maîtres. Mais l'enseignement technique et professionnel suscite, lui, peu d'enthousiasme. On veut être « clark », employé de bureau, fonctionnaire, non pas ouvrier, homme d'un métier manuel. Je m'en ouvre à M. « Exact ! Et cela s'explique. L'attrait exercé par les grands centres, d'abord. Ensuite, les salaires des ouvriers sont trop bas. Les employeurs sont souvent responsables. Il faut le dire : la population mâle de l'île ne participe guère à l'effort commun. » Je demande à M. s'il attend des modifications. « Oui ! D'ailleurs la société malgache évolue. Grâce aux femmes ! La culture du riz, vous le savez, oblige la femme à travailler ; parce qu'elle est féconde, génératrice, l'homme pense qu'il lui appartient de repiquer le riz : elle sera la mère de son riz comme celle de ses enfants. A Madagascar, de même qu'en Afrique, la femme est l'ouvrier, l'homme se vouant à la chasse ou à la pêche. Pourtant, cela change : la femme travaille de moins en moins, dans les villes surtout. Elle a de nouveaux besoins, que l'homme doit satisfaire. Après avoir été source de revenus, elle devient source de dépenses ! L'économie du pays peut s'en trouver modifiée. »

Laissons enfin la parole à un financier. « Madagascar a besoin d'argent. Il faut que des capitaux métropolitains de plus en plus importants soient investis dans ses entreprises. Bien sûr, ici aussi, des progrès se manifestent. Pour plusieurs raisons. L'île bénéficie d'un régime fiscal plus favorable que partout ailleurs dans l'Union Française. Et dans l'insécurité présente du monde, elle est une merveilleuse « zone refuge » pour les capitaux inquiets. Elle doit s'enrichir. Comme se sont enrichis les territoires de l'Afrique du nord, puis de l'Afrique tropicale et équatoriale... Après eux, c'est maintenant le tour de Madagascar. »

Quoi qu'il en soit, nous avons pu le constater, de nouvelles usines s'élèvent, d'autres s'agrandissent, aux quatre coins de l'île : usines de transformation du sisal à Fort-Dauphin, sucreries de la Mahavavy, conserveries de Tuléar... Là, nous assistons aux débuts de grands travaux publics tel ce canal des Pangalanes, amorcé à Tamatave,

qui longera la côte est, reliant entre elles les lagunes littorales, et permettant des transports par batellerie. Ailleurs s'ouvrent de nouvelles aires de culture : celles du lac Alaotra, par exemple, ou du bassin de la Mangoky. Mais si la France n'exportait vers Madagascar que des capitaux, elle manquerait à la tâche qui lui incombe. Voici ce qu'elle doit aussi donner : des hommes. Entendons-nous : non pas des hommes désireux d'y faire fortune, de s'y constituer un magot ou de mener là bas une existence agréable, protégée. L'île veut des Français de la grande race. Des Français déterminés à transformer un territoire pour le bien de ses peuples. Le petit continent malgache s'éveille. Encore ne suffit il pas de penser « à » Madagascar. Il faut désormais « *penser Madagascar.* » Penser tous ses problèmes, techniques et humains.

De la voiture qui me reconduit à l'aérodrome, je regarde, une dernière fois, les environs de Tananarive, le paysage tout luisant d'une lumière limpide comme celle que l'on voit aux Corot d'Italie... Oui, ce pays va se transformer. Et nulle force ne l'en empêchera, pris comme il est désormais dans l'aventure du monde moderne. Des paysans travaillent encore leur terre avec la primitive *angad'*, d'autres surveillent leurs zébus, près des rizières où flotte le nénuphar mauve. Ah, puisse ne pas disparaître la poésie de ces hommes ! Car il est poète le peuple auquel nous devons les *hain-teny*, poèmes de dispute oratoire que Jean Paulhan traduisit naguère, agrestes, mais subtils comme le « *Clus trobar* » de notre Moyen Âge. N'est-il pas inspiré celui qui sait nommer les heures de la vie autrement que par des chiffres ? Ecoutez les Malgaches les définir... L'aube : « Quand se lève le zébu et s'éveille la perdrix ». Le début de l'après-midi : « L'instant où le soleil tente de se glisser sous l'huis ». Plus tard : « Le soleil caresse, dans la case, le coin des Ancêtres. » Le crépuscule : « Le moment où l'on ne distingue plus les robes des bœufs ». Vient alors « le temps où l'on ne retrouve qu'à tâtons le bord des marmites. » Les cases, fermées à l'ouest, s'ouvrent à l'est. Au déclin du jour le voyageur quitte ses hôtes. Il les salue, avant d'affronter les sortilèges de la nuit. Les derniers rayons éclairent ses traits. « Les Ancêtres te protègent, ô itinérant ! Nous conserverons de toi un souvenir sans ombre : tu es parti à l'heure qui ennoblit les visages... »

Chère île ! Le paysan dans la courte tige du *lamb'*, la *ramatou* fière de son ombrelle, le zébu, le pique-bœuf, l'agreste maison sur la hauteur, les tombeaux que l'on ouvre comme des boîtes de jouets, la terre qui rutille, le miroir terni des rizières, un ensemble humain. Et tous ces aspects s'unissent en une mélodie méditative, ancienne, perdue sous le ciel austral, loin, très loin ; sur l'autre face du monde...

QUATRIEME PARTIE

LE MIROIR TENDU

I

LE GRAND PRIX

QUELQUES milliers de personnes se statufièrent. Auguste, le *God save the King*, huissier de l'Empire, s'avança, une chaîne d'ophicléides sur le ventre. Mentons et regards tendus vers le ciel en obliques britanniquement pétrées, lui composèrent un dais. Il s'affala, dans la tribune d'honneur, parmi les *officiels*, les hôtes distingués, plusieurs ladies qui tenaient, sur un coussinet occipital, une façon de jet d'eau. Le muscle populaire en profita pour retrouver sa flaccidité.

Mais il trémula bientôt d'inquiétude, ce muscle. Jouerait-on, oui ou non, *La Marseillaise* ? Les cœurs toujours français se serrèrent. Pour sujet de la Couronne qu'il soit, un Mauricien n'en demeure pas moins fidèle à ceux qui ratissèrent Maurice, gens de Normandie, de Bretagne, de Gascogne, d'ailleurs, les pionniers, ses ancêtres. Des fronts s'assombrirent, l'air menaçait de cailler. Les « Recessionnistes », partisans (leur nom l'indique) du retour de l'île à la France, voyaient s'accroître leurs effectifs, peut-être même une délégation gagnerait au plus vite le quai d'Orsay...

A temps, notre hymne fit, sur une fausse note, une juste entrée. Ému, nerveux, il se pacifia lorsqu'il eut proclamé le Jour de Gloire, appelé aux armes les citoyens, puis il disparut, rasséréiné, entre des sillons de sanguimpur abreuvés (largement). Un ultime coup de cymbales, dans la rousseur pleureuse d'un figuier banyan, se planta, peigne. Le public se redécongestionna. Les drapeaux anglais et français, un instant séparés, barbotèrent hampes conjointes dans leurs écussons, se pinçonnèrent l'un l'autre dans l'alizé, ainsi que faisaient, au XVI^e siècle, Gabrielle d'Estrées et Madame la duchesse de Villars dans leur commun récipient, chacun le sait.

Aussi bien se pourrait-il que l'Angleterre et la France fussent ici, sauf révérence, dans le même bain... N'anticipons pas. Ouvrons plutôt une parenthèse. La plupart, dont j'étais, hier encore, ignorent, ou presque, l'histoire de Maurice. Un dommage à réparer, faute de quoi, d'ailleurs, ces indoctes ne verraient goutte dans l'actuelle situation de l'île, non plus que dans les allégories qui précèdent. Maurice donc naquit, le seizième siècle vagissant, du regard de navigateurs portugais. Ces gaillards, d'un coup d'étrave, vinrent dans ces parages engrosser les flots de deux sœurs jumelles, l'autre étant La Réunion, (pour ne point parler du gravier des terres dérisoires qui les entoure). Don Pedro Mascarenhas dirigeait l'expédition, les demoiselles répondirent au patronyme de Mascareignes. On les salue de ce nom, lorsqu'on les rencontre en promenade dominicale sur l'océan Indien, toutes serrant fort leur chapeau de paille, de peur qu'un cyclone le leur ôte.

Nos Portugais abandonnèrent, pères indignes, leur progéniture dès le berceau, la confièrent à l'Assistance publique des marées et moussons. A peine avaient-ils baptisé l'actuelle Maurice du prénom d'Île au Cygne. Erreur, en outre : ces dédaigneux confondaient le poétique palmipède et l'oiseau Dodo, encore appelé Dronte, gros volatile abruti, réputé pour sa balourdise, qui disparut de la surface de ces terres, désespéré de n'avoir jamais connu plus stupide que lui-même. On peut, au Muséum de Port Louis, admirer l'individu reconstitué à l'aide de quelques osselets, emplumé comme chef Algonquin, fier de son appellation savante : *Raphus Cucullatus*, laquelle dit bien la vérité. L'oiseau Dodo fut, j'oserai l'écrire, la louve romaine de l'abandonnée. En sa compagnie, l'enfant se divertit, pendant de longues années, à jouer au Robinson, passe-temps préféré, par un juste retour, des îles désertes.

On adopte bientôt la nôtre. Un vice amiral hollandais la tint sur ses genoux, puis sur les fonts ; il, inspiré, la rebaptisa du prénom de son souverain, Maurice de Nassau, le tout en 1598. La fillette sauvageon, hélas, découragea les charmeurs de tulipes. Elle avait, quoi qu'on fit, malgré mille efforts, avertissements, semonces et réprimandes, des bestioles dans la tignasse : des rats y grouillaient, dévorants, furieux, indomptables. Les sujets du Stathouder désespérèrent de jamais inclure la versailleuse dans les intérieurs récurés de Vermeer ou de Pieter de Hooch, voire de la laisser courir les tripots, tabagies et cabarets d'Ostade, Steen ou Brouwer. Nos Hollandais s'en retournèrent, désabusés, vers leur terre peignée de canaux, sans cesse rasée de frais par l'aile des moulins. Comme ils avaient du cœur, ils donnèrent à l'enfant quelques hochets : des Noirs importés, qui aussitôt devinrent marrons, c'est-à-dire libres, quelques animaux, et des cerfs amenés d'Insulinde.

Sur ce, nous arrivons. Nous, Français. En 1658, guère plus qu'un pique-nique, une bordée. De M. Dancourt, une chanson court les rues de Paris :

*Venez dans l'île de Cythère.
En pèlerinage avec nous,
L'on y fait sa grande affaire
Des amusements les plus doux.
Pour s'engager dans ce voyage
Il ne faut pas tant de façon,
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour et mon bourdon.*

Cythère n'est pas Maurice ? Qu'à cela ne tienne ! Nous y revenons en 1715, pour un plus durable camping, déjà « le bon sauvage » nous affriolant. 1721, la Compagnie des Indes prend possession du ratodrome océanique, lorsque meurt Watteau, recruteur involontaire. Partez, bonnes gens, pour les Îles. Engagez vous dans la Marine.

La ci-devant Maurice, ex-Île au Cygne, se mue, sous le nom d'Île de France, en une belle jeune fille, qui joue au diabolo, par dessus la vague, avec sa sœur Bourbon. Elle a des précepteurs de race, ce Mahé de la Bourdonnais, dont les travaux utiles sont récompensés de quelques mois de bastille, ou cet intendant Poivre, amateur de jardins,

spécialiste du clou de girofle. On lave l'île à grande eau. On occit les rats par une importation de mangoustes ratophages. On la pare de villes, de ports. En bref, on met la fille dans ses meubles. On la fréquente, on la recherche bientôt, elle devient, dans tous les sens du mot, d'un agréable commerce. Il ne lui manque plus que la consécration vraiment française : celle de la littérature. M. Bernardin de Saint Pierre, natif du Havre, analyste célèbre des familiales vertus du melon, il ne dit rien du concombre, non moindre cucurbitacée, dommage, on le regrette, y fit s'aimer, se désespérer, mourir des adolescents, victimes de leur chasteté, ce qui est d'excellent conseil et prouve, comme l'auteur le souhaitait, la divine Providence.

Au jardin des Pamplemousses, œuvre de Poivre, Paul et sa Virginie ont, aujourd'hui, manière de mausolée. J'y versai quelque larme, comme je fis à Helsingoere, Danemark, sur le sépulcre d'Hamlet, où repose un chat. Au vrai, les petits vertueux, ils ne connaissaient pas (l'abbé, l'assure) de plus doux noms que ceux de frère et sœur, ne contribuèrent pas au peuplement de l'île. Ils laissèrent ce soin à d'autres, en particulier à des nobles de nos provinces qui, sur la route des Indes, escalaient, s'établissaient, procréaient, plantaient de la canne, ou ordonnaient qu'on en plantât, car on véhiculait, de la relativement proche, Afrique, en cargaisons stupéfiées par le fouet, les esclaves nécessaires pour défricher, tourner, retourner, la terre. L'affaire allait ce train quand la Révolution réveilla dans leur sieste amollissante, Suffren *dixit*, les colons. Une Assemblée Nationale se constitua parmi remous, clameurs, passions contradictoires. Un certain comte de Malartic voulut rétablir l'ordre. Près d'échouer, le pieux gentilhomme eut l'idée de s'adresser au ciel. Le ciel aussitôt le seconda. Une puissante épidémie de variole lui fut accordée. Elle mit nombre d'insulaires dans la tombe et, du même coup, les choses à leur place.

Pas pour longtemps. La paix revenue, des troupes débarquèrent, afin, semble-t-il, de la chasser. Le Directoire envoyait des délégués. Un honneur. Mais ces délégués étaient chargés d'appliquer le décret du 16 pluviôse an II, « portant abolition de l'esclavage ». Une horreur. On se saisit des empoisonneurs, on se les ficela, on se les replça sur leur caravelle dont les voiles, gonflées par le souffle d'une indignation unanime, furent aussitôt vues des aborigènes de Madagascar. Et, divorçant d'avec la métropole, on fit casse-ficelle.

L'île, vers le même temps, s'amourachait de héros à technicolorer. Que les corsaires la visitassent, la connussent, la pénétrassent, ne lui déplaisait pas. Elle les pressait sur ses jolis seins, leur ouvrait les cuisses de ses caps, de ses baies le giron tiède humide. Réconfortés, ils ne la quittaient que pour bondir sur l'Anglois. Environ 1795, Surcouf le Malouin y rafistolait les misaines et cacatois, les quatre canons de son brick *l'Emilie*, avant de reprendre le maquis de l'océan, tout en fougères blanches et bleues. Curieusement, la Gracieuse Majesté Britannique s'en fâcha décida de mater cette fille à matelots, vraie Moll Flanders australe. On s'entrechoqua sur terre et mer. Deux amiraux ennemis, Duperré et Willoughby, agonisèrent dans la même demeure, on les soigna d'un même cœur, noble spectacle. La résistance mérita les compliments de l'Empereur Napoléon. Elle ne fut pas vaine : les vainqueurs, pour l'honorer, témoignèrent de libéralisme. Certes, l'Île de France redevint Maurice, voire Mauritius,

mais elle conserva ses lois, sa religion, sa langue, sa fidélité. Voilà pourquoi, depuis 1810, elle se définit volontiers *colonie française quoique possession britannique*.

Plaisante et juste formule, si l'on tient seulement compte des insulaires « de pure descendance européenne ». Soit, de 9000 âmes. La population, néanmoins, s'élève à 445 000 habitants. Et c'est bien l'ennui. Il fallut, au départ, introduire dans l'île des Africains, voir plus haut, puis des Indiens, non pas forçats, eux, mais travailleurs « libres » et y retenir les lascars, les matelots arabes qui servaient sur les navires de la Compagnie. Au XIX^e siècle, la pénurie de main d'œuvre s'aggrava. Maurice, battue, consentit, en 1835, à l'abolition de l'esclavage, malgré qu'elle en eût, et les Noirs abandonnèrent aussitôt les travaux de la terre, qu'ils détestaient et n'accomplissaient que par crainte. On dut choisir : ou la ruine des cultures, ou l'immigration asiatique. On se résigna, on accepta cette dernière solution. Aujourd'hui, Maurice comprend : 283 000 hindous, 80 000 métis, 61 000 musulmans et 12 000 Chinois.

Longtemps, cette masse fut tenue pour quantité négligeable. Le gouvernement local appartenait aux Blancs, le cens électoral empêchait le prolétariat d'être civique. Les cannes poussaient, la société aristocratique se berçait sous les varangues de ses maisons blanches, quittait la moiteur paludéenne du Port Louis pour les hauteurs de Curepipe, estivait dans les « campements » au bord de la mer, tirait le cerf, uniquement préoccupée d'éviter les mésalliances, le mélange des races, les contacts impurs. Les coolies travaillaient, pour peu, — « ils sont si sobres, ils n'ont pas nos besoins ». Oui...

Eh bien ! C'est fini. L'ancienne Constitution — qui dura jusqu'en 1947 ! — accordait le droit de vote à 2 000 eupatrides. La nouvelle le donne à 72 000 Mauriciens. Sont électeurs désormais hommes et femmes capables de signer en anglais, en français, en chinois, en patois créole, ou dans l'une des cinq langues indiennes. Sur dix-neuf élus, onze appartiennent à la communauté hindoue. Et demain ? La Grande-Bretagne, demain, s'il le faut, abandonnera l'île à sa majorité ethnique, se contentant de garder les ports, les aérodromes, les 350 000 tonnes de sucre par an...

A condition qu'elle puisse garder tout cela. Voici le problème. Aussi le drame. Et la morale de l'histoire, sans doute. Un fonctionnaire étranger, cent-quarante années durant, gouverna ceux qui avaient établi leur petit monde. Ces derniers, en revanche, régnaient sur un peuple de misérables défricheurs. Un tel déséquilibre, on ne sait le perpétuer. Et d'autant que les Franco-Anglo-Mauriciens, loin qu'ils voulussent appeler à eux les métis, ou, pour le moins, les élites de couleur, s'emmuraient d'insouciance, de mépris, de préjugés. Le racisme se manifeste ici à l'égard de sang-mêlés dont vous, n'eussiez pas deviné, vous, le passant, qu'ils l'étaient. Votre ignorance vous conduit à de redoutables impairs ! Ainsi me fis je rabrouer pour avoir vanté l'un de mes hôtes : on m'avertit de ses origines, que je n'aurais pas soupçonnées, ses manières, la coloration de son épiderme n'en témoignant pas. Je m'étonnai. Moins, au demeurant, que mon interlocuteur. « Enfin, cher Monsieur, mettez vous à notre place ! Imaginez-vous que ces hommes puissent fréquenter chez nous, y rencontrer nos femmes, nos

filles ? Et s'ils les épousaient, nos filles ? Ah, nous voulons éviter ce péril ». Je crois même que le mot catastrophe fut prononcé. A quoi bon insister ? Si les cloisons étanches sauvent les navires, elles font sombrer les sociétés.

Il est magnifique, le Champ-de-Mars de Port-Louis, sous la torsade de ses monts bizarres, le sommet du Pieter Both appuyant son gros pouce contre le ciel, comme pour en mesurer la résistance. On a replié soigneusement, afin qu'ils puissent resservir, le *God save the King* et la *Marseillaise*. Ce jour fut un grand jour : celui du Maiden, solennité, comparable à notre Grand-Prix. Les chevaux ont couru. A la satisfaction de tous ? Ce serait trop dire. « Nous savons combien il est difficile, aujourd'hui, d'importer des chevaux de France, mais ne pourrait on pas, même au prix de sacrifices, compléter le lot de chevaux anglais, pour l'année prochaine, par quatre ou cinq unités de France ? » Je cite un article du journal *Le Mauricien*. Il exprime, j'en suis sûr, ce que pensent nombre de ceux qui m'entourent, leur mélancolie dans le soir approchant, une nostalgie...

La tribune des maîtres se vide. Ses coursives, ses ponts se dépeuplent. La mer se lève. Une mer multicolore: celle des *saris* indiens. Nous voguons sur des vagues de confettis. Les drapeaux du Pakistan flottent, verts. Et ceux de l'Inde.

De loin, notre — je dis bien *notre* — tribune doit sembler un radeau. Ou peut être même ne se voit elle plus, son pavois franco-britannique déjà recouvert, lui, par le flot...

II

PARADIS

Si j'habitais à Maurice, ou à La Réunion, je m'offrirais, chaque jour, je crois, ce délice : la visite d'une sucrerie.

C'est, vous m'en croirez, sans rien de fade ni d'écœurant, une noce d'odeurs, un spectacle pour l'odorat, un concert pour les narines. Le parfum se voit, s'entend ; on le goûte, on le touche ; tous les sens sont mis en branle et s'enlacent. Les cannes arrivent, par pleines charretées, par pleins camions. On les déverse, un premier broyage délivre des sentiers d'herbes froissées, humides, des chemins légèrement âpres, puis les caramels commencent, ils s'amplifient, gagnent du ton, s'alourdissent, traînent bientôt des soies, des taffetas, des velours, et les dernières turbines, où vire un sable d'or roux, exhalent des effluves amers, déchaînent des cuivres. On se promène, yeux fermés, dans des capitales tendres, des Versailles infinis. De loin, on sent la patine de quelque vieux maître, un soleil mourant jette ses derniers écus sur le tapis d'une mer très ancienne, sous des vergues safranées... Ces fabriques épanchent, je ne m'y attendais pas, un long automne.

Je commençai la journée par la visite de l'une d'elles. Après quoi, je gagnai le « campement » de P., à Trou-d'eau-douce. Que le mot « campement » ne trompe personne ! On appelle ainsi les résidences que les Mauriciens fortunés possèdent au bord de l'océan, des maisons de bois qui sont, le plus souvent, d'un grand charme, non moins élégantes que les résidences de l'intérieur. Il y a un « intérieur », oui, malgré la petitesse de l'île, et du plateau central, des Plaines Willems, on n'aperçoit pas la mer. Là, vous vous en souvenez, le bon vieillard narrateur emmena l'inconsolable Paul, loin des vagues qui répétaient le nom de Virginie.

Le *campement* de P. est bien ce qu'il faut nommer un paradis, sans souci de la platitude. Les bâtiments, si ma mémoire est fidèle, sont établis sur une langue de terre, entre deux anses. Mon hôte a profité de cette topographie. Barrant d'une digue l'une des criques, il l'a transformée en un vaste aquarium d'eau vive et toujours renouvelée, — une volière de poissons. Penché sur le bassin, j'ai entendu leur ramage de couleurs comme, dans la sucrerie du matin, je voyais les odeurs. Des archets bleus passaient en bandes parallèles, des flûtes vertes, des hautbois rouges les croisaient, parmi des formes de métal vibrant, cependant que de lourdes tortues tombaient à l'eau comme

des timbales. Il y avait, de nouveau, concert, et concert de tous les sens.

Ah, ces tortues des Mascareignes... On assure qu'elles pèsent parfois plus de 300 kg. Elles ont, comme les autres, ce féroce petit œil enchâssé dans la gangue terreuse de la tête, goutte de résine sur une écorce, ce regard de millénaires engloutis... Reptiles qui m'inquiètent, et que je retrouve sans cesse au cours de mes voyages, saisi toujours d'un identique malaise. A Pointe-Noire, à la tombée du jour, les tortues s'échouent sur la plage, la frangent de tumuli, de cloches funéraires. A San-Francisco, sur le conseil de Darius Milhaud, j'allais au Steinhart Museum, — prodigieux musée, où l'éclairage projette les tentacules des pieuvres en ombres démesurées, où se pose sur vous la silhouette du lunaire poisson - licorne, solitaire, hautain fantôme, et vous marchez au sein d'une circulation de lamproies, de murènes, de raies, de requins, de lamies — afin de voir, de revoir un énorme chélonien. On ne le distinguait pas, au premier abord, des rochers, puis, la carapace chevelue d'algues, il s'élevait, massivement, et retombait vite — *préhistorique*, eût on dit, et d'un âge où les pierres bougeaient, vivaient encore, où les formes se dégageaient à peine d'un songe minéral...

Les tortues de P., elles, volent dans l'eau cristalline, parmi un peuple aux écailles colorées ainsi que des saris indiens : *capitaines* bleus, *perroquets* d'azur et de rose, *chirurgiens* de lapis avec des ailerons canari, *scalaires* minces, en fer de lance, découpés, aux stries noires, blanches et jaunes... Sur la rive, un crabe se bat la coulpe avec sa pince de devant, on l'appelle *C'est-ma-faute*. A la moindre alerte, il s'enfuit dans le sable, disparaît, cafard, dans son minuscule confessionnal.

L'autre crique, ronde, plus vaste, est aussi murée du côté, du large, les squales n'y pénètrent pas, on peut s'y baigner. C'est un *barachois*, l'un des innombrables petits cratères que la mer a envahis. On en fait le tour, par un chemin mélancolique, bordé de badamiers qui donnent une amande sauvage, de letchis au fruit frais, de flamboyants, de multipliants, de vacoas, de ravenales ; la palette se compose, d'incarnat, de pourpre, d'amarante, auxquels s'ajoutent les haies roses et blanches de *mulâtresses*, dont la feuille est aussi fleur que la fleur. Et je n'oublie pas les traditionnels *filaos* ! Leurs aiguilles annelées sont autant de mirlitons pour le vent. Il y gémit, chuinte, fredonne, siffle des appels. Arbre à musique, dit Baudelaire, justement.

Il y a de la réserve dans tout cela, feutrée. Un retrait que ne troublent guère ni le merle-cuisinier, ni le pigeon des mares, ni l'oiseau-banane, ni l'oiseau pit-pit. Des flots, de l'horizon, de plus loin que la barrière des récifs coralliens, surgit parfois l'oiseau *paille-en-queue*, blanc d'écume, avec une longue penne rouge. Les cyclones écartés, nulle peur. Si la peur existe, elle vient d'Afrique : le serin de Natal plume les palmes, construit son nid rond sur leur pointe extrême, à l'abri des serpents — quand l'île n'en possède pas qui soient dangereux. Mais il a gardé, lui, la crainte atavique des monstres.

III

LE SEGA

JE me trompe ! L'Afrique est présente à Maurice, et non par la seule crainte du serin stylite, par la seule délégation de ses peurs... Je l'ai retrouvée, ce soir, dans le « quartier » sud ouest de l'île, à Rivière-Noire, la Mère.

Près d'un banyan, devant une case misérable, des hommes, des femmes, quelques-uns très vieux, d'autres très jeunes, nous attendaient, ouvriers des plantations voisines, pour la plupart, et tous d'origine africaine. On les avait convoqués. Ils savaient qu'ils auraient du vin, du rhum, des roupies peut-être, mais ils espéraient, obscurément, bien plus : la ressaisie, au fond d'eux mêmes, de forces, d'énergies dont ils sont éloignés, séparés, coupés, de génération en génération, à mesure qu'ils s'habituent à l'île... L'Afrique ne lâche pas les siens. Il n'est pas de transfuge, si parfait soit-il en apparence, qui soudain ne la sente, un jour, bouger en lui, ne se sente bouger en elle, ne la sente dans son ventre, ne se sente dans le sien. Il suffit d'un tambour, l'Afrique recommence.

Et avec elle, avec son tambour, l'innombrable tressaillement, le tremblement, la trémulation du ventre, la trépidation qui délivre du temps, le tue, l'anéantit. Ceux qui nous attendaient, devant la paillote entourée de cannes, ces noirs de *l'euro péenne* Maurice, allaient rejoindre la chaîne des danseurs, par-delà l'exil, par-delà le canal de Mozambique et l'Océan Indien, par-delà des milliers de lieues d'eau et de terre, les grappes de ceux qui, à cette heure, tressaillaient, tremblaient, trépidaient, secouaient seins et calebasses, croupes et balafons, abdomens et tam-tams dans les clairières de l'Oubangui, la boue des pluies du Cameroun, la brousse du Tchad. Une vieille femme, sur le rythme, se mit à chanter, inlassable, en créole.

*Çauffe vous tambours, zènes gens,
Tape vous tambours, zènes gens,*

et les tambours rétablirent la circulation sanguine, réinfusèrent le sang originel dans les veines, les artères abandonnées, le sang se répandit dans les canaux secs, brutal comme l'eau dans les rigoles des cultures après le feu du soleil, la chair, ravivée, ranimée, exhala l'odeur prodige, l'odeur lourde des terres enfin comblées d'averse, l'odeur du désir proclamant la sainteté de la chair, l'horreur de sa mutilation, le mensonge des parcimonies...

*Tape vous tambours, zènes gens,
Guette comment zène fille balote*

L'Afrique est là pour dénoncer la non liberté, l'esclavage du corps vivant. Son tambour n'opère pas, comme la trompette promise, une résurrection : il sanctifie, il proclame la Gloire sur terre, exalte le sein, la croupe, le ventre, la jambe, le bras, la main, la peau. L'Afrique met à nu tout ce que nous avons fardé, encrassé, enlissé, oblitéré, noyé dans l'eau des bénitiers, ainsi que nous noyons une portée de chats, de peur qu'il y en ait trop à nourrir, trop à entendre râler d'amour. Aussi longtemps qu'il y aura un tambour, qu'une paume le frappera, battra tel un sexe, les harmoniums seront démentis, les grandes orgues giflées.

*Çauffe vous tambours, zènes gens,
Tape vous tambours, zènes filles.*

Sans doute le *sega* mauricien de ce soir là était-il pauvre, j'entends : dépourvu de cette pleine extase rythmique propre aux danses sacrales qu'il réfléchissait de loin, de très loin. Le *sega*, mal vu de la « bien-pensante » Maurice, ne porte plus les symboles de l'affiliation à l'invisible, c'est une assez mince pantomime, une figure élémentaire, mais il garde encore sa charge de sexualité, et quelle charge ! Sur l'aire exigüe, dans la poussière soulevée par l'orage des pieds, une fillette déjà femme, le corps brusqué de spasmes, les yeux renversés, tressautait, arquée, retroussant haut sa jupe, les jambes à demi pliées, les cuisses écartées, les seins pointant. Un garçon la suivait, le bas ventre presque collé à la croupe tendue vers lui, le bassin secoué du mouvement coïtal, le membre raide sous le short — un instant, il leva les bras au dessus de la danseuse, comme s'il allait fondre sur elle, ou plutôt comme s'il jouissait déjà, s'écartelait dans l'éjaculation, oiseau qui se laisse emporter, ailes déployées dans le vent, sur la mer.

*Balote vous lé reins, zènes gens,
Balote vous lé reins, zènes filles.
Fair' comment balancier cimin d'fer.*

Le couple inépuisable dansait, parmi des couples inépuisables. Ils se séparaient, s'écartaient, l'homme passait à une autre femme, la femme à un autre homme, puis ils se rejoignaient, se repoursuivaient, humains allégés de l'humanité lourde, hors des contradictions de l'espèce, tout à l'acte, tout à l'unité de l'acte. La laideur des oripeaux, la pauvreté des loques, la puanteur de l'acétylène, plus rien n'avait d'importance, il n'y avait que ces processionnaires, illuminés par leur sang, enchasublés de sueur.

*Çauffe vous tambours, zènes gens,
Tape vous tambours, zènes gens !*

Oui, il suffit d'un tambour. Et il suffit de peu pour qu'il y ait un tambour. De peu pour que s'entende le battement premier. De peu pour que l'homme remonte à lui, l'imite, le recrée, l'exauce, nu.

IV

A UNE MALABARAISE

« **A** PRES soixante jours de mer, j'avais hâte de faire mon atterrissage : une île fertile et fort belle des Tropiques. Ses habitants les plus enthousiastes se plaisent à la surnommer *la Perle de l'Océan*. C'est un excellent nom. Une perle qui distille beaucoup de douceur sur le monde... Ce n'est qu'une façon de vous dire qu'on y cultive la meilleure espèce de canne à sucre. »

Ces quelques mots filent de l'écubier, Conrad jette l'ancre devant Maurice. Il y connaîtra *Un sourire de la Fortune*.

L'avez-vous lu, ce récit ? A mon sens, il est des plus merveilleusement ambigus, et de ceux où « l'atmosphère » se colle à vous, tenace comme l'ylang-ylang de ces parages, le vétiver importé, des Indes. Le sujet oublié — un sujet assez amorti — vous ne l'oubliez pas, cette ambiance, ni la touffeur montée des pages, la torpeur qu'elles exhalent, ensemble comblée, triste, fatale. On partage, après cette lecture, un certain secret du Port-Louis, quoique l'auteur ne dépeigne pas le lieu de l'action. Le caractère de la petite capitale se dégage d'ondes extravasées, évanescentes autour des phrases, d'une tombée passive et ralentie des instants, désespérante et douce. Certes, il y a cette jeune femme rétive sous la varangue, séquestrée tropicale, et se séquestrant, cabrée dans le silence. Née d'une mésalliance, tenue pour la vivante preuve d'un ancien scandale, méprisée, elle méprise, elle refuse de s'allier. Voici la figure claire des préjugés de l'île. Sans doute. Mais elle est aussi, dans son jardin fermé, hors du monde, la muette, l'interdite...

Les préjugés, pourtant, suffiraient-ils à l'emmurer ? Ce qui la soustrait, n'est ce pas davantage l'odeur en claire-voie des jamroses, la vitre liquide de l'air au dessus du sol surchauffé, le « non » que trace dans la brise, décapité par un cyclone, le cippe d'un palmiste ? Conrad nous aide à le croire. Il nous aide à sentir le *charme* jeté sur l'endroit. L'éden est proche, à portée de la main, rien qui ne l'atteste, mais dans sa proximité réside sa distance ; dans son évidence, son leurre ; dans son constat, sa dérobaie. Comme s'il existait une dimension autre, quatrième, ici plus sensible qu'ailleurs... L'espace n'explique pas que toute assurance ici tourne au vertige, et que tout ce qui nous est contigu s'échappe aussitôt vers des confins à la fois inaccessibles et proches.

Le jeune Baudelaire éprouva, j'imagine, ce mystère. Il débarquait, furieux et

forcé, tel un cerf, sur ces rives, en 1841. Joli voyage ! La tempête, au large du Cap, avait secoué le mercantile trois mâts ; par bonace, les hommes d'équipage, afin de divertir les nauséux passagers, tourmentaient les albatros, aveuglaient les oiseaux de leur brûle gueule. La terre devait être, somme toute, la délivrance. Oui, mais non de lui même. Chez les Autard de Bragard, ses hôtes, la « dame créole », en dépit du sonnet, le captive moins que son esclave indienne, la petite Malabaraise. C'est, devant lui, soudain, *l'innocence*. Relisons le poème qu'il lui consacre : les loisirs de la servante sont « doux et francs », ses « rêves flottants sont pleins de colibris », toujours « gracieux et fleuris ». Le ciel fasse que demeure ce petit ciel, cette vérité du matin ! Baudelaire, galant et suranné à la façon de son père, conseille à la « dame créole » d'aller « au vrai pays de gloire », sur les bords de la Seine ou de la Loire, où elle fera « germer mille sonnets dans le cœur des poètes » — mais il souhaite que l'esclave, « heureuse enfant », demeure « aux pays chauds et bleus où son Dieu l'a fait naître », ne quitte pas son île, ni ses « chers tamarins » pour la France, « pays trop peuplé que fauche la souffrance », où il lui faudrait vendre « le parfum de ses charmes étranges », et suivre.

... dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars.

Ce qu'il désire intact désigne ce que le hautain voyageur a retrouvé à l'escale : une douceur, une tiédeur, une intimité maternelles, et la certitude qu'il existe une confiance, une non - culpabilité, quelque part.

Maurice, n'était-ce pas un reflet du « vert paradis des amours enfantines » ? Tout, sur cette brève terre australe, pouvait parler au cœur de l'expulsé. Sous les palmes du jardin des Pamplemousses passe la Malabaraise. Elle est pure, et, dans ce parc hérité des Gouverneurs d'autrefois, la jeune enfant d'une race immensément vieille. La société de l'île, fidèle à l'Ancien Régime, chante des airs de jadis, songe aux gloires évanouies. Les moussons tournent de leurs doigts humides les pages du livre où s'endort l'Histoire fanée, séchée. *Le passé, l'innocence se mêlent, se confondent*. Il n'y a plus que ce giron chaud, ombreux, cette fourrure où l'on aimerait s'enfourir... Au hasard de ses flâneries dans les rues, entre les maisons aux vérandas engoncées dans la verdure, Baudelaire devait l'éprouver, ce sentiment d'une possibilité impossible, d'une proximité lointaine, le charme jeté sur l'île.

Il ne l'oubliera pas. Dans *Les projets*, il y revient ! « Au bord de la mer, une belle case en bois... Dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle... Oui ! En vérité, c'est bien là le décor que je cherchais... » Qu'il cherchait et qu'il aperçut à Maurice où ce décor se trouve et ne se trouve pas, à la fois certain et incertain. Baudelaire, d'ailleurs, ne se trompe pas, il reconnaît, dans le même texte : « Il faut... que ma pensée soit une grande vagabonde pour aller chercher si loin ce qui est près de moi. Le plaisir et le bonheur sont dans la première auberge venue, dans l'auberge, du hasard, si féconde en volupté. »

Tentons de vivre ! Joseph Conrad appareille, lève l'ancre, part, avec une cargaison de pommes de terre ! Il les vendra, la fortune sourit. Et Baudelaire ? Un jeu

de miroirs brouille l'image de la Malabaraise. Elle se transforme, se métamorphose, mue. Nous ne savons plus rien de précis... Nous tâtonnons, aveuglés comme si nous quittions le soleil pour une pièce sombre. Pourtant, nous sommes au dehors, et nous la revoyons. Elle s'avance « dans la rue déserte, seule vivante à cette heure sous l'immense azur, et faisant sur la lumière une tache éclatante et noire ». Nous l'appelons par son nom. Dorothée ! Nulle réponse. Où va-t-elle ? Chez la dame créole, sans doute, « pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs ». Elle rejoint la demeure mauricienne, la demeure chaude et secrète, tendre, fermée telle une étreinte maternelle. Dorothée... Le chemin tourne. Nous ne sommes plus où nous étions. Dorothée ? Est-elle encore ce qu'elle était ? « Le poids de son énorme chevelure presque bleue tire en arrière sa tête délicate et lui donne un air triomphant et paresseux ». Avons-nous quitté Maurice ? Sommes-nous à la Réunion ? Bien loin d'ici, plutôt. Dorothée, maintenant, tu es « admirée et choyée de tous », non plus esclave, mais dans ta chambre,

... *cette fille très parée,*
Tranquille et toujours préparée.

Ah, « la brise et l'eau chantent au loin. » Dorothée, reviens sur tes pas ! Retourne-toi ! Le poète la suit. Elle se retourne enfin. Elle se nomme. Ce n'est plus Dorothée. Et c'est toujours elle. Ensemble.

« ... dans la rue déserte, *seule vivante* ». Le mouvement s'accomplit. L'esclave innocente est à des lieues de proximité. Il n'y a que buée frissonnante, cette vapeur, mais d'une force, d'un silence de muraille. Le contraire s'offre, lui, *tache éclatante et noire sur la lumière*. Jeanne Duval attend le retour du voyageur, ouverte, béante, sur un lit sordide, là bas, dans le monde occidental, le monde de la culpabilité, où il ne reste plus, sous l'œil des juges, que le maximum de faute à commettre, à *traverser*...

Tout lieu est celui de l'impossible retour, on le sait, mais encore une fois il semble qu'on puisse voir, sur ces rives faites pour le bonheur, l'éden dans une transparence absolue, et cette transparence comme l'interdiction même. Nous ne pouvons plus repasser où nous sommes passés déjà, *nous sommes l'histoire*, et dans les souterrains on nous oblige d'aller d'un point à un autre : du confessionnal à la cellule, sans espoir de revenir... Les hautes roues archaïques ne tournent plus au-dessus des jours de notre vie. Elles sont abattues, symboles détruits du Grand Temps.

La mélancolie que j'éprouvais hier, au « campement » de P., je ne la reliais pas encore à l'escale de Conrad, au séjour de Baudelaire. Elle était exempte de « littérature », indemne.

Non que je me défende de celle-ci. Sous les palmes chaudes du Jardin des Pamplemousses, voici le tombeau de Virginie. Que ce soit un simulacre ne modifie rien. Virginie n'y repose pas, et elle y repose. Victime. Victime d'une mère, d'un

gouverneur, d'une foi. Un faux *ordre* l'a chassée de l'île, éloignée de l'amour, pour la jeter sur les plages de l'enfance, morte et entraînant dans la mort les vivants. Nous te connaissons, Virginie... Et ce que tu pourrais être, je l'ai su, tout à l'heure, chez J. le peintre.

J. m'a laissé seul, avec son modèle. Une petite fille encore, d'âge imprécis. Elle venait de Bombay, elle s'appelait Amana. Dans l'atelier, toujours un bibelot l'arrêtait, elle le déplaçait du bout des doigts, l'abandonnait pour un autre, comme font les chats. Elle me regardait, de temps à autre, à la dérobée. Je la surpris. Elle rit. Je lui fis signe. Elle s'assit près de moi, sur le divan. Elle portait un beau sari violet, bordé d'argent, sur une tunique rouge. Je commençai de la déshabiller. Grave, elle se leva, se dénuda, puis se tint devant moi, se rapprocha, portant ses seins dans ses paumes, des seins ronds, lourds, semblables à ceux des *apsaras*, les seins de l'Inde immémoriale...

Je n'osai toucher à ce miracle, puis la couchai, m'allongeai sur elle. Je ne vis plus que ses yeux charbonnés de kohl, brillants, et la marque rituelle incisée sur son front de jeune animal, un soleil rouge... Rhabillée, elle s'assit à mes côtés, sagement. Elle mit sa main dans la mienne. « Reviendras-tu ? » — « Oui, je reviendrai, je ne resterai qu'une semaine à La Réunion. » Je rougis de ce mensonge. — De La Réunion tu me rapporteras quelque chose ? » — « Ce que tu voudras. » — Elle réfléchit, plissa le front. « Je voudrais une petite montre. » — « Sais-tu lire les heures ? » — « Non. » — « Alors pourquoi vouloir une montre ? » — « Parce que c'est joli. Tu peux m'acheter une montre qui ne marche pas. Moi, je n'ai pas besoin d'heure. »

V

JAI HIND ! *

TRES tôt, d'insistantes, de nasillardes musiques me sonnent une diane impérative. Je me lève, m'habille en hâte. Le concert grince par toutes les brèches du cinéma voisin, déborde le toit de tôle posé comme un couvercle sur un chaudron de serpents. Le boy de l'hôtel se dandine en cadence, hilare. C'est un mariage hindou.

Salle comble. Peu d'hommes. Des femmes, surtout. Assemblée de grand teint : pavois de saris éclatants, polychrome tel un éventaire de pâtissier marocain. Sur la scène, devant l'écran, les officiants — non moins colorés, un vrai « technicolor ». La mariée, à gauche, entourée de compagnes. A droite, le marié, seul, assis dans la pose *Outkatika âsana* de Civa. Des personnages vont de l'un à l'autre, composent de lentes figures. Au centre, le prêtre. J'observe le mime, sans le comprendre, séduit par la retenue, le calme des gestes. Un mystère, dont les phases obscures agissent sur moi comme des passes de magnétiseur.

Il y a, parmi les instruments de l'orchestre, une façon de cornemuse, plus stridente que celle de l'Occident, et son chant soutenu, constant, s'allie à la tessiture légèrement acariâtre, grondeuse en ses meilleurs moments, d'une flûte courte, semblable à la « tanora » des sardanes de Catalogne. Percussion rare ; quand elle explose, le reste se tait. Dévidage d'une mélodie *horizontale*. Soudain, elle se casse net. L'orchestre s'interrompt, à bout de souffle. Des haut parleurs le relaient. Mauvais disques indiens sans intérêt. Je sors.

A mon retour, la cérémonie nuptiale est terminée, mais les invités sont encore dans la salle, on projette des films. Documentaire : le pays natal. Le Gange, vu d'avion. Bénarès — du moins, il me semble. Sur les rives, des foules pullulantes, pulvérulentes, purulentes. Amas, dans la boue du fleuve, de vivants plus émaciés que les martyrs de Buchenwald ou de Dachau. Rues de la ville. Temples. Ordures, immondices, crasse; des enfants parmi ces détritrus. Corps décharnés, à même le sol — si secs, on en ferait du feu. Voici les bûchers, justement, au bord de l'eau... Une cendre, une poussière, un loess d'humains se déposant sur l'Asie — l'Asie...

Carrefour d'une autre ville. Un agent arrête la circulation : une vache sacrée passe, hésite. Un automobiliste — un Européen — klaxonne. Murmure réprobateur,

* Vive l'Inde !

hostile, dans la salle. La vache s'est décidée, les voitures repartent. Maintenant, nous sommes devant un palais, un building à l'américaine. Gros plan : le Pandit Nehru. Il saisit l'un des nombreux téléphones qui sont devant lui, sur son bureau. Applaudissements. Nehru monte dans une luxueuse voiture. *The End*. Le public, debout, hurle son enthousiasme. Jai Hind ! Jai Hind ! Jai Hind !

Le cinéma se vide, comme une poche de prestidigitateur, de mille foulards. Autour, les rues s'illuminent de lanternes processionnaires : les femmes en *sari* de fête. Cette simple pièce d'étoffe drapée est d'une élégance incomparable ; le *sari* ennoblit la marche, la statue dans la souplesse. Le carmin, le vert, l'orangé, le bleu, le blanc de ces voiles, galonnés d'or ou d'argent, sont exaltés par le cuivre mat de la peau, le jais des yeux, l'aile de corbeau des cheveux lisses. La plupart des femmes se couvrent la tête d'une large écharpe de soie versicolore, le *horni*, par quoi se couronne la pyrotechnie. Elles ont, pour bijoux principaux, un anneau de cheville épineux, barbare, le *djange*, et un bracelet de mailles, le *patli*. Dans l'aile du nez, qui a été incisée, elles portent cette étrange greffe : un diamant, une perle, ou quelque strass, quelque bouton de métal, étoiles dont s'éclaire le ciel fauve du visage... Et toujours, même chez les misérables, une dignité, une assurance, une *force*.

Cette force, je la sens irréprouvable. L'Inde m'attire et m'angoisse. Je ne la connais pas, je souhaite y aller, mais est-elle une terre, un pays ? Je la vois sans bornes, en extension comme l'univers. Nos pays d'Occident, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne même, se carrent à l'intérieur de leurs frontières, ne se conçoivent pas sans elles. Sur eux pèse la menace de patries sans limites. La peur du judaïsme, dans l'ancienne Europe, avait-elle une autre raison ? Et celle du communisme, aujourd'hui ? Les luttes ne sont plus de puissance à puissance. Elles sont de puissance à *pouvoir*. Il se pourrait que le temps des puissances fût achevé, que celui des *pouvoirs* commençât. L'Inde, justement, a d'inquiétants *pouvoirs*, contre lesquels on doute que murailles et canons aient de l'efficace... Elle attire. Elle fascine. Ses dieux grimacent, horribles, capables d'une cruauté monstrueuse, et ils sourient, dispensateurs de paix, générateurs et destructeurs, maîtres de douceur et maîtres de mort... O Çiva, dit un hymne, « tes jardins sont les cimetières, les vampires forment ta cour, la cendre des bûchers est ton santal... Ton humeur est sinistre, ton nom l'est également. Tu n'en es pas moins la suprême félicité de ceux qui t'invoquent, ô dispensateur de grâces ! » De tels dieux se révèlent plus complets que les nôtres ; ils sont *aussi* les dieux de la terreur ; ils dansent sur des charniers ; ils abolissent et le Bien et le Mal.

Une des femmes en *sari* entre chez elle. Sur la porte entrebâillée, j'aperçois une chromolithographie populaire, semblable à celle que j'achetai hier dans une boutique du marché. Elle représente Kâli-la-Noire, la tellurienne, l'Energie personnifiée de Çiva. Kâli, selon le *Harivamsa*, est « la mort qui se plaît à déchirer et dévorer les chairs, toutes saignantes et pantelantes, et elle est la splendeur des étoiles, la pitié chez les jeunes filles, le bonheur dans les épouses ». L'image montre Kâli déchainée. La Déesse, à demi nue, porte un collier de têtes humaines, un pagne de mains coupées. L'un de ses pieds écrase la poitrine d'un homme. Elle a quatre bras : le premier brandit un glaive, le second montre le cadavre qu'elle a décapité, le troisième élève le chef de

la victime, le quatrième tient un plateau d'où le sang déborde. Entre ses jambes, un cobra se dresse.

Souvenir. Un aérodrome en pleine brousse, à Morombé, sur la côte sud-ouest de Madagascar. Au bord de la piste, quelques hindoues. Le vent agitait les saris, les découpait en népenthès, emportait plus loin le pollen de ces belles fleurs inquiétantes...

VI

CE QUE PEUT L'INDE

AVANT même d'arriver à Maurice, Dieu sait combien de fois j'entendis parler de la « marche sur le feu » ! A La Réunion, où elle revêt un caractère d'exception, les Hindous y étant peu nombreux, on m'en entretenait déjà. Ne manquez pas d'y assister, me disait-on, vous ne l'oublierez jamais. Mais les descriptions qu'on me donnait de la cérémonie, je l'avoue, me laissaient sceptique, comme furent sceptiques nombre d'amis auxquels je la décrivis à mon retour, et peut-être comme le seront beaucoup de mes lecteurs. Néanmoins, dès mon arrivée dans l'île, je m'informai, demandai si quelque « marche » aurait lieu pendant mon escale. Les Mauriciens répondaient que ce n'était pas encore la saison, car les mois favorables au rite sont ceux du début de l'année — nous étions en septembre. Ils s'en désolaient, persuadés de manquer ainsi aux lois les plus élémentaires de l'hospitalité, tant la leur est grande et frénétique. Pour un peu, mes hôtes se seraient roulés eux mêmes dans la braise ardente, afin de ne pas me décevoir ! Un beau jour, ils eurent la joie de lire, dans un journal, un avis annonçant l'office, ils me téléphonèrent aussitôt la nouvelle.

Dans un journal, direz-vous ? N'allez pas croire qu'il s'agit d'une représentation de « fakirs » ainsi qu'on en voit dans les music-halls du monde entier. Rien de commun. Les avis publiés par la presse ressembleraient plutôt à ceux de nos bonnes familles croyantes, lorsqu'elles convient leurs amis et connaissances à une messe pour le repos éternel de leurs chers disparus. L'annonce ici pourrait être rédigée en ces termes : « L'honorable Rajcoomar Beejadhoor et les siens vous invitent à assister à la *Marche sur le feu*, qui se déroulera le ... à... en l'honneur de la déesse Kâli et pour *La remercier* ». Il suffit donc de lire les journaux, et de se rendre à l'endroit désigné, où chacun est admis. On peut emporter son appareil photographique, prendre des vues. Je note ce détail, pour déjà répondre aux douteurs — dont j'étais — et les avertir qu'ils ne sauraient attribuer les phénomènes que je vais relater à une psychose générale, à un mouvement d'hypnotisme collectif, comme il en est tant aux Indes. Dans ce dernier pays, justement, le moindre Kodak dévoile la supercherie de certains spectacles : le fakir, que l'on a vu grimper à une corde miraculeusement dressée dans le ciel, et de là-haut retomber en rondelles sanglantes, continue, sur la pellicule, à s'épouiller au sol, jambes croisées. Lors des « marches sur le feu », à Maurice, et aux Indes aussi¹³ les images chimiques justifient celles de la rétine humaine.

13 . Le savant Arthur Miles put assister à une cérémonie semblable dans l'Etat de Mysore. Voyez son livre : *Le Culte de Çiva* (Payot, édit.).

Ce ne sont pas, d'ailleurs, des « professionnels » qui foulent la braise, je le signale, mais des particuliers, des gens comme vous et moi. Vous pourriez même faire ce qu'ils font si vous suiviez la « préparation » qu'ils ont suivie : des Blancs ont accompli ce que ces Hindous accomplissent, des chrétiens même. Pourtant, à l'origine, le sacrifice est lié au culte de Kâli, la compagne, on le sait, de Çiva, son Energie, sa *Çakti*. On a imploré de la déesse une grâce — guérison de maladie, fin de stérilité, par exemple — promettant de la récompenser dans le cas où elle consentirait à accorder son aide. Kâli-la-Noire est une divinité sanglante — les Thugs, on s'en souvient, qui inquiétèrent si fort les Anglais environ 1830, se réclamaient d'elle ; ils étranglaient en son nom, c'étaient des assassins mystiques. Kâli, assuraient-ils, leur ordonnait ces sacrifices humains. Elle les avait assurés de l'impunité, à condition qu'ils ne se retournassent jamais pour contempler leurs victimes. L'un d'eux, désobéissant, regarda derrière lui, et vit la déesse se repaître du cadavre : pour punir l'indiscret et punir avec lui les autres, Kâli abandonna ses dévots à la justice des Etrangers. Mais, cruelle et furieuse, maîtresse des batailles, elle est, *en même temps*, la Douce, la Maternelle. Kâli exauce les vœux, quand on l'honore selon ses mérites, lui donne ce qu'elle aime. Or, figure de la puissance tellurienne, elle aime les bûchers. Un hymne admirable ¹⁴ chante : « Parce que tu aimes les bûchers funéraires, j'ai fait un bûcher de mon cœur, afin que tu viennes, ô Déesse sombre, y danser la danse éternelle. Entre en moi, entre en moi, dansant ta danse rythmique, pour que je te contemple, les yeux fermés... » Il y a, me paraît-il, un rapport entre cet hymne et la « marche sur le feu ». A la tardive épouse du solitaire Çiva doit plaire le feu allumé pour elle, et que pour elle des humains affrontent les flammes. De leur côté, ils répètent, sur la braise, sa danse sur le pyrée universel. Auprès de nombreux Hindous, certes, la « marche » relève de l'hérésie ; je l'entendis condamner comme un des excès les plus redoutables du « çaktisme ». Pour moi, le rite s'accorde parfaitement avec la terrifiante Énergie à laquelle on sacrifie.

Hélas, je n'ai pu suivre toute la cérémonie, on s'en doute. Avant même que des humains s'avancent sur la matière en ignition, de nombreux actes sont accomplis, et beaucoup en secret. Il faudrait accompagner les participants depuis l'heure initiale où ils commencent de se préparer, heure qui remonte à plusieurs semaines, pour le moins à sept jours. Le prêtre — le *poosari* — exige, de ceux qui veulent remercier la déesse, un jeûne sévère : ils s'interdiront les rapports sexuels, se contenteront, pour leur nourriture, de bananes, de lait, de certaines plantes — cela n'est pas sans importance — désignées par lui. La pureté est la condition formelle de la réussite de l'entreprise : une femme en période de menstrues ne saurait traverser le feu, elle se brûlerait. La purification du fidèle doit être rigoureuse.

Un bain rituel dans une rivière précède toujours la cérémonie. Au cours de ce bain, un homme plonge sa main dans le limon, en retire le premier objet qu'il trouve. On place cet objet à l'intérieur d'un vase de cuivre, le *lota*. Et ce *lota* est, à son tour, recouvert d'un haut cône de fleurs. Un autre homme se coiffe de cette espèce de mitre luxuriante : c'est « le Conducteur des Âmes ». Le prêtre prononce alors des

14 . Cité par René Grousset, dans *L'Inde* (Plon, édit.)

exhortations, scandées et reprises en chœur, accompagnées de mouvements du corps. Les fidèles entrent, progressivement, en transe. Lorsqu'ils sont « possédés », le cortège se met en route, gagne un temple parfois éloigné de plusieurs miles. Une musique hurlante et continue entretient la saltation des sacrificateurs, bientôt suivis par une foule de curieux. Le « Conducteur des Âmes » précède la troupe. Malgré les voltes et les bonds, qu'il accomplit, le *lota* sur sa tête ne tombe pas : *il n'est pas d'exemple qu'il soit jamais tombé*. Le Conducteur possède d'étranges pouvoirs. Il s'enfonce dans les joues, les lèvres, le nez, la chair, de longues aiguilles, ou encore une sorte de trident, symbole de Çiva. Sur sa langue tendue peut brûler une boule de camphre enflammé.

Le cortège arrive au temple, contourne la pierre où sont figurés le phallus et le sexe féminin, le *lingam* et le *yoni*, pénètre dans la cour. Les invités l'accueillent par des chants, la musique se fait plus envoûtante. On a dressé une échelle : ses barreaux ont été remplacés par des sabres dont le fil aigu est tourné vers le haut. Sur ces lames, des oignons furent enfoncés à demi, nous verrons pourquoi. Plus loin on a creusé dans la terre une fosse, ou se consomment des branches et des troncs. Elle mesure environ cinq mètres de long, deux de large. A l'une de ses extrémités, également creusé dans le sol, un petit bassin, empli d'un liquide blanchâtre : du lait, mélangé à d'autres substances. Voilà le décor, tel que je le vis.

La cérémonie commence. Sans se presser, le Conducteur des Âmes monte, pieds nus, à l'échelle de lames, parvient au sommet, y demeure quelques instants, redescend. Sous son poids, les oignons à demi pénétrés par le fer s'enfoncent, se coupent, tombent, partagés en deux. D'autres officiants l'imitent, sans plus se blesser.

Après cette première épreuve, ceux qui vont exprimer leur reconnaissance à Kâli s'alignent derrière le prêtre, au bord du brasier. On pilonne alors les bois flambants, de façon à obtenir un lit de braise épais de plusieurs centimètres. La chaleur qu'elle dégage est intense. Les curieux doivent se tenir à distance, pour n'être pas « rôtis ». La musique ne cesse de glapir. Le prêtre psalmodie un discours aux périodes monotones. On lui ôte du chef le cône floral qui cache le *lota*. Il choisit une fleur dans le savant échafaudage. Il la jette sur la braise, se penche, observe sa combustion. *On m'assure que la fleur ne brûle pas*. (Je n'ai pu vérifier). Le prêtre la ramasse, la pose gravement dans l'une de ses paumes, l'élève vers le ciel. Puis il se tourne vers ceux qu'il a conduits jusqu'ici.

Ils étaient treize, ce jour-là. Tous vêtus d'étoffes jaunes, qu'ils firent auparavant macérer dans du safran. Ils se balançaient en cadence, les yeux au ciel, extatiques. Le Conducteur des Âmes, dont le rôle est justement d'aider les croyants, prit par la main le premier, un homme d'une quarantaine d'années, l'exhorta. L'homme remonta son *dhoty*, se déchaussa. Il avança un pied, puis l'autre. Il traversa le brasier ardent. Sans nulle hâte. Comme s'il passait sur un tapis d'épaisse laine écarlate. Après quoi, il baigna ses pieds dans le bassin de lait. Déjà, un deuxième le suivait, à son tour suivi par un adolescent, qui marchait les bras étendus, on eût dit en état de lévitation. Vint

un quatrième. Il hésita. Le conducteur l'encouragea. Il se décida. A peine eut-il posé le pied, il fit un bond en arrière, un saut de chat électrisé, poussa un cri aigu, se sauva, bouscula les curieux, disparut. Le prêtre prononça quelques paroles, sans doute pour rassurer les autres. Avaient-ils besoin de l'être ? Nullement. Ils allaient de la terre au feu. Ce fut le tour d'une femme. Enceinte, elle portait un ventre énorme, et dans ses bras tenait un enfant. Ses pieds larges écrasèrent la braise. Puis elle les trempa dans le lait, aspergea de ce liquide la tête de l'enfant qui — cependant que le cœur des spectateurs battait, — demeurait, lui, indifférent. Indifférents, lointains, les derniers défilèrent. Comme s'ils étaient « ailleurs » et de ce fait, à l'abri de la brûlure. Après un ultime discours du prêtre, la cérémonie s'acheva. Kâli-la-Noire était remerciée.

L'office avait commencé au déclin du soleil. Maintenant le soir s'emparait du monde. A l'intérieur du temple, des bougies soulignaient d'ombres courantes les traits convulsés de statues horribles, monstrueuses, gesticulantes parmi des cônes de fleurs tressées : la douceur de l'Inde s'unissait à un bestiaire tératologique dans une même nuit éternelle. Le brasier s'éteignait en crépitant, déjà s'entourait d'une grise marge de cendres. Des Hindous les ramassaient, les enveloppaient dans des linges, les emportaient pieusement comme une matière sainte.

Un homme passa, de ceux qui avaient marché sur le feu. On lui demanda comment il avait pu franchir le brasier. Il parut sortir d'un songe. « J'ai vu Kâli », dit-il. « Elle était devant moi. Elle avait, dans les mains, son écharpe. Elle m'a regardé. J'ai baissé les yeux. Et j'ai vu, sur le feu, l'écharpe de Kâli. Alors je me suis avancé sur l'écharpe. »

Nous le priâmes aussi de nous montrer la plante de ses pieds. Il nous la montra. Nous ne vîmes rien. Ses pieds ne portaient pas la moindre trace de brûlure.

VII

L'ŒIL DE BICHE

LA silhouette se tenait devant moi. Une membrane nous séparait. Il y avait, entre nous, de la buée, un de ces brouillards qui paressent au matin sur les champs, je ne sais quelle vapeur. Je pouvais me rendormir. Ou plutôt continuer à dormir, ce n'était qu'un rêve, pas davantage.

La brume se dissipa, la blancheur se déchira, se leva d'un seul coup bref, en rideau de guignol. La mise au point se fit. Le garçon d'hôtel nouait la moustiquaire. Sur le bord du lit, une théière des plus britanniques fumait, entourée de biscottes. Était-ce l'heure ? Je consultai ma montre. Quatre heures et demie. La colère s'empara de moi. Pourquoi me réveillait-on si tôt ? Il avait été décidé que l'on m'appellerait à cinq heures trente. Durement je semonçai l'intrus. « On m'a dit comme ça ». L'indien s'incline, s'en va. Sur le pas de la porte, il se retourne, imperturbable « La voiture déjà en bas ».

Plus d'espoir ! « Ils » m'ont volé une flaque de sommeil. Quand pourrai-je dormir une nuit, une vraie nuit, étale, océanique ? Pas ici, non, pas ici. Inutile de me leurrer. Ma mauvaise humeur est comble. L'île Maurice ? O Defoe... L'île où l'on vous étreint, si vous êtes français, à vous faire, mille fois le jour, périr, je n'exagère pas, d'étouffement. Impossible de respirer. Impossible de bien voir l'île, tant les insulaires vous capturent, dès l'arrivée, et vous ficellent de fleurs, de prévenances, d'amabilités, de caresses, et vous ligotent, vous amarrent de dons, de congratu, de déclara, de proclama, de liba, de récep, d'affec, d'adula-tions. Ils vous exténuent de tendresses, vous dépouillent à force d'offrandes. Vous vident en vous gavant. Vous encagent de cajoleries. Vous rompent de réunions. Vous décollent d'accolades. Brisé, désesparé, des flots de mains tendues vous submergent, vous faites champagne de toutes parts. Pensez, vous êtes, pour les Mauriciens, cette créature inestimable, providentielle, fabuleuse : un Français, et qui vient de France, et qui est à Maurice ! Vous n'échapperez pas au *Hard Labour* de l'amitié. C'est, ici, la torture par la fidélité.

Il y a des cerfs, à Maurice. Et la chasse aux cerfs a valeur d'institution nationale. Un privilège, non moins, à quoi se reconnaît « la société ». On vous invitera donc — forcera, dans le cas, serait plus juste — à une chasse. Et pour vous montrer des cerfs. Et pour vous honorer. On ne néglige rien. Voilà pourquoi je suis réveillé, ce matin, à quatre heures et demie, plus tôt qu'il n'était prévu, parce qu'on a décidé, au dernier instant, de me gratifier d'une heure supplémentaire de spectacle — par gentillesse, par hospitalité, par amour.

Je me regarde dans la glace du lavabo. Je suis blême de fatigue et de hargne. Je ne me raserai pas, là ! Ça leur apprendra. Allons, tu te raseras, ils sont si aimables, si accueillants... Je me rase. Qui plus est, je déteste la chasse. Je la hais depuis des millénaires. La glace s'ouvre sur un informe pâtis normand. Quelque part, du côté de Caudebec, ou du Marais Vernier. Chaleur d'un septembre affalé. Pas d'ombre, les peupliers là-bas, au fond. à l'horizon. La réverbération m'abrutit. Une masse est devant moi, tremblotante dans l'air surchauffé comme de la galantine lourde, Les herbes ne se relèvent pas sous ses pas. L'oncle. Un Fouchet de la pure espèce. Une tonne sur les coquelicots. Il a fallu que je l'accompagne. « Tu iras avec l'oncle. Pas de discussion. » L'oncle Gustave m'ordonne de le suivre, semelle à semelle. Pourquoi ? Parce que. Plus tard, au déjeuner, chez la mère Ouin., il se pavanera : le gosse boit comme un homme. Eh, m'sieu le Maire, 'tient drôl'ment l' coup vot' neveu. L'oncle s'ébranle. Je le suis. Sa gibecière, déjà lourde, hélas — on suspendra les victimes au dessus des tinettes, au retour, afin que les mouches bleues les mûrissent — lui donne de grandes tapes encourageantes sur un fessier de lune à ras de terre. Son odeur de transpirant gros homme m'encapuchonne. Je traverse les prés dans cette cloche de relent à la façon des araignées d'eau qui plongent dans une bulle. De temps à autre, l'oncle crache, à gauche. Du revers de la main, il balaye la sueur de son front, j'en reçois des gouttes. Il pète, jambes écartées. On s'arrête, soudain, pour pisser. Je m'arrête aussi, derrière lui, écoeuré. Ah, il met en joue, tire. Bon, il a dû se descendre lui-même. Il n'y a plus d'oncle Gustave, plus d'exhalaison, plus de gros homme, plus de pâturage. Métamorphose. Dans la glace, un Indien s'incline. « La voiture déjà en bas. »

Il pleut. Il pleut toujours à Curepipe. Je me demande s'il se fait qu'il n'y pleuve pas. La pluie lessive, avec conscience, un bâtiment d'aspect pénitentiaire : le Royal Collège, en face. La voiture est là. Une jeep. Idée admirable, par ce temps. Rien ne manque à la fête. « Monsieur m'a dit de dire à Monsieur que Monsieur attendait Monsieur à l'église où ces Messieurs sont à la messe pour les Messieurs qui vont à la chasse chez le Monsieur. » De mieux en mieux. Sur ce, le véhicule démarre. Quatre cent cinquante mètre plus loin, il s'arrête, trouve une place parmi d'autres automobiles diverses. Naturellement, ils s'abusent, s'ils imaginent que j'irai à « leur » messe! Je descends. Je jette un coup d'œil à l'intérieur de l'édifice. Estimable spectacle. On prie ferme là dedans. On officie dur. Le cerf serait il fauve sanguinaire ? De mortels dangers guetteraient ils ces braves ? Trêve d'ironie. Mais le diable m'emporte si pour le moins, in petto, d'aucuns ne sollicitent pas du Tout Puissant un joli massacre de ses créatures ! Ite missa est. Vous êtes bénis, valeureux tueurs. Amen. Tout le monde ne peut être François d'Assise. Départ.

Je, dans l'Association pour la Défense des Cerfs, m'engage. La jeep, elle, s'engage dans des chemins creux. Et mon hôte, lui, dans un monologue. Il n'est pas de Maurice, mais de la Réunion, alors il prend l'avion pour venir à la chasse ici, chaque week-end, parce que, vous savez, les cerfs, à La Réunion, c'est rare, il y en a, mais pas beaucoup, dommage, il ne s'en console pas, parce que La Réunion, sans parti pris, c'est plus beau que Maurice, quoique Maurice, etc. Je me verrouille. « Aimez-vous la chasse ? » Je me cadenasse, obstinément. Mon hostilité transforme le véhicule en bloc qui troue la nuit et la pluie comme un obus.

« Dites-moi, grincé-je pourquoi exterminerez-vous les cerfs ? » Mon compagnon s'ébahit : « Si on ne les tuait pas, mon bon monsieur, ils en feraient, des ravages, ils dévoreraient les plantations, il ne resterait plus une seule canne à sucre, vous ne savez pas, et puis ça se multiplie, cette sale bête, et ça prolifère, *pire que les Indiens*, tenez... » Il doit avoir raison, cet homme. Sa guerre est juste. Encore une guerre du Droit et de la Civilisation. Je repars à l'attaque : « Au moins, en mangez-vous du cerf ? » - « Un peu. La chair est fine. Et puis on en donne beaucoup, aux rabatteurs, aux pauvres, à ceux qui ne peuvent aller à la chasse... » La charité est une grande chose. Mon interlocuteur m'interroge : « Pourquoi la chasse ne vous intéresse-t-elle pas ? » Elle devrait, en effet, m'intéresser. L'oncle Gustave, sorti de sa tombe, approuve, radieux sur fond de pâturage. « Elle m'intéressera le jour où le gibier, de son côté, aura des armes ». Cette fois, et définitivement, la jeep est un carrosse de mutisme. Le Réunionnais rejoint l'oncle Gustave dans son cimetière normand pour la traque aux vers de terre, ultime cynégétie des chasseurs défunts. D'infinis troupeaux de cerfs défilent devant l'Eternel, intercèdent en ma faveur, réclament ma sanctification. Je m'avance derrière leurs bois, comme le justicier de Macbeth derrière des frondaisons de Dunsinane, shakespearien.

Nous sommes au rendez vous. Affluence. Il y a ceux qui n'oublient pas les lois de l'élégance. Et ceux qui n'ont, farouches, cure que de curée. Il y a la chasse en dentelles, et l'autre, en dents de scie. Je me rencogne, refuse un fusil. Je regarderai, puisque je suis là. Je boude, rabroue même le Consul de France, que pourtant j'estime fort. Ils sont miel. Je suis vinaigre. Vengeur. Le jour s'est levé. Avec mauvaise grâce, lui aussi, et faute de pouvoir faire autrement. Je l'en félicite. Mais je ne félicite pas la pluie : elle vient de cesser.

Le lieu — le *chassé* — s'appelle Tamarin. Des montagnes l'entourent. L'une, « le Téton », s'ingénie à mériter son nom. Un petit massif, sur ma gauche, a des formes étranges, de ces formes hallucinantes propres à Maurice. Cris. Les rabatteurs. Ils attendaient sur les hauts. Ils vont descendre maintenant, ratisser les pentes. De leurs bâtons, ils frappent sur les troncs, fouillent les fourrés, délogent le gibier. Ils hurlent une espèce de cri apeurant. *Tiou-Lahaaaa*. L'écho le répercute, l'allonge en grappes sanglotantes, l'engloutit entre deux vagues de terre comme la pierre d'un ricochet sur l'eau.

On a disposé les chasseurs de telle façon que les bêtes, affolées, ne puissent en débouchant, échapper aux balles. Les plus favorables emplacements sont pour les invités de marque : on leur réserve l'honneur du crime parfait.

Je suis, pour ma part, « en chute » avec Guy D., à l'un des endroits où les animaux *doivent* passer. Une rustique plate forme de branches est installée dans un arbre. J'y grimpe. Mon coéquipier reste au sol, anxieux. Il est charmant, élégant, cultivé ; il n'ignore rien de la vie de Paris, où il se rend chaque année. Et les sandwiches qu'il a apportés sont délectables. Je suis sur le point de me détendre. « Là! s'exclame-t-il, là ! Regardez, là-haut, sur la montagne, à droite ! » Près des crêtes, en effet, je vois un léger nuage qui court, jaunâtre, avec des taches plus sombres, rousses,

brunes, un train de feuilles d'automne dans la poussière. « Joli troupeau. » Premier coup de feu. Cris des rabatteurs. Autre coup de feu. Série de détonations. Silence. De nouveau, le thrène, *tiou-lahaa* — plus aigu. Guy D. trépigne : « Pourvu qu'ils les aient. » Une bruine suinte du matin gris. On enveloppe les sandwiches.

Les bêtes sortent des taillis. Si proches, les pauvres folles. Je me noue. Guy D. épaule, vise. Elles se rapprochent. Nous sommes au tir forain. Hululation des mulâtres, qui tombe d'étage en étage, corps flasque — ce parachutiste, « descendu » au-dessus d'Alger, pendant la guerre, les balcons le brisaient, le rejetaient...- *Tiou lahaaa, tiou lahaa*. Mon compagnon ne se hâte pas. Les autres chasseurs, à leurs postes respectifs, ne tirent pas. Ils nous laissent cette proie, sans doute, certains pestant contre moi qui n'ai pas de fusil, a-t-on idée. Les bêtes défilent au petit trot sur notre gauche. Elles ne se pressent pas, elles non plus. Le monde s'alentit. On ne les ratera pas. Le corps de Guy D. tourne, vire, suit la cible. Elles glissent, les herbes masquant leurs pattes, silhouettes de carton d'un stand. Mon congénère s'arc-boute. Il me regarde, abaisse son arme, sourit. « Non. Ce n'est qu'une biche, avec ses faons. Il est défendu de tirer sur les faons. » — « Et sur les biches ? » — « On nous permet d'abattre *une* biche. » — « Pas davantage ? » — « Non. Et un daguet, au plus. » Vociférations, sur les paliers inférieurs de la montagne, déjà. «... *En principe* ».

Maintenant, les bêtes, forcées, giclent. Les fusils claquent, de partout. L'espace porte des colliers de dents, tel un chef cannibale, des crânes à la ceinture. Un cerf, atteint par les fusils d'une « chute » voisine, agonise. Le mufle au sol, le corps en diagonale, à la façon d'un vaisseau qui sombre par la proue.

Il demeure ainsi, longtemps, s'enfonce, disparaît, puis ressurgit, la croupe s'agite, se tord en soubresauts désespérés, personne ne l'achève, on n'a pas le loisir, il faut abattre les autres, tirer vite, on lui accorde pour dernière liberté cette dispute avec la mort, de se mesurer à elle, andouiller à andouiller, comme il faisait naguère avec les autres mâles pour une femelle, à l'époque du rut, enfin la croupe s'effondre, le mufle se relève, les bois tentent de s'accrocher à la poussière blanchâtre du ciel, les crampons n'ont pas prise, la bête coule, racines en l'air. Deux diagonales. Le temps d'un X sur le vide.

Mon compagnon a déjà deux trophées. Et déjà, les rabatteurs apparaissent sur le pourtour de l'aire du sacrifice. Ils ne crient plus, c'est inutile. La chasse se termine. Je songe au cerf sur lequel Cranach assied ses Dianes dévêtues, flancs doux, sofa de velours tiède sous les fesses nues de la déesse — et parfois son bras repose sur l'accoudoir des ramures... Une biche, solitaire, accourt vers nous, nullement apeurée, confiante. Elle s'arrête, étonnée. Guy D. recharge son arme. Je sais. Ce sera sa biche. La biche *permise*. Il y a *droit*.

Je me penche. Pas tout à fait morte. Les pattes se cambrent, se détendent, se brisent. Le poil est chaud. Les yeux vivent encore. Ils gardent leur étonnement, leur confiance, leur tendresse. Puis ils s'embuent, pleurent. Une taie les envahit, les recouvre, les pâlit, les éteint, les pétrifie. L'innocence du monde agonise dans le

remous des meutes.

Il n'est plus, dans cette prunelle, naguère vaste comme le monde, qu'un minuscule éclat. Une île que la mer va noyer.

Oui, Mauriciens, une île...

CINQUIEME PARTIE

LA FIN DE L'INNOCENCE

I

LES « VILLES » D'AFRIQUE

EN comparaison de Douala, Brazzaville semble une réussite de l'urbanisme, mais elle perd cet avantage si l'on passe à Léopoldville. Il y a moins de différence entre les deux premières qu'entre la capitale de l'A.E.F. et celle du Congo Belge. A Douala, certes, on est surpris par le nombre des constructions en cours, des échafaudages, cages vides dans la pluie chaude. L'agglomération camerounaise bourgeoise hâtivement sous le gris d'un ciel de Toussaint constante : un vrai far-west et l'on s'en félicite — mais dans quel désordre, cette croissance ! Une ville naîtra-t-elle jamais de cette prolifération de forêt équatoriale ? On me montre des plans, on m'en assure, je veux le croire... Pour l'instant, je vois un chantier bouillonnant, et brouillonnant, bien plus.

J'éprouvais une autre impression à Brazzaville. Ses quartiers africains, Baongo, Poto-Poto, me paraissaient dessiner, répartir les quarante deux tribus qui la peuplent en îlots nets, où les cases s'entourent d'enclos larges, pas trop encombrés de détritiques. On me montrait le nouveau Baongo : les évolués y habitent des maisonnettes « en dur » comme on dit là bas, construites par des coopératives ou des sociétés indigènes, — somme toute, pour des prix « raisonnables » variant de 300 à 600 000 francs C.F.A. Enfin l'église Sainte-Anne du Congo résumait à mes yeux l'effort de Brazzaville. Elle était encore inachevée — le clocher arrêté dans son élévation, le chevet en construction — mais je devais reconnaître, bien que je ne partageasse point l'esprit qui la dicta, son importance, et qu'elle était habilement appropriée aux coutumes des catéchumènes, des récents convertis. Le dessin des bancs s'inspire des sièges de chefs, l'ogive, très aiguë, rappelle le fer de la sagaie ; le monument ressemble à une pirogue retournée, etc. Lors des « messes de piroguiers », on y bat le tam-tam. Et je vis une fois, dans la nef, les fidèles s'agiter à peine moins qu'ils ne l'eussent fait, en pleine brousse, autour du sorcier...

Puis, un jour, je me rendis au *beach*, l'endroit dominé, par un haut fromager, où l'on s'embarque pour Léopoldville — « Léo », abrège-t-on. A mesure que nous traversons le Stanley Pool, escortés de cormorans, dans le grondement des proches rapides, parmi des lambeaux de terres noyées dont émerge seulement quelque verdure, — les « colonies portugaises », les appelle-t-on plaisamment ! — je voyais se préciser des installations portuaires, se dessiner des grues en files, et près d'elles, ces navires à étages, parents des *sternwheels* ou des *show-boats* du Mississipi, blancs, semblables à cette pâtisserie dénommée « soupe anglaise ». Les bateaux de Brazzaville n'étaient pas si luxueux ! Nous accostions, et après la raide petite côte du débarcadère, je me trouvais dans une cité d'Europe. Rues asphaltées, « autostrades » à double circulation,

avenues où roulaient des automobiles américaines du dernier modèle, hautes maisons orgueilleuses, résidences cossues de Kalinda, quartier d'usines fumantes — le Congo Belge possède la seule industrie de textiles bien équipée de l'Afrique Centrale — voilà ce que je découvrais, ce que me montrait, guide fervent, mon ami Labrique. Nous virions parmi les allées d'un hôpital jardin, glissions sur une spacieuse chaussée, vers un lourd monument de bronze épais: celui du Roi Léopold II, qui donna le Congo à son pays. Que pouvais-je dire ? Rien ne manquait. Et, chez les Européens, quel confort ! Léopoldville sent l'argent, comme Lausanne les souverains en exil, New-York la solitude de l'homme, Paris la « matière grise ».

A mon retour, de l'autre côté, Brazzaville se présentait comme un terrain vague, vaste, trop vaste, aux constructions séparées par d'excessives distances, l'Hôtel des Postes à un extrême, le Gouvernement Général à l'autre, alors qu'il eût fallu, sans doute, grouper les bâtiments d'utilité publique, et construire autour d'eux, partir d'un centre, selon la méthode de Lyautey. Où trouver, à Brazzaville, des promenades en bordure du fleuve ? La « corniche », qui conduit aux rapides et à cette proche vallée du Djoué où dorment des crocodiles non loin des pirogues surchargées de passagers, est une piste bossuée, montueuse, à sens unique... L'on envisageait seulement alors, en 1950, d'y élever des demeures. Nous avons vingt-cinq ans de retard, au moins, me répétais-je. Et pourquoi, par exemple, la compagnie de vedettes qui assure le service entre les deux rives est-elle belge ? Même les détails me navraient. Fût-on peu nationaliste, on s'irrite.

Après avoir parcouru l'A.E.F., je devais, au Congo Belge, faire des comparaisons qui n'étaient pas souvent en notre faveur... Je songe à Costermansville. Les Belges y ont établi, à 1 500 mètres, d'altitude, une petite ville de repos, dont le confort ébahit. Elle tient de la « little town » américaine par sa « Main Street », où les cinémas, les bars, les « inns », les vitrines, les agences de tourisme — oui ! — demeurent éclairés pendant la nuit, *a giorno*. Et par le luxe des résidences, des hôtels, elle peut rivaliser avec les villégiatures italiennes ou suisses — l'horlogerie et la bijouterie helvétiques, d'ailleurs, y scintillent sous des flots de néon ! Cost est à la pointe sud du Kivu, lac incisé de presqu'îles, bague de vertes élévations, dominé par le lointain fronton fumant des volcans du nord. Lieu de climat si doux qu'il attire les coloniaux, et aussi les métropolitains riches, qui s'y établissent, investissent des capitaux, avec la quasi certitude que là, du moins, ils seront à l'abri et de la guerre et du communisme. Cost est l'un des espoirs du capitalisme belge. Une création de l'argent inquiet.

L'argent. Ce mot nous met dans la voie de la justice. Le Congo Belge est riche. Il possède les plus importants gisements cuprifères de la terre ; la seule province du Katanga produirait assez de radium pour satisfaire à la consommation mondiale. Et que dire des autres ressources minérales ? Étain. Charbon. Diamants. Or. Ce vaste territoire a plus d'unité que notre A.E.F. : il ne comprend pas des régions aussi diverses que la forêt du Gabon et le Tchad saharien, il ne souffre pas d'une telle disparate. Au reste, il est deux fois plus peuplé : la densité de sa population est de 4,60 au km², contre 2,74 en A. E. F. Même rapport du simple au double en ce qui concerne les Européens : 20 000 chez nous, 44 000 chez nos amis; Brazzaville en comptait à peine 5000 en 1950, Léo presque 8000. Ce sont là, selon l'expression populaire, des

chiffres qui parlent.

L'A.E.F., répondra-t-on, a des richesses considérables, et l'inventaire n'est pas achevé. Soit. Encore ne faut-il pas craindre de rappeler certaines évidences, et celle-ci particulièrement : *la Belgique n'a qu'une colonie, au lieu qu'il se pourrait que nous en eussions trop*. Et n'avons-nous pas fait surgir, de marais déserts, en moins de trente ans, le port de Pointe-Noire ? Brazzaville, d'ailleurs, vit son âge ingrat. On pense, devant elle, à l'allure ridicule de ces garçons dégingandés, si vite montés en graine que leurs habits sont trop courts, les manches de leurs vestes découvrant des avant-bras en pattes de poulet. Ne serait-il pas plus équitable, pour ces raisons, et d'autres encore, de comparer l'opulente Léo aux villes d'Algérie ou du Maroc ? Alors...

J'ajouterai que, — pour le voyageur, du moins — Brazzaville a ce charme : elle est encore l'Afrique.

Qu'on m'entende bien. Je ne reproche pas aux Belges de reconstituer, sous l'équateur, une petite Belgique, avec des maisons dignes de l'Avenue Louise ou de Tervueren ! Un tel procès, il faudrait l'intenter à tous ; aux Français d'A.E.F., aux Anglais du Kenya qui multiplient, dans la banlieue de Nairobi, cottages et manoirs. A Tananarive, d'aucuns ne craignent pas d'abîmer un beau site en y plantant force villas « basques » ou « provençales ». Personne n'a su trouver un vrai style colonial. Les Européens emportent leurs carapaces avec eux. D'ailleurs, grâce aux transports de plus en plus rapides, les « colonies » sont à portée des métropoles. Dans la grande banlieue, quasiment. Or, si nous savons construire des villes, — ou plutôt : conserver l'héritage de nos vieilles cités — nos banlieues témoignent le plus souvent, d'un mauvais goût, d'une prétention qui l'emportent sur le confort et l'élégance. Mieux vaut fermer les yeux, aux sorties de Paris.

J'en reviens à mon propos. Si Brazzaville est encore l'Afrique, c'est que les Africains y sont. Ils sont partout, et pas seulement dans leurs quartiers, à Baongo ou à Poto-Poto. Prenez l'autobus, vous êtes avec eux, vous les côtoyez. Au Congo Belge, pour un blanc résolument ennemi des préjugés de race, la ségrégation — quel euphémisme m — provoque malaise et révolte. On m'assure que les Noirs de Léopoldville ne peuvent circuler à toute heure dans certains quartiers, s'ils n'y sont appelés par des besognes précises. Est-ce vrai ? Je le crois sans peine. Il suffit de traverser le Pool : les vedettes belges sont divisées en deux compartiments. L'un, confortable — à l'avant, si je ne me trompe — est réservé aux Européens. Dans l'autre s'entassent les Indigènes. Et les tickets stipulent ce cloisonnage, où l'on retrouve l'odieux *colour bar*.

Évidemment, je n'oublie pas ce que les Belges font pour les Noirs. J'ai vu leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs restaurants à bon marché pour les travailleurs, oui. Mais c'est bien la moindre des choses. Et leur « paternalisme » ne se double pas de cette tentative d'assimilation — très modérée, au vrai — qui caractérise la politique coloniale française. Je lis, dans le *Bulletin de l'A.E.F.* : « Cette année (1950) a été reçu à Brazzaville le premier bachelier africain ayant jusqu'à l'École des Cadres suivi le cours régulier des études officielles. »

Cela se passe de commentaire. Et définit deux attitudes, clairement.

II

LE FOND DU PROBLEME

BRAZZAVILLE. Ce matin, je m'emporte contre le boy. Il n'a pas tenu compte de ce que je lui ai demandé vingt fois : laver à grande eau le sol de ciment, et non pas y tracer, d'un arrosoir artiste, des « huit » incapables de gêner le moindre cancrelat.

Le voici revenu et qui accomplit sa tâche, me regardant craintivement du coin de l'œil, tout humble. Non seulement ma colère tombe, mais encore la soumission du Noir provoque en moi un malaise, une mauvaise conscience peu soutenables. De cette soumission, je suis l'auteur. Le sentiment d'une faute m'envahit. J'ai rudoyé ce garçon, et, dans mon irritation, *je l'ai tutoyé*. Jusqu'à présent, je le voussoyais toujours, le traitais avec civilité, lui serrais la main. C'était une façon de protester contre les manières de trop nombreux Blancs à l'égard des Indigènes, de leur signifier mon indignation. Devant mes congénères, j'affectais un strict respect envers ceux qu'ils jugent inférieurs, sans me soucier des remarques ou des plaisanteries. Or, je me suis conduit comme ils se conduisent, et je m'aperçois qu'il y avait de l'affectation — je l'ai écrit — dans ma conduite. Me voici donc au plus fort d'une crise morale, sans que je sache trouver une solution qui soit sincère et atteigne à l'objectivité.

Certes, il y a le recours aux principes ! J'ai obéi à un mouvement de mépris, je suis coupable, tous ceux qui agissent ainsi sont à condamner. On pourrait s'en tenir à cela, se borner à cette rigueur. Mais elle me semble facile, sinon confortable, dans la mesure où elle exclut une certaine justice. Ma violente admonestation avait sa raison d'être : sans elle, l'hygiène de la case était compromise — et l'hygiène doit être tyrannique dans ces régions. En outre, le boy, sa paresse naturelle exceptée, ne pouvait avoir de cette nécessité la même idée que moi, voire une idée tout court. Nul moyen de nous entendre, de nous rejoindre. Si je voulais obtenir quelque chose de lui, je devais le forcer, le contraindre, les conseils amicaux s'étant révélés inefficaces.

Ne nous y trompons pas, l'incident, à le bien considérer, est d'importance. Il ne s'agit pas d'un petit fait. Il s'agit du fait colonial. Au moins, tel qu'il est sensible au cœur.

« On nous interdit l'usage de la garcette. Bon. Et les anciennes méthodes paraissent monstrueuses. Soit. Mais, sans la garcette, je connais des tribus entières qui seraient mortes de faim. C'était la seule façon de les obliger à cultiver leur manioc. Croyez moi, où j'étais, il n'y en avait pas d'autre. »

Celui qui me parlait ainsi appartenait à la génération des « vieux » coloniaux. Il avait été administrateur dans tous les secteurs de la forêt, y compris les plus arriérés, les plus hostiles, les plus pénibles. Était-il ce que nous sommes convenus d'appeler une brute coloniale ? Je ne puis le croire, le juger de la sorte. On lui doit — construit quasiment de sa propre sueur et presque sans crédit — un hôpital de brousse. Dans les régions où il exerça son autorité, la trypanosomiase recula, le paludisme aussi. Je n'ai jamais constaté, dans ses propos, d'aversion à l'égard des Indigènes, il s'en faut. En revanche, j'entends les paroles de quelque jeune administrateur, débarqué avec des sentiments incomparablement plus « humains ». Elles étaient déjà, ces paroles, désabusées, amères. Et, en définitive, plus hostiles aux Noirs que celles de son prédécesseur de l'ancienne école.

Devant certains traitements, la fureur vous saisit. A Bangui, j'entre dans l'un des deux restaurants de la « ville ». Un boy se précipite, me conduit à une table. Survient le gérant, un Blanc. Il fait pivoter le garçon sur lui même, et vlan vlan, le gifle. « S'pèce de sale con ! Depuis l' temps que j' t'le dis, t'sais donc pas que c'te table est retenue ? » Le Noir se tait. L'autre lui botte le derrière. Je proteste, me lève. Le Blanc s'excuse : « Y a pas d'aut' moyen de lui faire comprendre... » Devant ma résolution de quitter l'établissement, il n'insiste pas, hausse les épaules. Je ramasse mes affaires. Le gérant explique le cas aux clients d'une table voisine : « Oh, faut pas s'biler. D'ailleurs, il m'a l'air d'un nouvel arrivé, c' monsieur. Ça lui passera ! »

Le « ça lui passera » du gifleur de Bangui m'obsède, ce matin à Brazzaville. Est-ce que, vraiment, « ça » m'a passé ? Non. Pourtant, si j'étais ici depuis dix ans, et pas en voyageur, afin d'y gagner mon pain, verrais je le problème avec d'autres yeux ? Je n'ose me répondre... Hier, Mme P., une assistante sociale, me tenait des propos dont je ne saurais contester la sincérité, fondés comme ils étaient sur une expérience généreuse. « J'ai pensé comme vous, ressenti ce que vous ressentez je m'indignais de ce que je voyais. Au début. Après quoi, ce fut la déception. *Les Noirs ne répondent pas*. Ils sont ingrats. Je n'ai pu me défendre du mépris, moi non plus. Aujourd'hui, je suis indifférente... Mais l'indifférence est peut être ici la forme de la patience, pour ne pas dire de l'espoir... »

Quel désenchantement dans cette confession ! On y découvre déjà le fond du problème. On le découvre aussi à travers les contradictions de certains. Je pense à mon ami L.C. Très pur militant socialiste, il est venu en Afrique Équatoriale après une vie âpre, courageuse, après avoir partagé la misère des faubourgs déshérités de Paris. Ce passé prolétarien le rend parfaitement sensible à la condition des Indigènes. Il est acquis à leur cause. Il ne doute pas que son parti améliorera leur sort. Je lui montre des photographies de la cérémonie de guérison, à laquelle j'assistais en Oubangui, et dont j'ai déjà parlé. « Ce sont vraiment de pauvres types », me dit L.C. en hochant la tête. Et son jugement ne concerne pas les pratiques de magie. L'apitoiement dédaigneux de cet homme de cœur me navre davantage, me désole plus que les déclarations d'un « colonialiste » convaincu.

Nous en sommes donc là, — devant une barrière infrangible ?

III

LE MAL « PETIT BLANC »

« **L**LS ne comprennent pas que les choses ont changé ».

Tels sont les termes employés par beaucoup, qui là-bas se prétendent « progressistes », pour condamner les *vieux coloniaux* et leurs façons d'agir. Phrase horrible : la fausse générosité s'y laisse voir à nu. Elle signifie qu'on ne peut plus se permettre aujourd'hui ce qu'on se permettait hier. Qu'il faut être prudent, habile. Ces mots n'ont pas d'autre sens. Et l'on y chercherait vainement la moindre trace de *respect*.

Qui donc a pris la suite du négrier ? Certaine propagande politique s'empresse de nous renseigner : le planteur, le chef d'entreprise, l'industriel, l'administrateur, le haut fonctionnaire colonial, voilà, d'après elle, les bourreaux. Certes, il ne saurait être contesté que, parmi ces derniers, d'aucuns ont commis, commettent encore — et sans doute commettront toujours — des exactions, des abus de pouvoir, ces fautes seraient elles aujourd'hui d'exception. Pourtant, l'outrage, la brutalité ne viennent pas de ce côté. Au risque de provoquer le pieux scandale des croyants, j'ai le devoir de préciser qu'un Indigène est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, rudoyé, maltraité, injurié par des Blancs qui appartiennent aux classes les moins favorisées de la société. Il suffit d'écouter un contremaître sur un chantier, un commerçant dans sa boutique¹⁵, un ouvrier spécialisé chez lui, de les entendre commander à leurs « inférieurs » de couleur, pour déterminer, de façon définitive, et sans conteste, où se trouve l'ignoble mentalité colonialiste, les formes les plus basses du mépris de l'homme par l'homme.

Le Noir, d'ailleurs, ne s'y trompe pas. Il distingue le « grand Blanc » et le « petit Blanc », rendant ainsi une première et élémentaire justice. A notre tour, ne nous y trompons pas : si quelque tragique difficulté surgit — et elle surgira, c'est à craindre — nous la devons à la haine provoquée par les « petits Blancs » comme à l'insuffisante répression de leurs actes par les « grands ». J'en demande pardon à nos démagogues. Le mal, dans ces pays, n'est pas la présence française. Le mal, c'est la présence d'un prolétariat français.

Au demeurant, peut-on parler, là-bas, de prolétariat ? Examinons le cas d'un ouvrier expatrié. Il quitte la métropole pour la colonie. Son travail y sera pénible,

15 . A Douala, le chauffeur me demanda de lui acheter des chemises. Je fus très étonné. Il me donna l'explication: « A moi qui suis un Noir, on les ferait payer plus cher ». Je pus vérifier ses dires. Nombre de commerçants étrangers au pays « roulent » ainsi les Africains, sans vergogne.

« tuant », oui, mais, grâce à une paye plus forte, il mettra de l'argent de côté. Dans les villes, on lui procure une case honorable, parfois un véhicule, toujours deux ou trois domestiques indigènes — une « boyerie », pour reprendre la charmante expression locale. Rapidement, notre homme devient le plus intransigeant, le plus violent, le plus brutal des maîtres. Il bouscule, injurie, gifle, botte le cul. La situation est retournée. L'exploité se transforme en exploitateur, le méprisé en méprisant.

Des exemples ? En voici. A Brazzaville, je rencontre le docteur R.B. Africain. Études à Paris. Très élégant. Il me raconte son retour au pays natal, le Moyen Congo. Peu après son arrivée, il fait la queue devant une station d'autobus. Il s'apprête à monter dans le véhicule. Un Blanc, — « un petit Blanc » précise B., le bouscule, le pousse, passe devant lui. Notre médecin ne l'entend pas ainsi. Altercation. Dispute. L'Européen claque le Noir. Ce dernier riposte. Courte bagarre. On emmène B. à la police. Heureusement, le Haut-Commissariat intervient. Le médecin est aussitôt relâché, on oblige son agresseur à lui présenter des excuses. Mais le docteur R.B. est triste. Il songe à Paris. Là, me dit-il, on ne l'insulta jamais, un tel affront y serait inconcevable. Et c'est alors qu'il a un mot extraordinaire qui résume le problème : « Je ne peux plus vivre ici. Je voudrais retourner en France. *Je vais demander à être rapatrié.* »

Félicitons-nous de la réparation accordée au docteur B. On souhaiterait qu'il en fût toujours ainsi. Hélas... Dans une autre région, un petit Blanc s'arroge le droit de châtier lui-même son boy, coupable de l'avoir volé. Il le ligote. Puis, avec des ciseaux, lui ouvre la verge. Le Noir meurt des suites de sa blessure. On juge le tortionnaire. A quelle peine est-il condamné ? A cinq ans de réclusion. Pas davantage. Encore l'assassin bénéficie-t-il d'un régime de faveur : il est commis aux écritures de la prison, et libre de faire des courses en ville.

Ailleurs... Pour que ses canes soient fécondées, un Blanc emprunte le canard d'un Africain. L'opération terminée, l'obligeant voisin réclame son palmipède. Le Blanc l'éconduit. Quelques jours plus tard, le Noir renouvelle sa demande. Autre refus. Le lendemain, le malheureux prêteur, las de ses démarches inutiles, pénètre dans le poulailler, reprend son bien. Le Blanc l'abat à coups de revolver. Châtiment du criminel ? Ni plus ni moins sévère que dans le cas précédent.

On me répondra que ce mal « petit Blanc » est l'une des conséquences logiques du système capitaliste. Naturellement. Mais l'on mesure ici l'échec profond des partis populaires : ils n'ont pas su, noyés dans leurs intrigues électorales, crispés sur leur propre intérêt, créer une inébranlable conscience de classe... Pour avoir exigé de leurs militants le respect des consignes, ils ont fini par éteindre en eux la révolte instinctive, spontanée. L'ancien syndicaliste de Courbevoie, loin des meetings où il acclamait le procès de l'impérialisme, ne conçoit plus, sur les bords du Congo, qu'il est le parent du prolétaire noir. Les mots d'ordre ne le guidant plus, il se révèle incapable d'agir et réagir de lui-même. Marches et contre marches politiciennes ont exténué son précaire idéal : ce n'était qu'idéologie. Là se constate l'agonie de l'ancien humanitarisme ouvrier.

Et il n'est pas de constat plus douloureux. S'il restait, du moins, à le faire ...

IV

LES NOIRS SONT-ILS PARESSEUX ?

A Edéa, Cameroun, on construit, sur la rivière Sanaga, une importante « centrale » électrique. Elle fournira soixante-dix fois plus de courant que n'en consomment aujourd'hui Douala et sa région. N'est-ce pas trop ? Que fera-t-on de cet excédent d'énergie ? On espère qu'elle sera utilisée par les industries dont elle permettra le développement — sinon la naissance ! De mémoire d'ingénieur, jamais courant n'est demeuré sans emploi.

Avant d'élever le barrage lui-même sur les eaux torrentueuses, il a fallu construire, sur une vaste aire défrichée, des cases, des entrepôts, un hôpital, un frigorifique, un cinéma. En pleine forêt dense, sous la douche constante des eaux dégringolant du ciel — Edéa bat tous les records de pluie du Cameroun — une véritable cité surgit. Quels sont ceux qui l'édifient ? Des Blancs. Les « cadres » sont français. Les ouvriers, pour la plupart, viennent d'Italie¹⁶. Et la population autochtone ? Elle fournit des manœuvres. On a l'impression devant les chantiers et les échafaudages, que les Noirs sont là pour la figuration. En tout cas, leur travail ne saurait être comparé à celui des Européens. Un tel spectacle souligne encore cette évidence : l'équipement, la transformation de l'Afrique Équatoriale ne sera pas l'œuvre des Noirs, elle sera celle des Blancs. Du moins, pour longtemps.

De bonnes âmes vont crier au paradoxe. Vous dénoncez, diront-elles, la présence des « petits Blancs », et vous devez reconnaître qu'ils sont indispensables ! Je l'avoue : le mal est inévitable, si l'on décide de transformer l'Afrique, On ne peut se passer du « petit Blanc » dans ces pays où la main d'œuvre est rare, et presque toujours inexpérimentée. La brutalité de l'ouvrier européen s'explique aussi, dans une certaine mesure. Il apporte avec lui une « valeur » qui n'a pas cours ici : la valeur, la notion, le respect du *travail*. Que signifie-t-elle pour l'Africain ? A peu près rien. Elle lui inspire plutôt de la répugnance. L'autre s'en irrite. Élevé dans la religion de l'ouvrage, et parfois même de « la belle ouvrage », il se sent comme insulté dans ses habitudes et son culte. « Ils nous font affront, ces salauds, à ne rien foutre », me disait un maçon d'Edéa, en montrant un groupe d'Indigènes. Il n'en faut pas davantage pour qu'un travailleur importé méprise et, le cas échéant, violente les « bouniounes », ces

16 . Ils gagnent de, 24 à 30 000 francs C.F.A. par mois, de 48 à 60 000 francs de chez nous. Dans ce désert d'arbres, ils ne peuvent dépenser leur salaire. Ils se constituent ainsi un important pécule, pendant les trois ou quatre années nécessaires à la construction du barrage.

feignants. Si le « petit Blanc » a une excuse, c'est celle-là.

Le Noir est-il paresseux ? La sous-alimentation — la sienne, et celle de ses ancêtres — provoque son indolence. Les entreprises qui ont décidé, de nourrir elles-mêmes, convenablement, leurs travailleurs indigènes, s'en félicitent : le *rendement* est incomparable. J'ai déjà parlé des restaurants populaires de Léopoldville où, pour des prix modiques, une nourriture abondante, saine, est servie : résultats remarquables. Une retenue sur le salaire, en échange de laquelle l'Indigène reçoit des vivres, n'est pas un mauvais moyen, dans l'état présent des choses. Et c'est autant de la paie qu'il n'emploiera pas à acheter de l'alcool. Autre mérite d'une telle mesure, si l'on songe que les Pongwé du Gabon, par exemple, sont littéralement décimés par la boisson — le vin, les apéritifs, le Pernod qu'ils ingurgitent sec, faute de savoir qu'il doit se couper d'eau*.

En bref, il y a un premier remède à la paresse des Noirs : les alimenter.

Le mot « paresse », d'ailleurs, est impropre. En le prononçant, les Européens commettent l'une des principales erreurs qui les écartent des Noirs et les conduisent au mépris. Le travail, pour l'Africain, n'implique pas, en général, qualité morale. Il est, au contraire, réservé à l'inférieur, au subordonné. Je signalai déjà que le « grand Noir » fait travailler son serf et vaincu Babinga. De même, au Cameroun, en pays Bamiléké, la femme est bête de somme. Condamner le Noir pour son peu de goût au travail équivaut à lui reprocher d'être noir. On perd son temps. Et pourquoi notre vérité serait-elle bonne pour tous ? Au nom de quelle sagesse infaillible, décrétons-nous que les Noirs sont dans l'erreur ? Tout bonnement, nous appliquons à des réalités ethniques — accordées à un climat et à une physiologie précis — des jugements qui appartiennent à la morale. Il ne peut résulter, d'une telle distorsion, que des monstruosité. Le Noir n'est pas à juger. Il est à comprendre. Autrement la barrière se dresse, infranchissable. Celle, justement, dont je parlais plus haut.

A Douala, j'eus de longs entretiens avec M. Guidel, directeur de l'Ecole Professionnelle. Je tenais à l'interroger, à l'écouter. Nul mieux qu'un technologue n'aurait su me renseigner sur l'aptitude au travail des Noirs. Et il se trouve que celui-ci est des plus avertis de la réalité africaine.

« Le Noir aime l'étude. » Mon interlocuteur insiste sur le verbe. « Attention ! Être à l'école, pour lui, c'est une situation *honorifique*. Il y demeurerait volontiers sa

* . Dans certaines régions, les gouverneurs et les administrateurs demandèrent l'autorisation d'interdire (ou de limiter) la vente de l'alcool aux indigènes. Aussitôt les « élus » africains protestèrent : leurs congénères avaient le droit de boire comme les Blancs. Sans doute ! Mais on imagine aisément les désastres provoqués par l'alcoolisme, lorsqu'il s'ajoute à la sous-alimentation et à la syphilis, plaies aussi fréquentes l'une que l'autre.

vie entière ! Et nous avons même de la peine à faire entendre à beaucoup de nos élèves que leur séjour est temporaire! Le Noir n'entre pas à l'école pour en sortir au plus vite, à la façon des Européens. Il n'en sort pas, d'ailleurs, avec le désir de trouver une situation, comme nous disons, grâce aux connaissances acquises, aux diplômes. Un tel désir ne le pousse pas dans ses études. Ne l'oubliez pas : il peut vivre sans avoir à gagner sa vie. Le sol lui fournit assez de macabo, assez de manioc, assez de bananes, pour qu'il puisse considérer un métier du point de vue le plus noble, avec désintéressement, et non en fonction du rapport, du gain. En outre, chez lui, les métiers manuels sont méprisés. »

Je demande à mon interlocuteur si l'Africain ne préfère pas être *clark*, c'est-à-dire employé dans un bureau ou une administration. « Oui. Naguère, le seul certificat d'études permettait d'accéder à cette distinction ! Aujourd'hui, il y a trop de *clarks*. De cette abondance résulte un nouvel engouement pour l'enseignement technique. Et le relèvement des salaires y contribue. Un ouvrier qualifié gagne environ 6 000 francs C.F.A. par mois, soit 12 000 francs métropolitains. Pour 1 500 francs, il peut se loger. Hélas, vers le milieu du mois, il a dépensé sa paye. En alcool, surtout. Quoi qu'il en soit, la formation professionnelle se heurte sans cesse à de multiples obstacles. Je vous ai parlé du discrédit qui pèse sur les métiers manuels. Sachez aussi que certains de ces métiers ne peuvent être exercés que par les féticheurs, ils appartiennent à la sorcellerie, celui de forgeron, par exemple. Manier le fer et le feu relève de la magie. Nous avons beaucoup de mal à trouver des dinandiers. Autre difficulté : l'instabilité du Noir. Il déplaît à l'Africain d'exercer trop longtemps le même métier, de rester dans la même place, il lui faut du changement. Dans ces conditions, il est encore plus difficile de former des techniciens, des spécialistes. »

Je questionne M. G. sur les qualités du Noir, comparées à celles du Blanc : « Il parvient à travailler aussi bien que l'Européen. Mais il est lent. Il ne manque pas d'habileté. Nous formons de bons mécaniciens, de bons dépanneurs. Au vrai, la machine l'intéresse. Pourquoi ? Parce qu'elle dispense de l'effort. Cela vous explique qu'il ne l'entretient pas, ou mal. Voici qui est plus grave : le Noir possède rarement l'esprit de synthèse. Donnez lui les éléments d'un objet, il arrivera difficilement à le reconstituer, s'il y arrive. Et il a un sens très approximatif de la verticale, de l'horizontale, voyez plutôt les maisons de Douala !... Il faut attendre. Des progrès se manifestent. Je m'en aperçois tous les jours, dans notre collège technique. »

Rêveur, M. G. conclut : « Que voulez-vous, l'Africain est différent de nous. Il faudrait qu'il prenne ce que nous lui apportons sans cesser d'être lui-même. Le pire serait qu'il se contente de nous singer. Et malheureusement il croit éviter le mépris de nos compatriotes en imitant leurs manières. S'il adaptait ce que nous lui enseignons à ses traditions, à son esprit, alors nous n'aurions pas perdu notre temps, notre présence serait justifiée. Mais... »

V

LES MOTS ET LES CHOSES

ON a fait de la révolte une telle science contrapuntique de l'âme, on lui impose à ce point d'avancer sans jamais ignorer le moindre scrupule, qu'il me paraît prudent de recourir à des mouvements plus élémentaires, pour préserver l'essentiel. L'homme doit-il être révolté ? Je lui demande simplement d'être *insoumis*. Et s'il l'est, ce sera beaucoup. Ne nous reste aujourd'hui que le refus d'obéissance, faute de pouvoir obéir et nous fier à cela pour quoi nous voulions donner notre vie. Mettons hors d'atteinte l'insoumission. Le conformisme du non conformisme, contre lequel certains clabaudent fort, vaut encore mieux que le conformisme tout court, du moins jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire ordre juste et humain. L'insoumission, pourtant, n'a pas à se satisfaire ni se griser de soi, et nous avons à être les propres insoumis de nous-mêmes, sans cesse, puisqu'à toute heure des hommes connaissent le mépris, la prison, la mort.

Notre juste procès des valeurs odieuses, et notre rébellion contre elles, strict devoir de tout homme, nous a conduits, insensiblement, à des cécités, à des partis pris qui ne relèvent plus de l'ordre du cœur et de la conscience, mais appartiennent au magma des réflexes, des actes conditionnés, des automatismes. Il n'est pas difficile de voir où nous en sommes, ni comment agit notre pensée — si, du moins, elle agit encore, et ne se contente pas de réagir, ou d'*être agie*. Les uns, par haine de l'adjudant de service, de la chambrée, du quartier, en sont venus à l'adoration d'un maréchal, de son état-major, d'une caserne vaste comme un sixième du monde. Les autres, à la veille de détruire les églises, ont construit leur temple, et préparent, sur les parvis d'intolérance, les bûchers où seront crémés les impies. De sommaires archétypes ont le pouvoir. Ils commandent.

Encore est-ce trop que parler d'archétypes ! Les images d'Epinal, celles de « première communion », les chromos, cela suffit. Nous habitons un univers abstrait, où seul compte le signe, et non ce qu'il recouvre de réalité, de qualité humaine. Le spectacle des soumissions diverses fait de nous des insoumis de principe. Mais *insoumission* et *principe* peuvent-ils aller de pair ? Nous ne saurions obéir à l'insoumission sans détruire sa force vive qui est résistance permanente. Résistons-nous assez ? La passivité s'insinue, s'installe au centre même de ce que nous voulions défendre et dresser contre elle. Les corbeaux de l'obéissance gîtent facilement sur les plus hautes branches de la désobéissance. Nous hurlons devant des effigies, nous les

brûlons, et les coupables, indemnes, sont parmi nous, manœuvrent, s'établissent, nous incitent à vociférer pour nous mieux *distraindre*. Nous apercevons-nous de ce monstrueux transfert, de ce diabolique bonneteau ? Nous ne savons plus que des mots. Ceux-ci nous exaltent, ceux-là nous hérissent. Hélas, ce ne sont que des mots.

De l'un d'eux, pour ma part, j'apprends à brider le réflexe qu'il provoquait en moi. Il s'agit du mot « colonisation », justement. Je l'entendais d'un esprit prévenu. J'obéissais à un préjugé. Il me faut l'avouer. Et je laisse à d'autres le confort d'interpréter ma confession comme un changement de couleur ! Peu importe. Il importe, en revanche, de *reconnaître* quelques évidences. Et, d'abord, que le mot colonisation ne signifie rien en lui-même. Il reçoit son acception de problèmes précis, ou à préciser avec minutie, à envisager non dans leur ensemble, mais dans leur caractère spécifique. Chaque problème, humainement et localement situé, transforme le sens du mot, lui en donne un particulier. Pourtant, nous ne pouvons-nous permettre de céder à la nausée, ni consentir à une exécution brutale de cour martiale improvisée. Non. Il y a un abîme entre la répugnance que nous devons éprouver pour toute colonisation et la colonisation dès lors qu'elle se présente devant des cas déterminés. Évitions d'y choir, fût-ce dans un emportement généreux. Nous savons avec quelle rigueur, dans un monde où les moyens trahissent les plus nobles fins, nous devons défendre certains principes. Mais, une fois encore, c'est à la condition que ces principes ne soient pas seulement des vocables et ne l'emportent pas sur cette autre rigueur : l'honnêteté — ni moins contraignante, ni plus aisée.

Or une honnêteté première exigerait que beaucoup de Français se départissent de leur prévention à l'égard de nos représentants dans les territoires d'outre-mer, cessassent de le tenir, sans autre forme de procès, pour des « colonialistes ». Ceux qui méritent cette infamante épithète ne sont pas toujours où l'on croit. Je frémis en songeant aux maux qu'entraînerait, dans les régions où je fus, notre retraite : une plus lourde exploitation des prolétariats autochtones par leur bourgeoisie, de nouveaux et féroces racismes, de ridicules nationalismes. Je n'ai aucune envie d'aider ces monstres à se répandre dans le monde, les dégâts qu'ils causent dans mon pays me paraissent plus que suffisants. Le « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » a un sens s'il permet vraiment *aux peuples* de se gouverner, non pas s'il autorise une minorité d'exploitants à remplacer la précédente. Certains, je ne l'ignore pas, trouvent là un excellent prétexte pour justifier une domination abusive. Je ne suis pas des leurs, on voudra m'en croire, et me sers au contraire de cette raison pour requérir de mon pays qu'il dénonce le colonialisme *sous toutes ses formes*, y compris celle qui cache, sous l'appellation trompeuse, « d'indépendance nationale », le désir d'une plus grave exploitation de l'homme par l'homme, les exploitants seraient-ils de la même couleur que les exploités.

Au cours de mes voyages, j'ai constaté, sur place, la qualité de ceux qui assurent, là-bas, la « présence » française. Avec nos gouverneurs, nos administrateurs, nos fonctionnaires coloniaux, j'eus des entretiens sans fard, sans artifice. Ils ne se contentent pas de faire ce qu'ils peuvent, ils font souvent plus qu'ils peuvent, voire plus qu'il ne leur est permis de faire. Si les crédits dont ils disposent sont insuffisants, — quand ne le sont-ils pas ? — ils y remédient avec habileté, et, d'ailleurs, le manque d'argent n'est pas la pire entrave : à toute entreprise désintéressée de ces hommes

s'oppose le capitalisme colonial, que soutiennent à Paris les factions parlementaires, comme à leurs projets de réforme s'opposent les mouvements contradictoires d'un « État » incapable d'être fidèle aux principes qu'il énonce. Je n'oublie aucun des maux dont souffrent les pays où nous sommes : salaires bas, mortalité sur tels chantiers, brutalité, mépris, racisme. Mais de tels maux ne sont jamais si bien dénoncés que par ceux qui s'emploient à les réduire, par nos commis. La probité veut qu'on le dise.

Elle veut qu'on dise aussi les travaux accomplis, tous les jours, partout. Ce chirurgien, dans son hôpital de Douala, est seul à soigner, nuit et jour, sans répit, des Noirs qui lui arrivent dans un état désespéré, parce qu'ils ont voulu d'abord se confier à la « médecine » de leur sorcier. Perdu dans la forêt, à deux cents kilomètres d'un autre Blanc, cet administrateur — si je le nommais, je serais injuste à l'égard de ceux que je ne cite pas — consacre les jours de sa vie à réduire la constante menace de la famine, à empêcher les tribus de s'entre-détruire. Je me souviens de la question que me posait N., jeune directeur des travaux publics au Cameroun. « Que pense-t-on de nous, en France ? Comprend-on pourquoi nous sommes ici ? Le contribuable métropolitain, qui paie nos travaux de son argent, ne préférerait-il pas que nous rebâtissions Cherbourg, Le Havre, Brest ? Que je construisse pour lui, et non pour des populations en définitive indifférentes ? » Le regard de mon interlocuteur s'inquiétait. Je me tus, n'osant lui dire que peu de gens, chez nous, s'intéressaient à son effort, à des efforts semblables au sien. Et pourtant ! S'il existe encore une France, et si le mot France est encore synonyme de générosité expansive, c'est grâce à des hommes comme N. Il est vrai que l'on rencontre, sur ces terres maussades, des hommes qui revendiquent une tâche virile et l'accomplissent. A l'écart des modes passives, du laisser-aller, des pseudo - aventures intellectuelles, ils sont peut-être nos derniers *hommes*. Ah, j'aurais dû répondre à N. La réponse était simple — la France vous ignore, mais vous la sauvez.

VI

MAIS, HELAS !...

AU bord des fleuves d'Afrique, je goûtai souvent la paix, nulle part si profonde et vaste, de « l'heure qui embellit les visages ». Les eaux savent écarter la compacte toison équatoriale, y ouvrir des galeries, des avenues, où cesse, avec la tombée du jour, l'oppression. Alors près de Bangui, au village de Saô le pêcheur, les femmes pilent le dernier manioc, les pirogues reviennent, s'allongent, fuseaux las, quenouilles de la nuit, sous les manguiers. Les fûts clairs des fromagers s'éteignent, l'un après l'autre. Le tam-tam se gaine sourdement d'ombre. Il transmet les messages, les avertissements contre les dangers nocturnes. Sur la rive, des hommes, des femmes détachent leur pagne, le lavent, se lavent, dévêtus, nus côte à côte, dans le courant, puis regagnent leurs cases... C'est le temps du répit entre les monstres diurnes et ceux des ténèbres. Un soir d'Afrique perdu dans l'infinité de ses soirs.

A Fort-Lamy, l'instant était encore plus serein, l'horizon du Logone et du Chari, découvert, plat, l'accroissant de sa ligne étale. Quelques femmes Saras, sveltes, les seins aigus, raidis par l'eau, se baignaient, parmi de hauts mâles. Entre leurs jambes, des poissons, les « capitaines » du Tchad, nageaient, se glissaient, confiants, ou bondissaient à la surface, sagaies du fleuve. Des escadres de pélicans s'abandonnaient aux lents remous. Les arbres se couvraient de cigognes, de corbeaux au ventre blanc. Les branches pliaient sous le coton lourd des nuées de fausses-aigrettes. Hommes, bêtes, plantes partageaient la même eau, le même air, la même quiétude. Il y a là, certes, une paix sans âge. Et une innocence, une innocence...

Voici ma souffrance, alors que l'avion, longeant le rail du Nil, me ramène en Europe : j'ai vu, le mot est exact, l'innocence, et je remonte, à chaque tour d'hélice, vers la terre des culpabilités, vers les Etats, les églises, les édifices où, depuis des siècles, l'homme juge l'homme, fait peser sur soi les polices temporelles et spirituelles, toutes les formés de la surveillance. Je remonte vers l'empire du verdict, où s'élève trop rarement la protestation : « je ne suis pas coupable », le solitaire cri d'un poète parmi les chasses de plomb, vite étouffé par les tonnerres de la menace, par les psaumes des grands inquisiteurs. Ces formes de la surveillance sont plus prolifères, plus accablantes, au demeurant, que celles d'une forêt qui m'ôtait, par son épaisseur, le souffle. Elles sont notre forêt — une « boyauterie », un intestin plus monstrueux. Je sais ce qui m'attend, au retour : des visages marqués d'enquête, des regards policiers. Les sbires de Dieu. Les sbires de la Société. La générale sbiritude.

Je serai, dans quelques heures, parmi des millions d'êtres qui s'attachent l'un à l'autre le boulet de la culpabilité, s'instaurent juges, composent leur tribunal répressif, ingurgitent, avec la première goutte de lait maternel, la certitude qu'ils sont fautifs, chus, tombés au plus bas, de toute éternité. J'entends déjà, plus fort que le bruit des pales, le coassement de ceux qui se déclarent « fautifs », dans leurs bénitiers palustres, autour de leur Roi soliveau. Ils sont convenus de leur crime. Comment, dès lors, échapperaient ils au crime ? Comment ne poursuivraient ils pas dans le crime ? On ne voit pas ce qu'ils auraient à espérer — exception faite, pour ceux là, de l'intervention d'une grâce arbitraire, Le tribunal n'empêche pas le délit. Non. Il le crée. Il l'enfante. Et nous sommes assignés à comparaître. Et nous assignons.

Les brandisseurs de signes se dressent, les croix rejoignant les faucilles et marteaux de tous genres, dans un beau mouvement d'ensemble comme un seul homme, comme un seul juge. Écoutez les enfants de cœur : « Sans nos polices, où en serions nous ? Que serions nous? Anthropophages ! Soumis à des sorciers ! Nus devant la mort ! » Voilà qui est dit *de voix de maître*. Nous ne nous dévorons pas les uns les autres, n'est ce pas ? Nous n'avons ni sorciers, ni guérisseurs, hein ! Et nous ne sommes pas nus devant la mort, ah non ! Notre société tourne à la perfection, sous la vigilance aux remparts de ses Rome et de ses Moscou. Nous avons décidé de plaider coupable. Nous avons opté pour l'inculpation. La réussite du système saute aux yeux. Et notre monde aussi, saute.

Non que j'en revienne au « bon sauvage ». J'ai dénoncé déjà cette larmoyante ineptie. Elle comporte, d'ailleurs, son poids de jugement. Le « bon » sauvage — ni bon, ni mauvais, ni sauvage — n'ignore pas la notion de faute. Certes. Mais elle est, chez lui, assez relative pour qu'on n'aille pas réduire à néant l'innocence qu'il possède encore. Je vois sur l'Afrique déferler — clercs ou laïcs, clercs surtout — les missionnaires de l'Ordre de la Faute. On ne contestera pas leur courage, on reconnaîtra leur dévouement à sauver de la maladie, de la mort, des peuples entiers. Pourtant, on ne baissera pas la voix, on ne cessera de dénoncer ce qu'ils apportent avec leurs quinquines : la calamiteuse notion de péché. Mille exemples se présentent. L'amour charnel était, chez les Noirs, libre, spontané, *sans problème*. Il faut qu'ils apprennent désormais à tenir cette spontanéité pour coupable. Les voici qui rôdent à travers l'interdit comme un fauve dans la brousse, essayant et de trouver la proie et de tromper le chasseur, la loi. Le Noir était nu. On l'incite à se vêtir. Déguisé d'oripeaux, il renonce la belle naïveté du corps. Il avait une âme, son âme. On veut qu'il s'affuble de la nôtre. Et, sans conteste. la nôtre est mieux construite ! Rationnellement. Comme un pénitencier.

« Avec les pierres de la Foi, on a fait des prisons », protestait Blake. L'Europe véhicule ces pierres aux plus extrêmes solitudes. Le jour que le dernier Noir de la

forêt sera convaincu de sa faute, alors l'Europe aura gagné son combat, achevé sa tâche, ses lieux saints pavoiseront, le système sera parfait, clos. Des myriades de nouveaux coupables s'ajouteront à ceux qui, depuis des âges, tournent dans les fosses des geôles construites de leur propre main. La chasse à l'ultime innocence sera consommée. Et la grande incrimination, notre dessein, accomplie.

Brazzaville, Bangui, 1950
Tananarive, 1951
Paris, 1952

TABLE

I. - LA GRANDE DIGESTION

1.- A la rencontre des thèmes.....	4
2.- Animaux mous	7
3. - Cinq mètres d'eau par an	10
4.- Les nourritures terrestres	12
5. - Niama niama	14
6. - La grande digestion	15
7. - Il y a	17
8. - Le sens des réalités	19
9. - Le sot-l'-y-laisse	21
10.- Colonialisme	23

II. - L'AORTE SACREE

1.- Tchad	26
2.- Jeunesse	28
3. - Kousseri	30
4.- Thérapeutique	32
5. - L'art nègre, aujourd'hui	35
6. - Leur rythme et le nôtre	38
7. - Faste	41

III. - L'ILE DE LA MELANCOLIE

1.- Qualité de Madagascar	45
2.- Si je vous disais.....	47
3. - « Les morts ? Ça voyage...»	51
4.- Cherchez l'âme.....	54

5. - La blessure	57
6. - Un héros de son temps	59
7. - La guérison des maladies.....	62
8. - Pour que le riz enfante.....	65
9. - Pourquoi Dieu fit l'homme plus long que large	70
10.- Miroirs en marche	74
11. - De quoi faire sauter le monde ?.....	77
12.- Où l'araignée se cache au soleil	81
13. - Royaume du bœuf	85
14.- Gloire des ancêtres	89
15. - La parole aux Malgaches	94
16. - Derniers regards	98

IV. - LE MIROIR TENDU

1.- Le Grand Prix	104
2.- Paradis	109
3. - Le Sega	111
4.- A une Malabaraise	113
5. - Jai Hind !	117
6. - Ce que peut l'Inde	120
7. - L'œil de biche	124

V. - LA FIN DE L'INNOCENCE

1.- Les « villes » d'Afrique	130
2.- Le fond du problème	133
3. - Le mal « petit blanc »	135
4.- Les Noirs sont-ils paresseux ?	137
5.- Les mots et les choses	140
6.- Mais, hélas !	143